This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

6016.

ИЛЬБАСОВЪ.

~~Vet. T. II A. 97~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

V. REF. 4. BAC

61#113

MÉMOIRES
SECRETS
POUR SERVIR À L'HISTOIRE
DE LA
RÉPUBLIQUE DES LETTRES
EN FRANCE,
DEPUIS MDCCLXII JUSQU'À NOS JOURS;
OU
JOURNAL
D'UN OBSERVATEUR,

CONTENANT *les Analyses des Pieces de Théâtre qui ont paru durant cet intervalle; les Relations des Assemblées Littéraires; les notices des Livres nouveaux, clandestins, prohibés; les Pieces fugitives, rares ou manuscrites, en prose ou en vers; les Vaudevilles sur la Cour; les Anecdotes & Bons Mots; les Eloges des Savans, des Artistes, des Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.*

TOME PREMIER.

. . . . *huc propius me,*
. . . . *vos ordine adite,*
Hor. L. II. Sat. 3. vs. 81 & 82.

A LONDRES,
CHEZ JOHN ADAMSON.

M. DCC. LXXX.

Seminar für osteuropäische Geschichte
K. k. Universität Wien
Tauschexemplar
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DES

ÉDITEURS.

L'INVASION de la Philosophie dans la République des Lettres en France, est une Epoque mémorable par la Révolution qu'elle a opéré dans les Esprits. Tout le monde en connoît aujourd'hui les suites & les effets. L'Auteur des Lettres Persannes *& celui des* Lettres Philosophiques, *en avoient jetté le germe; mais trois sortes d'Ecrivains ont surtout contribué à le développer. D'abord les* Encyclopédistes, *en perfectionnant la Métaphysique, en y portant la clarté, moyen le plus propre à dissiper les ténebres dont la Théologie l'avoit enveloppée, ont détruit le Fanatisme & la Superstition. A ceux-ci ont succédé les* Économistes: *s'occupant essentiellement de la Morale & de la Politique Pratique, ils ont cherché à rendre les Peuples plus heureux, en resserrant les liens de la société par une com-*

munication de ſervices & d'échanges mieux entendus, en appliquant l'homme à l'étude de la Nature, mere des vraies jouiſſances. Enfin des tems de trouble & d'oppreſſion ont enfanté les Patriotes, *qui, remontant à la ſource des Loix & de la Conſtitution des Gouvernemens, ont démontré les obligations réciproques des Sujets & des Souverains, ont approfondi l'hiſtoire & ſes monumens, & ont fixé les grands principes de l'Adminiſtration. Cette foule de Philoſophes qui ſe ſont placés comme à la tête des diverſes parties de la Littérature, a principalement paru après la Deſtruction des Jéſuites: véritable point où la Révolution a éclaté.*

Il étoit ſans doute bien eſſentiel d'en marquer les progrès, d'en ſaiſir les circonſtances, d'en recueillir les détails les plus particuliers. C'étoit l'objet de l'Obſervateur dont nous publions le Journal. *Il accumuloit ainſi les matériaux propres à l'hiſtoire complette d'un pareil événement. On ſait combien* M. de Bachaumont *étoit renommé pour ſes connoiſſances multipliées & pour ſon goût exquis. Il préſidoit aux Conférences Académiques,*

tenues chez une femme d'esprit [*], *faisait depuis plus de 40 ans son unique occupation de tout ce qui se passoit dans Paris capable d'exciter l'attention. On y rédigeoit un Journal, dont il avoit extrait les détails convenables à son entreprise. Mais indépendamment de cette utilité particuliere, il faut avouer que rien n'est plus commode, ni plus agréable, que de retrouver sous un même point de vue ce qu'il faudroit chercher dans une multitude fatiguante & souvent ennuyeuse d'Ouvrages Périodiques: d'ailleurs, outre le travail commun avec tous, le Rédacteur en avoit un autre, plus rare & plus précieux; c'est un choix d'Anecdotes qu'on ne rencontre nulle part & qui font le mérite intéressant de sa Collection; sans parler d'une multitude de Pieces secrettes, que ses liaisons très-étendues le mettoient à même de se procurer.*

Quant aux Notices des Ecrits nouveaux, des Pieces de Théâtre, des Assemblées Littéraires, elles sont encore distinguées par une précision unique, & surtout par une impartialité

(*) Madame *Doublet*, très-connue en France & chez les Etrangers.

qu'on attendroit envain d'un Critique affiché pour tel. Celui-ci ne visoit ni au Lucre, ni à la Renommée, ne parloit que d'après son sentiment intime; il n'étoit d'aucun parti, d'aucune cabale, & rien ne pouvoit l'empêcher de consigner son jugement dans toute son intégrité.

L'acquisition de ce Journal, qui commence en 1762 & qu'on a continué jusqu'au premier Janvier 1770, nous a fait naître l'idée d'en suivre le Plan. Nous prévenons le Public que desormais, à l'ouverture de chaque année, nous lui fournirons le résultat, jour par jour, de ce qui sera arrivé de remarquable dans ce même genre. Nous espèrons qu'il nous saura gré d'une Collection neuve, non moins instructive qu'amusante, & comme le Résumé des différens Journaux qu'il est presqu'impossible de lire en totalité.

MÉMOIRES
SECRETS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE, DEPUIS MDCCLXII JUSQU'A NOS JOURS.

ANNÉE M. DCC. LXXII.

LE 1. *Janvier Les Chevaux & les Anes, ou Etrennes aux Sots.* Tel eſt le titre d'une eſpece d'Epître de 200 vers environ, qu'on attribue à M. de Voltaire, & par laquelle il ouvre l'année littéraire. C'eſt une Satyre dure & peſante contre quelques auteurs, dont celui-là croit avoir ſujet de ſe plaindre, & contre M. Crevier [*] particuliérement. Elle n'eſt point

(*) M. Crevier eſt Profeſſeur de l'Univerſité & Auteur d'une hiſtoire de ce Corps, dans laquelle il a inſéré des perſonnalités odieuſes contre M. de Voltaire, & l'attaque ſur ſon irréligion.

affez piquante pour faire plaifir au commun des Lecteurs, qui ne fe paffionnent pas à un certain degré pour les diverfes querelles du Philofophe de Ferney.

Sermon du Rabin Akib, autre brochure en profe, attribuée à M. de Voltaire, & dans laquelle il fe plaint de l'atrocité du dernier Auto da Fé de Lisbonne. Il invoque l'Eternel, pour deffiller les yeux des Barbares qui font un Acte de Religion auffi contraire à l'humanité & fi peu digne de Dieu. Les Jéfuites s'y trouvent englobés au fujet de Malagrida. Le tout eft affaifonné de traits mordans, & d'autant plus forts que la plupart ne feroient pas faciles à réfuter. Ils font rendus avec une liberté philofophique, qui n'eft pas faite pour enlever tous les fuffrages.

1 *Janvier* 1762. La Gazette de France paroît aujourd'hui fous la nouvelle forme qu'elle doit avoir. Elle fera dorénavant faite fous les yeux du Miniftre des Affaires Etrangeres, minutée par des Commis de ce Département, & rédigée par M. *Remond de Ste. Albine*. Les Miniftres du Roi dans les cours étrangeres ont reçu ordre d'inftruire de tout ce qui s'y pafferoit d'intéreffant ou de curieux. Les Intendans des Provinces font obligés d'en faire autant : on efpere, avec ces arrangemens, la rendre piquante pour le lecteur, & afin de lui ôter l'air de vétufté qu'on lui reproche, on la publiera deux fois par femaine [le lundi & le vendredi]. On a pour but de faire tomber les Gazettes étrangeres. Malheureufement le gros du public s'en laiffe plus impofer par le ton républicain que par la véracité du rédacteur. Ainfi malgré ces précau-

tions, malgré les talens de M. *de Ste. Albine*, le faiseur de Gazettes par excellence, il est à craindre que celle-là ne reste toujours en possession d'ennuyer par des raisons que l'on sent facilement.

1 *Janvier*. [*a*] Mlle. *Arnoux* [*b*] ne se borne pas à embellir la scene lyrique. Ses affections particulieres nous offrent des exemples dignes du bon vieux tems. Elle avoit profité avec empressement d'un voyage de M. de Lauraguais à Geneve [*c*] pour se soustraire à sa tyrannie. [*d*]

(*a*) On n'insere ici cette anecdote qu'eu égard aux personnages, qui jouent tous trois un rôle dans le monde littéraire.

(*b*) Mlle. Arnoux, la premiere actrice de l'Opéra, la plus pathétique qui ait peut-être jamais paru.

(*c*) M. le Comte de Lauraguais a fait, il y a quelques mois, un voyage à Genève, pour consulter M. de Voltaire sur une tragédie d'*Electre* de sa façon. Il est de l'Académie des Sciences.

(*d*) Mlle. Arnoux, excédée de la jalousie de M. de Lauraguais, avoit profité de son absence pour rompre avec lui. Elle avoit renvoyé à Mad. la Comtesse de Lauraguais tous les bijoux dont lui avoit fait présent son mari, même le carosse, & deux enfans dedans, qu'elle avoit eus de lui. Elle s'étoit tenue cachée pour se soustraire aux fureurs d'un amant irrité : elle s'étoit même mise sous la protection de M. le Comte de St. Florentin, dont elle avoit imploré la bienveillance. On ne peut peindre l'état de démence où cette rupture avoit jetté M. le Comte de Lauraguais. Tout Paris étoit inondé de ses élégies. Enfin, à la fougue d'une passion effrénée ayant succédé le calme de la raison, il s'étoit livré aux sentimens généreux, qui devoient nécessairement reprendre le dessus dans un cœur comme le sien. Il y avoit eu une entrevue entre

En fuyant cet objet, soit-disant le premier de son cœur, elle avoit passé dans les bras d'une malheureuse victime de l'infidélité d'une héroïne du théâtre François [a]. M. Bertin [b] crut trouver dans cette Belle ce qu'il cherchoit vainement depuis si longtems. [c] Il n'a rien épar-

---

sa maîtresse & lui, il avoit poussé la grandeur d'ame au point de lui déclarer qu'en renonçant à elle, il n'oublioit point ce qu'il se devoit à lui-même, & lui envoyoit en conséquence un contrat de deux mille écus de rentes viageres. Sur le refus de Mlle. Arnoux, Mad. la Comtesse de Lauraguais étoit intervenue, & avoit sollicité l'Actrice sublime de ne point refuser un bienfait auquel elle vouloit participer elle-même: elle lui avoit fait ajouter qu'elle n'eût aucune inquiétude de ses enfans, qu'elle en auroit le même soin que des siens propres. Mlle. Arnoux n'avoit point cru devoir se refuser à cette derniere invitation, & M. Bertin ayant de son côté fait vis-à-vis de M. de Lauraguais les démarches qui convenoient dans ces circonstances, tous les procédés avoient été remplis, & il étoit entré en pleine propriété de sa nouvelle conquête.

(a) Mlle. Hus.

(b) De l'Académie des Belles-Lettres, auteur de l'*Ile des fous*, & Trésorier des Parties Casuelles.

(c) M. Bertin avoit cru longtems posséder le cœur de Mlle. Hus; si les bienfaits avoient quelque droit sur celui d'une femme de cette espece, il avoit lieu de n'en point douter; il avoit fait en sa faveur une dépense prodigieuse. Cependant n'ayant pu se refuser aux soupçons dont on le tourmentoit, il en avoit vérifié la vérité, & avoit trouvé son infidele couchée dans sa maison de Passy, avec le fils de l'Entrepreneur des eaux de ce lieu. Celui-ci s'étant fait jour l'épée à la main, cette avanture étoit devenue trop publique, pour que M. Bertin pût vivre encore avec

gné pour mériter la bienveillance de ſa nouvelle maîtreſſe : tout a été prodigué ; mais l'excès de ſa générosité n'a pu triompher d'une paſſion mal éteinte ; l'amant tyrannique régnoit au fond du cœur, ſes écarts ont diſparu, on a oublié ſes crimes : l'amour a réuni deux amans, qui, plus épris que jamais l'un & l'autre, préſentent au Public un événement qui fait l'entretien de tout Paris. L'infortuné Bertin, auſſi honteux de ſa tendreſſe que piqué du changement de ſa perfide, eſt, dit-on, dans le plus cruel déſeſpoir.

Le 2 *Janvier* 1762. On a donné aujourd'hui, pour la troiſieme fois, *Zulima*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire. Le jour de la premiere repréſentation, l'auteur nous a fait dire, dans une eſpece de compliment, que cette piece avoit été jouée, il y a près de 22 ans ; qu'il l'avoit retirée à la 8e. repréſentation ; que d'autres occupations l'avoient empêché longtems d'y faire les corrections dont elle étoit ſuſceptible, mais qu'ayant paru étrangement défigurée à l'impreſſion depuis environ ſix mois, ſes entrailles paternelles s'étoient émues, & il avoit cru devoir la donner au Public telle qu'elle étoit. Sans parler aujourd'hui du fonds de la piece, ce que nous ferons mieux, lorſque les repréſentations feront finies, nous nous contenterons de rendre compte des motifs véritables qui ont fait jouer ce Drame.

---

une femme qu'il regrettera peut-être toujours. On évaluoit alors le mobilier de Mlle. Hus à plus de 500,000 Livres.

Il fut aſſez mal reçu du Public autrefois, & tout le monde en général étoit d'avis que M. de Voltaire ſacrifiât cet enfant indigne de ſa plume; mais, par une bizarrerie qu'on remarque quelquefois dans les plus grands hommes, il s'eſt toujours obſtiné à regarder cette tragédie comme excellente. Sa tendreſſe s'eſt accrue à proportion de la froideur du public, & depuis pluſieurs années il n'a jamais donné aucune piece aux Comédiens, qu'il n'ait mis pour clauſe que *Zulime* paſſeroit avant. Ceux-ci ont éludé tant qu'ils ont pû, de ſatisfaire à leur engagement. Enfin M. de Voltaire, toujours jaloux d'occuper la ſcene, & de tenir ſans relâche les yeux fixés ſur lui, ne ſe trouvant rien de prêt pour cet hiver [*a*], a forcé les acteurs de tenir leur parole. Ils ont appris la piece, & s'étant apperçus que ſur les planches elle ne faiſoit pas tout l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre, ils ont fait de nouvelles repréſentations par l'organe de Mlle. Clairon; l'auteur ne s'y eſt pas rendu, & cette actrice, [le chef-d'œuvre de l'art] qui s'eſt flattée de pouvoir par la magie de ſon jeu faire diſparoître les défauts de ſon rôle, a trouvé ſon amour-propre d'accord avec celui de M. de Voltaire; elle a fait ſentir la déférence qu'on devoit aux ordres d'un tel bienfaiteur, & les Comédiens ont paſſé par deſſus leurs ſcrupules. On ne peut diſconvenir que c'eſt à elle que l'auteur doit la ſuſpenſion de la chûte de ſon Drame.

(*a*) M. de Voltaire avoit bien une comédie, mais qui a eſſuyé tant de contradictions à la cenſure, qu'il y avoit à craindre qu'elle ne pût être jouée.

Le 3 *Janvier* 1762. Il paroît depuis quelques têms un livre, intitulé : *De la Nature.* C'est un gros in-8. imprimé en pays étranger ; on l'attribue à divers auteurs. C'est le Systême de Spinosa développé par le systême physique du monde. Si ce livre prend à un certain point dans le public, on en parlera plus amplement. En général il est très-savant & très abstrait, à un chapitre près, très puéril, qui traite du babil des femmes. Il exige une grande contention. Il pourroit, quant au sujet, servir de pendant au livre *de l'Esprit* ; mais quant à la forme, ce seroit mettre un tableau du *Guerchin* à côté d'un de *l'Albane.*

Le 4 *Janvier.* M. l'Abbé de la Porte, auteur de *l'Observateur Littéraire*, succombe enfin, faute de débit. En vain comptoit-il parmi ses souscripteurs les plus illustres personnages : en vain M. de Voltaire l'avoit-il encouragé par ses éloges & par sa correspondance, le Libraire a déclaré ne pouvoir plus suffire aux fraix de l'impression, & le Journaliste discontinue, à commencer de cette année. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il n'ait le talent de faire un extrait, sur-tout quand il est question d'un ouvrage profond & raisonné ; mais il regne dans son style une certaine pesanteur, peu propre à lui concilier le grand nombre des lecteurs. Cette retraite est d'autant plus fâcheuse, que ce Journaliste tenoit en échec celui de *l'Année Littéraire* [a]. Tous deux amusoient le public impartial, par leurs débats burlesques. Il est à

(a) M. Fréron.

craindre que le dernier ne se prévale de son triomphe, & n'affecte le despotisme de la République des Lettres.

Le 5 Janvier 1762. On se communique sous le manteau de petits vers polissons de M. l'Abbé de Voisenon à Made. la Marquise de Pompadour. Ils ont été présentés au nom de M. le Maréchal Prince de Soubise, qui avoit fait présent à cette Dame d'un anneau de diamans. Ces agréables ordures ont plus infiniment à la Cour, & tirent encore un plus grand mérite du mystere avec lequel cela se communique : si cette gentillesse se répand à un certain point, on la hazardera ici.

Il y a des vers du même abbé sur Mlle. Marquise, maîtresse de M. le Duc d'Orléans. Tout cela est charmant, & est marqué au coin de la plus fine galanterie.

Le 6 Janvier. Il y a dans la petite piece des *Etrennes aux Sots* une Note concernant l'Abbé de la Coste, dans laquelle on insinue qu'il a coopéré au travail de l'Année Littéraire. M. Fréron, auteur de ce Journal, piqué de cette association, prétend, en rendant compte de la piece ci-dessus, inférer une remarque très infâmante, & pour le protégé & pour le protecteur. Il veut mettre en Note : M. D. V. veut sans doute parler de *l'Abbé de la Porte*, [a] *digne à tous égards des mêmes châtimens que l'autre : mais la Justice n'a pas sévi contre ce dernier.* On ne doute pas que cette observation

(a) L'abbé de la Porte avoit été autrefois associé de M. Fréron, & depuis s'étoit rangé sous la protection de M. de Voltaire.

ne soit arrêtée à la Police, en conséquence on la consigne ici.

Le 7 Janvier. On commence à parler beaucoup de l'*Ecueil du Sage*, comédie philosophique & en vers de dix syllabes, de M. de Voltaire. On espere qu'elle triomphera des scrupules de la Censure & de la Police, & que nous la verrons enfin représenter. Sans prématurer le jugement qu'on en doit porter, nous nous contenterons de mettre ici une anecdote qui concerne cette Comédie, & qui est des plus agréables. C'est une plaisanterie que s'est permis M. de Voltaire, & qui a dû l'amuser infiniment.

Avant qu'il fut question de cette piece, un jeune homme obscur vint la présenter comme sienne, sous le titre *du Droit du Seigneur*, au comédien semainier. [*a*] Il fut reçu avec la morgue ordinaire, & ce ne fut qu'en faveur de ses instances les plus respectueuses & les plus humbles qu'on lui promit d'y jetter les yeux. Il fallut bien des courses, bien des prieres, avant d'obtenir une nouvelle audience. Enfin on lui déclara qu'on avoit parcouru sa comédie & qu'elle étoit détestable. Le jeune candidat demanda si l'on avoit lû exactement ce Drame? Il observa que cet Arrêt étoit bien rigoureux; qu'il avoit montré sa comédie à quelques gens de goût, qui ne l'avoient pas jugée si défavorablement; qu'il avoit même l'honneur du suffrage de M. de Voltaire. On lui rit au nez : on

(*a*) On appelle semainier, celui qui est nommé chaque semaine pour suivre les affaires de la troupe. C'étoit le Sr. Bellecour dans ce tems-là.

lui dit qu'il ne falloit pas ſe laiſſer ſéduire par ces applaudiſſemens de ſociété ; que la plupart des gens du monde n'entendoient rien à ces ſortes d'ouvrages ; & quant à l'illuſtre auteur qu'il réclamoit, que ſans doute c'étoit un perſiflage. Le pauvre diable inſiſta pour obtenir une lecture, la troupe aſſemblée : on lui répliqua qu'il ſe moquoit, que la Compagnie ne s'aſſembloit pas pour de pareilles miſeres. Il fallut avoir recours aux ſuppliques & aux baſſeſſes, & les entrailles du comédien s'étant émues, on lui accorda par compaſſion un jour de lecture. Le comique Aréopage étoit ſi prévenu, que vraiſemblablement il ne fit pas grande attention à ce qu'il entendoit, & la piece fut conſpuée par toute l'aſſemblée. Le jeune homme ſe retira fort content de la comédie qu'il venoit de jouer. Quelque tems après M. de Voltaire adreſſa cette même piece aux comédiens, ſous le titre qu'elle porte aujourd'hui. On la reçut avec reſpect : elle fut lue avec admiration, & l'on pria M. de Voltaire de continuer à être le bienfaiteur de la Compagnie. Ce n'eſt que quelque tems après que cette anecdote s'eſt divulguée ; on en a beaucoup ri, & l'on s'eſt rappelé plus que jamais la carricature [a] plaiſante, où l'on peint ce tribunal ſous l'emblême d'un certain nombre de buches en coëffures ou en perruques.

Le 8 Janvier 1762. On continue *Armide* à l'Opéra. Nous allons rendre compte à cette occaſion de l'état actuel de ce ſpectacle.

La haute-contre y eſt dans le plus grand dé-

(a) Dans l'Académie des Colporteurs.

labrement. *Pillot* eſt le ſeul chanteur qu'oſe avouer l'Opéra. Quel chanteur, encore, quel ſucceſſeur de Géliotte! ſans ame, ſans figure, ſans caractere, n'ayant pour lui qu'un peu d'organe. *Gélin* & *Larrivée* nous dédommagent dans la baſſe-taille : l'un a le timbre plus ſonore, plus mâle; l'autre plus onctueux, plus pathétique : tous deux ſont Acteurs, mais le dernier a ſans contredit plus de feu, plus de naturel, plus d'aiſance dans ſon jeu. C'eſt un homme d'un talent rare, & qui peut ſe promettre le plus grand ſuccès.

En femmes, nous comptons Mlle. *Chevalier*, Mlle. *Arnoux* & Mlle. *le Mierre*. La premiere jouit d'une réputation faite depuis longtems, & l'excellence avec laquelle elle rend le rôle d'Armide eſt une preuve qu'elle peut encore acquérir. La ſeconde eſt, au gré des connoiſſeurs, l'actrice la plus naturelle, la plus onctueuſe, la plus tendre qui ait encore paru. Elle eſt ſortie telle des mains de la nature, & ſon début a été un triomphe. Qui ne ſeroit enchanté de la méthode, du goût, du preſtige avec lequel Mlle. le Mierre nous peint tous les objets ſenſibles de la nature! Sa voix eſt une magie continuelle. C'eſt tour-à-tour un roſſignol qui chante, un ruiſſeau qui murmure, un zéphir qui folâtre. Toutes trois ſont l'admiration, l'amour & les délices des partiſans du Théâtre Lyrique.

La Choréographie eſt ſans contredit la partie la mieux garnie & la plus parfaite de l'Opéra : *Veſtris* & Mlle. *Lany* paſſent pour les premiers Danſeurs de l'Europe. Toutes les Nations étrangeres, qui conteſtent le reſte, ſont d'accord

ſur ceci. On a fait l'éloge le plus complet du premier, en diſant qu'il nous empêche de regretter *Dupré*. Il eſt des gens même, amis de la nouveauté, ſans doute, qui trouvent le premier plus fini & plus varié dans ſon jeu.

Quant à la ſeconde, perſonne des contemporains ne ſe rappelle avoir vu une Danſeuſe auſſi préciſe, auſſi ſavante dans ſes mouvemens. Le frere de cette derniere eſt admirable pour la Pantomime. *Laval* & *Lyonnois* ſeroient des Danſeurs ſublimes, ſi Veſtris n'exiſtoit pas. Tous ces illuſtres ſont doublés par huit ou dix jeunes gens, dont quelques-uns promettent infiniment.

L'Opéra a fait cette année l'acquiſition de Mlle. *Allard*. Mlle. *Lyonnois* doit voir avec plaiſir renaître ſon enjouement & ſa gaieté dans cette agréable Danſeuſe. Elle inſpire la joie dès qu'elle paroît, & ce ſentiment ne fait point tort à celui d'admiration qu'on lui doit. Mlle. *Veſtris* eſt toujours en poſſeſſion de la danſe voluptueuſe & même laſcive : c'eſt ce que lui reprocheront ſans ceſſe les défenſeurs des mœurs, & c'eſt un défaut qu'ils lui pardonneront intérieurement, tant que le phyſique aura quelque empire ſur eux. De très jolis minois décorent délicieuſement les Ballets, & les premieres Danſeuſes ont l'eſpérance de ſe voir remplacer par pluſieurs du ſecond ordre.

Le Cordon de St. Michel, dont M. *Rebel*, l'un des Directeurs, vient d'être décoré l'année derniere, doit donner une grande émulation à ſes collegues, & à ceux qui lui ſuccéderont : nos plaiſirs ne peuvent que gagner à cette illuſtration.

Le 9 Janvier 1762. Les Conſtitutions des Jéſuites ſe répandent imprimées nouvellement, avec une traduction. Elle a été faite ſous les yeux de M. de Fleſſelles, [*a*] & c'eſt M. *de la Bonneterie*, Agrégé en Droit, qui a eu le courage de digérer cet ennuyeux travail. On ne dit rien du fonds, déjà ſavamment diſcuté par les premiers Tribunaux. D'ailleurs, cet ouvrage ne peut intéreſſer que les enthouſiaſtes de la Société, ou ſes adverſaires infatigables. Le tout eſt précédé d'un avertiſſement ſuccint, qui reçoit tout ſon luſtre de quelques corrections qu'a daigné y faire une main auguſte [*b*].

Le 12 *Janvier.* On voit dans le public une Lettre de M. Greſſet à M. le Duc de Choiſeul, au ſujet du Mémoire hiſtorique des dernieres négociations entre la Cour de France & celle de Londres. Elle eſt en proſe & en vers. L'auteur paroît plus avoir eu pour but de faire ſa cour au Miniſtre que de ſoutenir ſa célébrité dans cet ouvrage. Il eſt, à tous égards, indigne de ſon auteur.

Le 13 *Janvier* 1762. Il eſt toujours queſtion de la réunion de l'Opéra-comique à la Comédie Italienne. Cette affaire, qui ſembleroit n'en devoir être une que dans les ruelles, fait une très-grande ſenſation à la cour : elle y cauſe des ſchiſmes. M. l'Archevêque, au grand étonnement de tout Paris, eſt intervenu ſur la ſcene;

(*a*) M. de Fleſſelles, Procureur général de la Commiſſion nommée par le Roi pour examiner les Conſtitutions des Jéſuites.

(*b*) Feu Mr. le Dauphin.

coups de poignard enfin, dont l'un eſt ſuſpendu, dont l'autre eſt mortel, terminent ce monſtrueux drame.

Le dirons-nous encore ? On n'y reconnoît pas même cette touche harmonieuſe, ce coloris brillant, qu'on admire dans les plus mauvais ouvrages de M. de Voltaire : on n'y trouve en rien ce grand homme. Qu'il s'en conſole, en ſe rappelant que Corneille a fait *Ageſilas* & *Attila* !

Le 17 *Janvier* 1762. Les Muſes & les Arts pleurent la diſgrace de deux de leurs plus illuſtres protecteurs : Mrs. le Riche de la Poupeliniere & La Live d'Epinay [*a*] viennent d'être rayés de la liſte des Plutus de France. La gloire les dedommagera de cette diſgrace ; leurs noms plus durables ſeront à jamais écrits dans les faſtes du Parnaſſe. Le premier, outre la munificence royale avec laquelle il encourageoit les Artiſtes & les Gens de Lettres, poſſédoit lui-même des talens précieux ; il a fait un Roman, des Comédies. Ses bons mots qu'on pourroit recueillir, feroient ſeuls un titre au bel eſprit. Le ſecond tient ſa maiſon ouverte à toute l'Encyclopédie ; c'eſt un Lycée, un Portique, une Académie. Sa digne épouſe a vu longtems enchaîné à ſes pieds le ſauvage Citoyen de Genêve [*b*], & tandis que ſon mari verſe ſes richeſſes dans le ſein du mérite indigent, elle l'anime de ſes

(*a*) Ils étoient tous deux Fermiers généraux. Ils ont été remerciés par une Lettre de M. le Contrôleur général, au nom du Roi.

(*b*) M. Rouſſeau a été amoureux fol de Madame de la Live.

regards, elle enflamme le génie & lui fait enfanter des chef-d'œuvres.

Le 18 *Janvier* 1762. M. Piron a fait une satyre en vers, intitulée : *Le Sallon*. C'est une critique du tems, qui ne contient rien de neuf ni de piquant : c'est un très-mauvais ouvrage.

On a donné aujourd'hui la premiere Représentation de *l'Ecueil du Sage*. M. de Voltaire, pour consoler ses envieux, après avoir échoué dans le tragique, a voulu sans doute échouer aussi dans le comique. Cette Piece est aussi mauvaise dans son genre que *Zulime* l'étoit dans le sien. C'est une bigarrure des plus choquantes. Les deux premiers actes sont une farce, une parade digne des boulevards ; le troisieme se monte sur le haut ton ; le quatrieme le soutient, & le cinquieme est des plus détestables. Il y a pourtant quelques scenes qui décelent le grand maître, & c'est en cela que ce Drame est supérieur à la derniere Tragédie de l'auteur.

Le 19 *Janvier*. On parle beaucoup de la reprise de l'Encyclopédie. Les volumes de planches commencent à paroître ; ils réveillent la curiosité publique, & l'on se demande quand on verra finir cet ouvrage, *dont la suspension fait gémir l'Europe*? Tout le manuscrit est fait ; on n'attend qu'un regard favorable du gouvernement pour en profiter, & se mettre du moins à l'abri des persécutions de l'ignorance & du fanatisme, ensorte que l'autorité ne pourra plus se prévaloir contre ce dépôt immortel de l'esprit humain.

Le 20 *Janvier*. Il paroît que tout le monde n'est pas d'accord pour admirer le retour de

Mlle. Arnoux à M. le Comte de Lauraguais. Ce raccommodement fait moins d'honneur à la conftance des deux perfonnages que de tort à leur bonne foi. M. Bertin avoit payé les dettes de la belle fugitive, il a marié fa fœur, il a fait des dépenfes confidérables, qu'on évalue à plus de 20,000 écus. Pour conferver l'héroïfme il eut fallu que l'amant en faveur eût rembourfé à l'amant difgracié les fraix immenfes que lui avoit occafionnés fa nouvelle conquête, ou qu'au moins il fe fût paffé à cet égard des procédés dont on ne parle point. C'eft avec douleur que nous fommes obligés de renvoyer Mlle. Arnoux dans la foule des femmes dont nous l'avions tirée. Nous convenons qu'elle avoit furpris mal à propos l'admiration des cœurs tendres & fenfibles, que féduit toujours ce qui porte l'empreinte des grandes paffions.

20 *Janvier* 1762. On vante depuis quelque tems une tragédie d'*Eponine* de M. de Chabanon. Ce jeune homme, peu connu jufqu'à préfent, avoit longtems fait l'admiration des concerts par fon violon, dont il joue fupérieurement. Depuis quelques années il s'eft jetté dans le Grec, il s'eft acquis une place à l'Académie des Belles-Lettres, il veut entrer dans la carriere du théâtre. Sa tragédie, qu'on exalte infiniment, fuivant l'ufage, & dont nous avons entendu la lecture, n'a rien d'extraordinaire. Son héroïne reffemble beaucoup à l'*Idamé* de l'*Orphelin de la Chine* : quant à la verfification, elle nous a paru plus ampoulée que mâle & nerveufe. Nous en citerons deux vers, que l'auteur chérit avec la plus grande complaifance. L'un eft :

» Votre

„ Votre crime eſt écrit des traits de l'évidence.

L'autre, en parlant d'un ſcélérat intrépide :

„ Et l'airain de ſon front lui ſervira d'Egide.

Ce Drame a eu bien de la peine à être reçu des Comédiens. L'auteur, avec raiſon, voulut d'abord ſe concilier le ſuffrage de Mlle. Clairon. Cette Actrice éloigna bien loin cette demande ; elle s'excuſa ſur ſa ſanté, ſur le travail dont elle étoit accablée ; elle demanda du répit, elle gémit ſur ſon ſort, *d'être toujours entre le fer & le poiſon* : ce ne fut qu'avec de très-grandes protections que M. de Chabanon obtint de ſe faire entendre. Il fut bien récompenſé de ſes peines & de ſa conſtance, il eut le plaiſir de voir fondre en larmes l'héroïne du théâtre. Depuis lors elle eſt engouée de ſon rôle, & attend avec impatience le moment de ſe venger ſur les ſpectateurs, des larmes que lui a arrachées un jeune homme qui chauſſe le cothurne pour la premiere fois.

Le 22 Janvier 1762. M. de la Bonneterie, Agrégé en Droit, & auteur d'une traduction du Théâtre Italien, fait courir dans les maiſons une Lettre imprimée, dans laquelle il ſe défend avec beaucoup d'ardeur d'avoir traduit les Conſtitutions des Jéſuites. Cet ouvrage, preſque nul en Littérature, n'eſt ni aſſez bon pour avoir la crainte délicate d'enlever la réputation du véritable traducteur, ni aſſez mauvais pour que l'amour-propre ſe trouve grâvement offenſé d'une imputation ſemblable. Il faut qu'il y ait quelque animoſité particuliere que nous ne pouvons devi-

ner. C'eſt un différend à vuider entre le pere véritable & le pere putatif, ou qui ſemble appréhender de l'être.

Le 24 Janvier 1762. M. Colardeau avoit fait, il y a quelques ſemaines, une piece de vers, intitulée *le Patriotiſme*, à l'occaſion des Vaiſſeaux que les différens Corps du Royaume s'empreſſent d'offrir au Roi. Juſqu'à préſent le Miniſtre, toujours ſage & modéré, avoit enchainé le zele de ce Poëte, en s'oppoſant à l'impreſſion de ſon ouvrage. Les mêmes vues de prudence avoient fait ſévir la Police, au commencement de cette année, en briſant, en pulvériſant quantité d'ouvrages de ſucrerie & d'autres matieres, où l'artiſte induſtrieux avoit cherché à reproduire ſous différentes formes les monumens de la faveur patriotique. Il paroît qu'on permettra déſormais de prendre l'eſſor à l'enthouſiaſme du citoyen, le Miniſtre a fait écrire à M. Colardeau que la Cour approuvoit ſon ouvrage, & il eſt enfin imprimé. Nous y trouvons beaucoup de poéſie, de zele & peu de penſées.

Le 25 Janvier. On parle beaucoup du retour de M. de Voltaire en ce pays-ci : on va juſqu'à dire qu'il aura une penſion conſidérable à la cour : ces bruits ne ſont encore que très-vagues. D'après cette ſuppoſition, on a toujours fait à compte l'épigramme ſuivante.

Voltaire, en eſprit fort, plein d'orgueil & de ruſe,
Après avoir choiſi le ſein des Proteſtans,
Pour éviter les Sacremens,
Vient mourir à Paris, ſachant qu'on les refuſe.

Le 26 Janvier. Il court des couplets sur les Prélats qui ont assisté à leur assemblée, convoquée par le Roi, pour connoître des Constitutions des Jésuites. Ces chansons sont très-satyriques : la plupart y sont traités avec le dernier mépris ; elles portent sur des anecdotes malheureusement trop vraies & trop connues, & pour comble de douleur elles sont imprimées.

Le 27 Janvier 1762. Epitaphe de l'Abbé de la Coste, attribuée à M. de Voltaire.

La Coste est mort ! Il vaque dans Toulon (a)
Par cette mort un emploi d'importance :
Ce Bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron. (b)

*27 Janvier. Lettre du Pere Neuville, écrite à Madame de **, à Saint-Germain en Laye.*

Madame,

„ La nuit du préjugé est trop profonde & la „ tempête trop violente : nous n'échapperons „ pas à ce naufrage. Je ne sais pas ce que „ l'Etat gagnera à la destruction de la Société ; „ je souhaite que la Religion n'y perde rien. „ Il est vrai que le suffrage des Evêques a „ été hautement en notre faveur [c], mais il ne

(a) Cet Abbé avoit été envoyé aux galeres, comme tout le monde sait.

(b) Auteur de *l'Année Littéraire.*

(c) Les Evêques, au nombre de 40, s'étoient assemblés chez M. le Cardinal de Luynes, pour examiner l'Institut des Jésuites : 34 ont été d'avis de laisser l'Institut tel qu'il est, en assujettissant néanmoins les Jésuites aux Ordinaires : les 6 autres ont estimé de les remettre dans l'état que leur avoit donné le Colloque de Poissy.

„ fermera pas le tombeau ouvert & creusé „ pour nous ; il ne servira que d'une épitaphe „ honorable „.

(On ne donne point cette Lettre pour authentique.)

Le 28 *Janvier* 1762. L'Abbé de la Porte ne convient pas que ses feuilles meurent d'inanition : il prétend que son association au Sr. de la Place, quant au choix du Mercure, le met dans le cas de discontinuer son travail : il insinue même qu'il a l'expectative de remplacer ce Journaliste (*a*).

M. de la Dixmerie [*b*], coopérateur de l'Abbé de la Porte, passe aussi au Mercure pour la partie des Contes, dont il a le privilége exclusif, ou du moins en chef. Le Ministre [M. de St. Florentin] veut absolument rendre à cet ouvrage la vogue qu'il a toujours eue sans la mériter. Il a décidé, pour engager les gens de Lettres à seconder ses vues, qu'il n'y auroit dorénavant de pensions [*c*] données sur cet ouvrage, qu'à ceux qui l'auroient enrichi de leurs productions.

Il est aussi question de faire servir l'ouvrage de l'Abbé de la Porte comme de Satellite au Mercure, c'est-à-dire de le donner en forme de

---

[*a*] M. de la Place est malade depuis longtems, & pourroit ne pas vivre beaucoup.

[*b*] M. de la Dixmerie a fait quelques Romans & quelques pieces de vers.

[*c*] Le Mercure rend environ 60,000 Livres : il y a 16,000 Livres de fraix, & 28,000 de Pensions ; ensuite les non-valeurs, sommes arriérées, recouvremens à faire, &c.

Supplément, & aux mêmes Souſcripteurs. Il ne paroîtroit que ſous permiſſion tacite, il ſerviroit de correctif à l'autre, il tempéreroit ſa fadeur, & du tout il ſe formeroit un aigre-doux qu'on croit capable de réveiller le goût du Lecteur.

29 *Janvier* 1762. La piece d'*Eponine* fait un bruit du diable, & l'on prétend qu'elle va être jouée par ordre du Roi. M. Richelieu, gentilhomme de la chambre, ayant ſu que pluſieurs grands arrêtoient cette tragédie pour en favoriſer d'autres, s'eſt piqué au jeu, & eſt allé trouver le Roi, en lui demandant des ordres précis pour prévenir ce ſchiſme entre les gentilshommes de la chambre. Le Monarque s'eſt prêté avec bonté aux vues de M. le Duc de Richelieu.

30 *Janvier*. Il eſt bon de rendre compte auſſi de l'état actuel de la Comédie Françoiſe. Nous partirons à l'avenir de ce point, comme d'un thermometre ſûr, pour apprécier l'amélioration ou le dépériſſement de ce Spectacle.

Mlle. *Clairon* en eſt toujours l'héroïne. Elle n'eſt point annoncée, qu'il n'y ait chambrée complette. Dès qu'elle paroît, elle eſt applaudie à tout rompre. Ses enthouſiaſtes n'ont jamais vu, & ne verront jamais rien de pareil : c'eſt l'ouvrage le plus fini de l'art. . . . . . . Mais c'eſt de l'art, diſent quelques critiques. Ils ſe rappellent qu'elle a longtems été mauvaiſe, qu'elle a lutté ſix ans contre le public, que ſon organe bruyant aſſourdiſſoit les oreilles, ſans émouvoir le cœur. A force de tâter, elle s'eſt enfin fait un jeu à elle ; les glapiſſemens de ſa voix ſont devenus les accens de la

passion, son enflûre s'est élevée au sublime. Cette Actrice a de tout tems eu la position théâtrale, beaucoup de noblesse dans sa démarche, dans ses gestes de main, dans ses coups de tête. Quoique d'une stature médiocre, elle a toujours paru sur la scene au dessus de la taille ordinaire. Par quelle fatalité des infirmités habituelles nous privent-elles si souvent de la voir? Pourquoi sommes-nous incessamment menacés de la perdre? [a]

Mlle. *Dumesnil* est sans contredit plus actrice née que Mlle. Clairon; son jeu est plus naturel, plus décidé, plus franc; mais son amour propre auroit dû lui conseiller de se retirer, il y a quelques années. Elle n'a pas senti qu'elle ne pouvoit que perdre à mesure que sa rivale gagneroit: ce n'est pas qu'elle ne lui fasse encore éprouver quelquefois son ancienne supériorité, qu'elle ne l'écrase des élans de son génie. Malheureusement, ce ne sont que les derniers éclats d'une lumiere qui s'éteint! D'ailleurs le vice crapuleux [b], par lequel elle se laisse dominer, la met trop souvent dans le cas de substituer sur la scene les écarts de sa raison aux désordres des grandes passions qu'elle doit peindre.

---

[a] Mlle. Clairon est attaquée de la maladie des femmes: elle joue peu souvent, en conséquence de ses infirmités. Ses camarades lui faisoient reproche un jour de sa rareté: „ Il est vrai que je ne joue „ pas fréquemment, répondit-elle; mais une de mes „ représentations vous fait vivre pendant un mois. "

[b] Mlle. Dumesnil boit comme un cocher: son laquais, lorsqu'elle joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver.

A qui les conſeils d'un amour-propre bien entendu, euſſent-ils été plus néceſſaires qu'à Mlle *Gauſſin* ? Elle ne ſent pas qu'il eſt un tems où il faut ſe ſouſtraire aux applaudiſſemens, ſans quoi les applaudiſſemens nous échappent à la fin. Son genre ne peut s'allier avec les rides de l'âge : une vieille poupée ne figurera jamais bien dans *l'Oracle* ni dans les *Graces*; *Zaïre* doit porter l'empreinte ſur ſon front de toute la candeur de ſon ame. Quand Mlle. Gauſſin joue dans cette piece, on eſt tenté de demander ſi c'eſt à elle que M. de Voltaire adreſſa, il y a trente ans, cette épitre ſi tendre, ſi touchante, où le cœur parle plus que l'eſprit ? Ce qu'elle eſt, fait oublier ce qu'elle a été. Plus heureuſe cependant que Mlle. Dumeſnil en un point, elle n'a point encore de rivale qui la remplace. Ses défenſeurs prétendent que ſon peu d'opulence [a] la met dans le cas de ſacrifier ſa gloire à ſon bien être : il faut qu'elle ſoit bien mal à l'aiſe, ou qu'elle ſe ſoucie bien peu de ſa réputation.

Il n'y a que vous qui ne vieilliſſez point, inimitable *Dangeville* ! Toujours fraîche, toujours nouvelle, à chaque fois on croit vous voir pour la premiere. La nature s'eſt plû à vous prodiguer ſes dons, comme ſi l'art eût dû tout vous refuſer, & l'art s'eſt efforcé de vous enri-

[a] Mlle. Gauſſin a eu les amans les plus illuſtres, mais elle a toujours ſacrifié l'intérêt au plaiſir. Quand on lui reprochoit ſon extrême facilité, elle diſoit : *Que voulez-vous ? Cela leur fait tant de plaiſir, & il m'en coûte ſi peu !*

chir de ses perfections, comme si la nature ne vous eût rien accordé. Quel feu dans votre dialogue ! Quelle expression dans votre scene muette ! Quelle force comique dans le moindre de vos gestes ! Quel aveugle préjugé vous refuse dans la société [a] un esprit qui pétille dans vos yeux, qui brille sur toute votre physionomie ! Si l'on vouloit personnifier cette intelligence humaine, on ne pourroit lui donner une figure mieux assortie que la vôtre. Continuez à faire les délices & l'admiration de la scene françoise. Que sur votre modele puissent se former des Actrices dignes de vous remplacer ! espoir d'autant moins fondé, que plus elles auront de sagacité pour saisir la finesse de votre jeu, plus elles se sentiront hors d'état de vous atteindre.

Quant aux dix autres Actrices (dont quatre pensionnaires, à l'essai) qui composent la troupe femelle de cette comédie, nous ne les tirerons point de la foule, qu'elles ne se soient distinguées par leurs talens. Quelques-unes donnent des espérances, d'autres ont une figure à laquelle nous rendons hommage dès à présent.

De quinze Acteurs que compte la Comédie, (dont deux à l'essai) s'il n'en est peut-être aucun aussi transcendant que les quatre femmes que nous venons de nommer, il en est peu qui n'aient du moins un mérite particulier. Le jeune *Molé* attrape le ton sémillant d'un Marquis éphémere. L'emphase de Paulin, dans ses rôles de

---

[a] On prétend que Mlle. Dangeville est buse en conversation.

Tyran, ne messied pas. D'ailleurs, il excelle à faire le Paysan. Un récit plein de feu ou de pathétique est très bien rendu par *Dubois*. *Bonneval* joue le sot à merveille ; *Dangeville* le niais : *Armand* a toute l'effronterie, toute la scélératesse des Valets de l'ancienne comédie : ses allures, son ton, son visage ne conviennent point à la finesse, à la décence de ceux de la nouvelle. Les Acteurs que le Public distingue, sont *Grandval*, *Bellecour*, *Le Kain*, *Préville* & *Brizard*.

Grandval & *Bellecour* courent la même carriere dans les deux genres. Le premier a plus d'importance, plus de morgue, plus de faste ; l'autre a plus de naturel, plus d'aisance, plus de fatuité : les rôles d'ironie, de dédain, de mépris, conviennent mieux au premier ; ceux d'entrailles, d'onction, de pathétique, mieux au second : celui-là nous paroît fait davantage pour le comique, où il est permis de charger, d'enchérir sur le pinceau de l'auteur : celui-ci est mieux dans le tragique, où il faut souvent rapprocher de la nature un rôle gigantesque que le poëte en a trop écarté. Grandval est plus consommé ; nous espérons que Bellecour sera quelque jour plus fini. Tous deux sont hommes à bonnes fortunes, [a] & puisent dans le

---

[a] On raconte qu'une femme de très-grande considération s'étant engouée de Grandval, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès, & filant peu-à-peu sa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornoient l'appartement : « Ah ! Grandval, que diroient ces héros, s'ils me

commerce des femmes cet air de triomphe & d'impudence qui va si bien aux héros de théâtre.

Il falloit que *Le Kain* fût acteur né, puisque M. de Voltaire l'a jugé tel [a], malgré son organe ingrat & sa figure ignoble. Le public est fort partagé sur ce comédien : les uns le regardent comme sublime, d'autres comme détestable. C'est qu'il y a de grandes beautés dans son jeu, & de grands défauts. Les premieres empêchent ses partisans de voir les autres, & ceux-ci font disparoître celles-là aux yeux de ses contempteurs. L'art, quelquefois, le fait aller au-delà de la nature; il reste quelquefois en deçà de la nature pour ne pas donner assez à l'art. Assemblage étonnant de grandeur & de bassesse, de sublime & d'enflûre ! on doit, ou l'admirer à l'excès, ou le dégrader souverainement.

Préville est admirable pour la pantomime : il est acteur jusqu'au bout des doigts ; ses moindres gestes font épigramme ; il charge avec tout l'esprit possible, c'est le Callot du théâtre. Aussi inimitable que Mlle. Dangeville, il n'est pas aussi étendu dans son genre : sa figure ne comporte point certains rôles, où il faut jouer la dignité, à laquelle l'actrice atteint quand elle

---

» voyoient entre vos bras ?...... Ils diroient, ré-
» pondit l'impudent vainqueur, ils diroient que vous
» êtes une putain. »

[a] C'est M. de Voltaire qui a produit Le Kain à la comédie, après l'avoir fait jouer longtems chez lui ses différentes pieces ; &, en général, il faut convenir que ce sont celles que Le Kain joue le mieux.

veut. Rien de si agréable que de les voir en présence l'un de l'autre; ils sont faits pour dérider les fronts les plus grâves, pour évertuer les plus stupides, pour rendre l'esprit palpable aux plus sots.

Brizard est le dernier dont nous ayons à parler. Il a la majesté des Rois, le sublime des Pontifes, la tendresse ou la sévérité des Peres. C'est un très grand acteur, qui joint la force au pathétique, la chaleur au sentiment : il est généralement admiré. Nous ne voyons personne qui lui refuse son suffrage, & son jeu n'a encore essuyé aucune critique.

D'après ce détail, il est aisé de juger que le théâtre de la Comédie Françoise a les Acteurs les plus parfaits de l'Europe. Quoi qu'en disent les censeurs, qui n'admirent jamais le présent, nous croyons fort que la génération comique actuelle vaut la génération passée, que les Barons & les Montménils sont remplacés, & que les Roscius antiques ne dédaigneroient pas d'applaudir aux Roscius modernes.

31 *Janvier* 1762. Enfin, après plusieurs Conseils des Dépêches, il est décidé que l'Opéra-Comique est supprimé ; que le fond des pieces appartiendra à la comédie Italienne, & que ce genre de spectacle sera subordonné, comme les deux comédies, à l'inspection des gentilshommes de la chambre. Il est question de plusieurs arrangemens ultérieurs, dont nous parlerons, quand ils seront tirés au clair.

31 *Janvier*. M. de Voltaire a écrit à M. l'Abbé d'Olivet, que c'est mal-à-propos qu'on faisoit courir le bruit de son retour à Paris, qu'il étoit content comme un Roi sur son lac.

Il se défend aussi d'être l'auteur de *l'Ecueil du Sage*. Il l'attribue à un Académicien [M. Picardin] de Dijon. Il trouve pourtant de l'intérêt dans cette piece, & ce grand homme continue à persifler le public, suivant sa coutume.

1 *Février*. Vers de M. de Voltaire à M. Blin de St. Maur, qui lui avoit envoyé un exemplaire de son Héroïde de *Gabrielle d'Etrées à Henri IV*.

Mon amour-propre est vivement flatté
De votre écrit; mon goût l'est davantage:
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, blessé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie,
D'autres disent qu'elle parle longtems:
Mais ses discours sont si vrais, si touchans,
Elle aime tant, qu'on la croiroit guérie.

Tout Lecteur sage, avec plaisir verra,
Qu'en expirant, la belle Gabrielle
Ne pense point que Dieu la damnera,
Pour trop aimer un Amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le Roi Très-Chrétien,
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre:
Le Paradis est fait pour un cœur tendre,
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

1 *Février*. Les comédiens Italiens ont donné aujourd'hui pour la premiere fois, *les Bossus rivaux*, parodie nouvelle, imitée d'une piece de M. Goldoni, qui porte le même nom, à laquelle on a ajouté quelques avis. Cette dro-

gue n'a point eu de ſuccès, elle eſt de M. Riccoboni.

3 *Février* 1762. Jamais les Italiens ne s'étoient vus aſſiéger par une foule pareille à celle d'aujourd'hui. C'étoit une fureur dont il n'y a pas d'exemple: des flots de curieux ſe ſuccédoient ſans interruption, & débordoient dans toutes les rues voiſines: l'ouverture de l'opéra-comique ſur leur théâtre, attiroit ce concours prodigieux. Tout étoit loué depuis pluſieurs jours juſqu'au paradis. On a commencé par *la Nouvelle troupe*, comédie de Favart, à la fin de laquelle on a ménagé une ſcene qui a amené la réunion des deux Spectacles, & un acteur y a harangué le public à ce ſujet, & lui a demandé ſes bontés. *Blaiſe le ſavetier* a ſuivi, & l'on a fini par *On ne s'aviſe jamais de tout*. Le premier, [paroles de Sédaine, muſique de Monſigny] n'a pas ſemblé ſi déplacé. Le jeu des acteurs occupe mieux le vuide du lieu, mais cette gentilleſſe n'a pas fait le même plaiſir qu'à l'ordinaire. On ſent facilement qu'il faut d'autres organes & d'autres acteurs pour un local auſſi différent. L'orcheſtre même s'eſt trouvé avoir dégénéré. Enfin, l'on augure mal de cette jonction.

4 *Février*. On a repris aujourd'hui *Zaïs* à l'Opéra: [paroles de Cahuſac, muſique de Rameau] jamais on n'a vu ſpectacle ſi abandonné. Les premieres loges étoient abſolument nues, les ſecondes très peu garnies, ſurtout en femmes; le reſte à l'avenant. La foule s'eſt encore portée vers les Italiens, & à la honte de notre Nation, on continue à remarquer combien les treteaux l'emportent ſur la majeſté de la ſcene.

Gardel a remplacé Veſtris. Ce jeune Danſeur acquiert de jour en jour: il court la même carriere que le dernier, & quoique bien loin encore, on remarque qu'il s'élance de plus en plus & cherche à l'attraper.

4 *Février* 1762. L'Abbé Yvon, qui paſſoit pour avoir contribué en grande partie à la theſe de l'Abbé de Prades [*a*] & qui avoit été comme enveloppé dans ſa diſgrace, après dix ans d'exil reparoit enfin à Paris. Tous les Matérialiſtes applaudiſſent au retour de cet illuſtre apôtre.

5 *Février.* Le *Journal Encyclopédique*, peut-être auſſi partial que les autres ouvrages de cette nature, mais au moins plus plein & plus intéreſſant, outre ſon chef ordinaire, [M. Rouſſeau de Toulouſe] vient d'acquérir pour conducteur à Paris, M. l'Abbé Méhégan. Cet Irlandois, auteur de quelques Opuſcules romaneſques, eſt ſurtout connu pour avoir rompu une lance contre l'auteur de l'*Année Littéraire.* [*b*] Puiſſe une belle ambition l'engager à rendre ſon Journal capable d'écraſer les feuilles de ſon adverſaire !

[*a*] L'Abbé de Prades avoit ſoutenu en Sorbonne, en 1751, ſans réclamation, une thèſe où le Matérialiſme ſe découvroit de toutes parts. Enfin toutes les Puiſſances Seculiere & Eccléſiaſtique s'éleverent contre ces impiétés, & il fut flétri par Arrêt du Parlement.

[*b*] Dans un pamphlet intitulé: *Lettre à M. de **** ſur l'Année Littéraire, & en particulier ſur la feuille du 11 Mai* 1755.

7 *Février* 1762. La réunion de l'Opéra comique aux Italiens, ne paroît encore que provisoire jusqu'à Pâques, pour s'assurer du suffrage du Public. En conséquence cinq seulement, dont deux femmes, du premier, ont été pris à l'essai : on ne s'accoutume point à ce mélange. Les Italiens s'immiscent avec les Naturels. Les premiers cherchent en vain à se parer de la gaieté naïve des seconds, & ceux-ci, enflés de leur nouvelle dignité de Comédiens du Roi, mettent dans leur jeu une importance qui gâte tout.

8 *Février*. Le *Censeur hebdomadaire* de M. Daguin, commencé en 1760, se continue cette année, mais son abondance est tarie de moitié. Ces feuilles ne seront plus que de 24 pages in-8vo. Ce Journaliste n'est ni profond ni plaisant. Comme c'est celui qui se reproduit le plus souvent, il est à même de se saisir de ce qui paroît & d'en orner son ouvrage. C'est un auteur précaire, qui ne se soutient absolument que par le travail des autres.

9 *Février*. M. Falconnet, Médecin consultant du Roi, des Facultés de Paris & de Montpellier, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, l'un des plus savans hommes de l'Europe, est mort hier après midi d'une retention d'urine. Il avoit 91 ans. Il est plus cité comme Editeur, Traducteur & surtout Compilateur, que comme Auteur.

Il avoit toute sa vie ramassé les anecdotes qu'il avoit apprises ; il les mettoit sur des cartes, & sa compilation se montoit à plus de 150,000 notes de cette espece. Il a légué cette curieuse partie de son Cabinet à M. de Ste.

Palaye, ſon confrere de l'Académie des Belles Lettres.

On évalue la Bibliotheque de M. Falconnet à près de 40,000 volumes. Il avoit légué depuis longtems au Roi les livres rares & autres qui ne ſont point à la Bibliotheque de S. M. Le nombre s'en monte à pluſieurs milliers. Il s'en étoit conſervé l'uſufruit, & le Roi, en reconnoiſſance, lui avoit fait une penſion de 1,200 Livres, réverſible ſur la tête de ſa ſœur, qui vit encore.

11 *Février.* Trois pieces, que les comédiens n'ont pas voulu recevoir, paroiſſent imprimées, & les auteurs font juger le Public.

La premiere eſt de M. le Comte de Lauraguais : c'eſt *Clitemneſtre.* Il eſt certain que pluſieurs tragédies ont été jouées, & ont eu un ſuccès paſſager, quoique fort inférieures à celle-la. Le reproche dont l'auteur ne peut ſe défendre, c'eſt d'avoir oſé lutter contre M. de Crébillon & contre M. de Voltaire, ſans avoir fait mieux. Il a fait tout ce qu'il a pu auprès des Comédiens pour les ſéduire : il s'étoit engagé à fournir les habillemens & à ſubvenir aux fraix. Ils n'ont pas cru pouvoir manquer à ce point aux deux peres exiſtans de leur théâtre.

La ſeconde eſt un *Alexandre*, de M. le Chevalier de Fénelon. Il paroît que tout le monde paſſe aſſez condamnation ſur celle-la.

La troiſieme eſt *Dom Carlos*, de M. le Marquis de Ximenès. Le même ſujet a été traité par Campiſtron, ſous un nom différent [d'Andronic] ſuivant Fréron. La premiere n'aura jamais l'air que d'une copie de la ſeconde. Il trouve que l'auteur frappe bien un vers. On a

longtems cru que M. de Voltaire retouchoit les ouvrages de M. de Ximenès.

12 *Février* 1762. On a fait une épigramme sur *Zulime*, qu'on attribue à M. le Comte de Turpin. La voici :

Du tems qui détruit tout, Voltaire est la victime ;
Souvenez-vous de lui, mais oubliez Zulime.

13 *Février*. On a joué depuis quelques jours à Bagnolet *Le Berceau*, Conte de la Fontaine, ajusté au théâtre par M. Collé. Il y avoit trois lits sur le théâtre, ce qui a donné lieu à des plaisanteries. On a trouvé la piece froide, & quelqu'un disoit au Duc d'Orléans : *Monseigneur, il faudroit bassiner ces lits-là.*

14 *Février*. Nous avons pensé perdre ces jours-ci M. de Crébillon [*a*], qui est fort vieux. Il s'en est heureusement tiré : il a reçu ses Sacremens, & peu de tems après le viatique il a mangé des huîtres.

15 *Février*. On fait à M. de Marmontel le même honneur qu'à la Fontaine. On regarde ses Contes comme une mine féconde, dont on cherche à s'approprier les richesses. On vient de mettre en Comédie *Annette & Lubin*. Cette piece en un Acte & en Vers, mêlée d'Ariettes, de Vaudevilles, de Divertissemens, a été reçue sur le Théâtre Italien avec les plus grands applaudissemens. C'est une bagatelle très-jolie ; il

---

[*a*] On rapporte qu'un jour étant allé chez le Roi, S. M. le reçut avec bonté, & dans le courant de la conversation : *vous êtes vieux*, lui dit le Roi, *vous avez plus de quatre-vingt ans.* —— *Non*, *Sire*, lui répondit-il, *c'est mon Extrait Baptistaire qui les a.*

n'y a que quelques mauvaifes plaifanteries à retoucher, & le dénouement à refferrer.

Lubin aime Annette : Annette aime Lubin ; ils pratiquent l'amour fans le connoître. Le Bailli, qui a de la paffion pour la jeune villageoife, eft conféquemment jaloux : il cherche à troubler cette belle union ; il veut les inquiéter, leur donner des remords : il interpofe l'autorité du Seigneur, pour remédier au fcandale que caufe dans le village le défordre de leurs mœurs. Celui-ci s'en laiffe impofer d'abord, il veut punir les deux amans ; peu à peu il revient de fon erreur, il reconnoît leur innocence, il confond l'impofture du calomniateur, & couronne la flamme innocente d'Annette & de Lubin.

Cette piece, foupoudrée par-tout d'un fel attique & délicat de courtifan, ne peut partir en entier de M. Favart, qui en eft le prête-nom : il n'a que du gros fel. Tous les connoiffeurs y reconnoiffent la Mufe de l'Abbé de Voifenon. En général, elle eft écrite dans le goût des Paftorales de Fontenelle, avec un naturel trop affecté, pleine de chofes trop penfées, trop fpirituelles. Après tout, honneur à M. de Marmontel, qui eft l'architecte de ce Drame ingénieux !

16 *Février* 1762. On nous a donné, l'an paffé, *la Confeffion & la Mort de M. de Voltaire* ; on nous produit aujourd'hui fon *Teftament Littéraire*. Malheur aux plaifans finiftres qui nous obligent à prévoir un événement dont l'afpect afflige toute la Littérature ! Quant à cette production, elle eft d'un homme qui, à force de chercher de l'efprit, en rencontre quelquefois par hazard. On l'attribue à l'Avocat Marchand.

17 *Février 1762. Chanson sur les Evêques* [a].
Sur l'air: De Joconde.

Le haut Clergé s'est assemblé
Pour juger les Jésuites,
Des mœurs de la Société,
Des progrès & des suites:
Mais de ces fameux assassins
Préférant la finance,
Ces Prélats laissent aux Destins
A conserver la France.

Le Cardinal [b], homme d'esprit,
Est de l'Académie [c];
Mais il n'a pensé ni produit,
Depuis qu'il est en vie:
Ennemi du bien & du mal,
Il prit en patience
Le coup qui le fit Cardinal,
Contre toute apparence.

Au bout du compte un tel soufflet, [d]

---

[a] Il y avoit alors une assemblée de Prélats, nommés par le Roi, pour examiner la Doctrine des Jésuites.

[b] Le Cardinal de Luynes, chez qui se tenoit l'assemblée.

[c] Il étoit de l'Académie Françoise.

[d] On prétend que M. de Luynes a commencé par servir, mais ayant reçu un soufflet dont il ne prit pas vengeance, il fut obligé de prendre le parti de l'Eglise.

Au milieu de la joue,
Aux descendans de *Cadenet*, [a]
Tombe-t-il dans la boue ?
S'en venger, c'est courir hasard,
Et pardonner, bassesse;
L'Eglise lui sert de rempart,
Pour soutenir noblesse.

Beaumont [b], par Grisel [c] inspiré,
Laquais, [d] Prêtre hypocrite,
A l'aveuglement condamné,
De rien ne voit la suite :
Cependant il a fort bien su
Que l'affreux Régicide,
Par les Ignaciens conçu,
Fit Damien (e) parricide.

Or, de ces faits, nos chers amis,
Quelle est la conséquence ?
Dira-t-on qu'avec ces maudits,
Il est d'intelligence ?

---

[a] Voyez l'histoire de la Mere & du Fils par Mezeray, où est toute l'origine de la maison de Luynes.

[b] L'Archevêque de Paris.

[c] Grand Pénitencier, l'ame damnée de M. l'Archevêque & son Confesseur.

[d] On prétend que M. Grisel a été laquais : c'est un fol dont on cite mille traits extravagans, entr'autres celui de Mlle. Huno, Maîtresse de M. de la Valiere. On l'accuse d'avoir volé 50,000 liv. à la succession de Mr. de Tourni, Intendant de Bordeaux, dont il étoit Directeur.

[e] L'exécrable assassin du Roi.

Non : cherchant l'abſolution,
  Cette troupe perfide
Vint le ſoir même à Charenton ;
  Pour laver l'homicide.

Cambrai, [a] ce Prêtre mépriſé,
  La honte de l'Egliſe,
Par ſes confreres appelé
  Comble encor leur ſottiſe :
Aux piés de ſa vieille Beauté,
  Cherchant ce qu'il doit dire,
Il immole la vérité
  A l'amoureux délire.

Nicolaï [b], ſot, plat & long,
  Vendu comme ſon frere, [c]
Au feu Cardinal Du Perron
  Veut renvoyer l'affaire ;
Et de la place qu'il remplit
  Oubliant la décence,
Inſulte, fier de ſon crédit,
  Et Soiſſons [d] & la France.

---

[a] L'Archevêque de Cambrai, amant de Madame la Comteſſe de Lismore.

[b] L'Evêque de Verdun, qui porte toujours des cheveux plats & longs.

[c] Le Premier Préſident de la Chambre des Comptes, qu'on dit vendu à la Cour.

[d] M. de Soiſſons ayant répondu à M. de Verdun, qui citoit continuellement le Cardinal du Perron en faveur des Jéſuites, que c'étoit un fripon à ne point citer, celui-ci repliqua à M. de Fitz-James que c'étoit lui qui en étoit un.

Sans reſpect pour ſa dignité
  Orléans [a] ſe rétracte [b],
Chacun ſait que ſa parenté
  Ne fut jamais intacte;
Il corrompt juſqu'à ſon couſin,
  On paſſe la couſine [c],
Mais là Feuille qu'il tient en main [d]
  Vaut bien la Loi Divine.

Le reſte, un amas d'ignorans,
  De l'Egliſe la lie,
Bas valets, lâches courtiſans
  De cette Secte impie,
Craignant le fer & le poiſon,
  Tous ces Prêtres coupables,
Laiſſent leur Prince à l'abandon
  De ces gens déteſtables.
  [e] . . . . . .

S'étonnera-t-on que Ricci, [f]
  Ce monſtre ſanguinaire,

---

[a] M. de Jarente.

[b] Etant Evêque de Digne, il avoit été contre les Jéſuites.

[c] Mlle. de Jarente, qui demeure chez ſon oncle.

[d] Il a la Feuille des Bénéfices.

[e] On a retranché ici quelques couplets qui ne ſignifient pas grand'choſe.

(f) Le Général des Jéſuites.

Défende [g] à ſa cohorte ici
D'être à ſes vœux contraire?
Quand il ſigneroit mille fois,
C'eſt un nouveau parjure:
Ce Barbare ne ſuit de loix
Que contre la Nature.

Vengez-vous, grand Prince, il eſt tems:
Chaſſez la race impie:
Vengez-Lisbonne, Henri le Grand,
L'Amérique & l'Aſie:
Quiconque oſeroit des Céſars
Inſulter la puiſſance,
Doit être puni ſans égards;
C'eſt le vœu de la France!

18 *Février* 1762. L'Académie Royale de Muſique a retiré *Zaïs* hier, & a remis des Fragmens, compoſés de l'Acte du Bal des *Fêtes Vénitiennes*, de celui de *Pigmalion*, & de celui de *l'Amour & de Pſiché.*

L'Opéra ſe retourne en tout ſens pour ramener la foule: l'engouement du Public paroît tout décidé en faveur des Italiens; il faut le laiſſer ſe bláſer ſur ce ſpectacle.

Dans le premier Acte, Mlle. le Mierre fait le rôle du Maître de Muſique, avec un enjouement, une vérité, un goût qui raviſſent. Le ſe-

---

(g) Le Général n'a voulu entendre à aucune réforme concernant ſa *Société;* il a répondu au Roi qui lui propoſoit la réforme de ſon Ordre: *ſint ut ſunt, aut non ſint!*

cond ne fert qu'à faire regretter Géliotte, Muguet ne peut en rien repréfenter Pygmalion: c'eft un acteur maigre, qui n'a pas la moindre figure; il a l'air d'une marionnette. D'ailleurs on a fort mal à propos fait jouer Mlle. Allard, qui n'eft point du tout faite pour chanter, non plus que pour le genre de danfe qu'exige le rôle de la ftatue animée. On ne peut exprimer les acclamations du Public, à la vue de Mlle. Arnoux, qui n'avoit point paru depuis longtems. Elle eft en poffeffion de nous reproduire Pfyché, & d'infpirer l'amour à tous les cœurs de ceux qui la voient dans cette Tragédie.

19 *Février* 1762. M. l'Abbé Morellet, Docteur de Sorbonne, & l'un des Coopérateurs de l'Encyclopédie, s'avoue l'auteur du *Manuel de l'Inquifition.* Il étoit déjà connu par la *Vifion du Sr. Paliffot*, pamphlet très fatyrique, [a] qui lui avoit fait faire quelque féjour à la Baftille.

20 *Février.* Il s'eft paffé hier un événement à la Comédie Françoife, qui doit faire à jamais époque dans l'hiftoire du théâtre.

On jouoit *Tancrede* : Mlle. Clairon faifoit *Aménaïde.* Quand elle en fut à ces vers :

„ On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage....
„ C'eft le fort d'un héros d'être perfécuté....
„ Tout fon parti fe tait: qui fera fon appui?
„ Sa gloire! . . . . , ... :
„ Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs.....

l'Actrice

(a) Des femmes de la plus haute confidération y étoient tournées en ridicule.

l'Actrice sublime donna des inflexions de voix si nobles & si pénétrantes, que tous les spectateurs, pleins de l'événement du jour [a], sentirent l'à-propos. Le nom de *Broglio* vola de bouche en bouche, & le spectacle fut interrompu à plusieurs reprises par des applaudissemens qui se renouveloient sans cesse.

22 *Février* 1762. Le livre de *la Nature* ne mérite pas la même célébrité éphémere qu'il a eue: c'est une nouvelle pierre ajoutée à l'édifice du Matérialisme, façonnée à-peu-près comme les autres. Les quatre propositions cardinales de l'auteur sont: 1. Il y a un équilibre nécessaire de biens & de maux dans la Nature. 2. La Génération uniforme des Etres. 3. L'Instinct moral. 4. Le Physique des Esprits. Il convient qu'il n'a point inventé ces différens Systêmes, mais il prétend aller plus loin que les autres, & en déduire des conséquences neuves. On sent qu'elles ne peuvent être à l'avantage ni de la morale, ni de l'humanité. Ce livre est trop scientifiquement écrit pour amuser les gens superficiels, & il ne l'est pas assez agréablement pour attacher les Savans, auxquels il n'apprendra rien. Le mal qu'il fera, sera donc très-peu de chose, puisque peu de gens le liront. On l'attribue à un M. *Robinet de Châteaugiron.*

24 *Février.* On parle beaucoup du Requisitoire de M. le Procureur général [La Chalotais] du Parlement de Bretagne contre les Jésuites. Nous n'en ferons mention qu'en ce qui concerne notre objet. Ce savant Magistrat pré-

---

(a) M. le Maréchal de Broglio a reçu hier une Lettre de cachet, qui l'exile dans ses terres.

tend que l'éducation donnée par les Jésuites n'est point si précieuse. Il propose, en conséquence, de faire un nouveau plan d'études..... Il est certain que ce moment-ci est une crise heureuse dans les Lettres, dont il faudroit profiter pour chasser enfin l'ignorance & la superstition de leurs derniers repaires, pour substituer l'esprit philosophique à l'esprit pédantesque qui regne encore dans les colleges, & pour apprendre à la jeunesse des choses qu'elle doive & qu'elle puisse retenir.

26 *Février* 1762. Nous avons sous les yeux une Lettre de M. de Voltaire [à M. l'Abbé de Launay] dans laquelle il nous apprend que son Commentaire sur Corneille doit l'occuper encore deux ans ; qu'alors il en aura 69, & qu'il est trop vieux, trop ami du calme & du silence, pour désirer son retour à Paris...... Il signe, *de Voltaire, Gentilhomme ordinaire du Roi.*

26 *Février*. La reprise d'*Armide* s'est faite aujourd'hui sans le moindre tumulte. La fureur du public pour ce bel Opéra s'est passée comme un enchantement..... On trouve plus de Musique dans le plus petit Opéra-comique.

28 *Février*. Les Comédiens ont reçu des défenses de jouer *Tancrede*, jusqu'à nouvel ordre, en conséquence de ce qui s'est passé le samedi 9.

28 *Février*. Aujourd'hui, que la Comédie Italienne est à son plus haut degré de faveur & d'illustration, il est essentiel d'établir la position actuelle de ce spectacle.

On y compte 15 Acteurs [dont 3 provenant de l'Opéra-comique & deux à la pension] & 13

Actrices [dont 4 à la penſion & deux provenant de l'Opéra-comique]. Dans cette multitude, à peine trouvons-nous quelques perſonnages qui méritent qu'on en parle.

Carlin paſſe pour être un très grand Arlequin : il eſt fait pour dérider les fronts nébuleux, on lui trouve de la fécondité, beaucoup de variété dans ſes lazzis, une ſoupleſſe étonnante dans ſon jeu; il provoque, malgré qu'on en ait, la groſſe gaîté, mais c'eſt un Arlequin. *De Heſſe* eſt Acteur, Valet du premier ordre; il entend d'ailleurs à merveille la choréographie. Nous trouvons dans *Rochard* un Chanteur agréable; il a de la propreté, du goût; il joue quelques rôles paſſablement. *La Ruette* répare à force d'art la nature la plus ingrate, c'eſt un Muſicien conſommé. On déſireroit encore entendre *Clairval* ſur le théâtre de l'Opéra-comique; ſon filet de voix ſe perd ſur celui des Italiens : on en voit aſſez pour regretter qu'il n'en puiſſe pas faire entendre davantage. Le robuſte *Audinot* rend au naturel la groſſiéreté des mœurs du peuple. Tous ces talens divers ſont éclipſés par celui de *Cailleau*; c'eſt un comédien qui a toutes les qualités, à la nobleſſe près : ſa voix embraſſe tous les genres; elle ſe monte à tous les tons; elle vaut un orcheſtre entier : il eſt principalement fait pour la Parodie.

Madame *Favart* a été longtems l'héroïne des Italiens, apparemment parce qu'elle n'étoit point ſurpaſſée par d'autres. En général, elle eſt médiocre, elle a la voix maigre, manque de nobleſſe, & ſubſtitue la fineſſe à la naïveté, les grimaces à l'enjouement, enfin l'art à la nature. On a beaucoup applaudi au début de Mlle.

Piccinelli. C'eſt une Cantatrice du premier ordre : elle n'a pourtant pas dans le goſier cette flexibilité qu'exige l'Italien pour être chanté dans ſa premiere perfection. Du reſte, elle n'eſt propre en rien au théâtre. Mlle. *Villette*, tranſfuge de l'Opéra, a été mieux accueillie à ce ſpectacle. Son volume de voix, trop médiocre pour le premier théâtre, a mieux rempli celui des Italiens : elle a un air niais, qui s'adapte à certains rôles ; mais elle n'eſt rien moins qu'actrice, elle n'a ni chaleur ni ſentiment. On devroit s'applaudir de l'acquiſition de Mlle. *Neiſſel*, ſi ſa voix voilée ſuffiſoit au lieu où elle chante. Elle a des graces, du naturel, du goût, du ſentiment ; mais ſes ſons trop affoiblis quand ils parviennent à l'oreille, ne produiſent plus qu'une demi-ſenſation.

Tous ces talens, dont aucun n'eſt parfait, ſe rapprochent beaucoup plus du médiocre, & la fureur avec laquelle on court à ce ſpectacle, ne pourra jamais faire honneur au ſiecle. Les partiſans du bon goût eſperent tout du tems & de l'inconſtance des Pariſiens.

1 *Mars* 1762. M. *Collé* a mis encore en Opéra-comique le Conte de la Fontaine, *A femme avare galant eſcroc.* Cette plaiſanterie a été jouée chez M. le Duc d'Orléans, à Bagnolet. Dans ces ouvrages de ſociété on ſe permet bien des gravelures, toujours ſûres de réuſſir en pareil cas, mais qui rendent une piece hors d'état d'être préſentée au public.

2 *Mars. Mes dix-neuf ans, ouvrage de mon cœur.* Tel eſt le titre d'un recueil aſſez gros d'opuſcules en tous genres, en vers & en proſe. M. du Roſoy eſt le nouveau candidat qui ſe met

ſur les rangs. Il annonce qu'il a déjà une tragédie toute prête. Nous remarquons dans cet auteur un ton décidé, qui eſt ordinairement l'indice des talens médiocres : il tranche ſans difficulté ſur les plus grands hommes.

3 *Mars* 1762. *Julie, ou le Triomphe de l'Amitié*, Comédie en trois Actes & en proſe. Cette Piece a été jouée aujourd'hui pour la premiere & derniere fois.

La ſcene eſt dans une eſpece d'hôtellerie, où logent différens perſonnages, entr'autres un jeune étourdi, qui a enlevé une Demoiſelle, & l'a épouſée. Ils ſont dans la derniere miſere : l'hôteſſe veut les renvoyer; un ami du mari a la généroſité de payer leurs dettes, & de pourvoir à leurs beſoins. Pour ménager leur amour-propre, il uſe de détours qui font naître & fomentent la jalouſie de ſon ami; une explication auroit bientôt éclairci le tout, mais la piece finiroit trop tôt. Des incidens, des perſonnages poſtiches prolongent le dénouement : à la fin tout s'éclaircit, & le mari reconnoît l'innocence & la grandeur d'ame de ſon bienfaiteur.

Cette piece eſt de M. Marin, auteur d'une *Hiſtoire de Saladin*, de différentes autres brochures, & ſucceſſeur de Crébillon à la Cenſure de la Police.

4 *Mars*. M. Marmontel a mis auſſi *Annette & Lubin* en Opéra-comique; M. de la Borde a fait la Muſique. On prétend que cet ouvrage ne peut ſe préſenter ſur la ſcene. *Annette* y paroît groſſe à pleine ceinture, & il y a un interrogatoire du Bailli des plus gras. On aſſure qu'il ſera joué à Choiſy.

5 *Mars*. Il ſe vend ſous le manteau une bro-

chure intitulée : *Le Colporteur.* On l'attribue à M. Chevrier. Elle n'a d'autre mérite que son incognito, & quelques anecdotes scandaleuses sur différens Littérateurs.

6 *Mars* 1762. *Armide* ne peut absolument tenir devant l'Opéra-comique ; il est désert. Cet Opéra eut 33 représentations à sa premiere reprise : elles ont rendu 107,000 livres.

7 *Mars. Le Sermon du Rabin Akib* de M. de Voltaire, qui étoit peu répandu, s'étant divulgué beaucoup au moyen d'une impression faite en ce pays, la Police fait les recherches les plus séveres sur ce pamphlet ; ce qui lui donne une vogue qu'il n'avoit pas eue.

8 *Mars.* Le sort de l'Opéra-comique est enfin fixé. Il est incorporé avec la Comédie Italienne. L'engouement du Public, joint à celui de la Cour, a fait décider que ce spectacle auroit lieu toute l'année. On prétend que l'étiquette a beaucoup contribué à la réunion ; il n'eût pas été décent de faire jouer devant la Famille Royale des histrions qui n'auroient pas été revêtus du titre de *Comédiens du Roi.*

9 *Mars.* La Comédie Italienne, en conséquence de sa réunion avec l'Opéra-comique, a le privilege exclusif de jouer la semaine de la Passion : elle se transportera alors sur le théâtre de la foire. Ce changement de scene redoublera la fureur du Public. Tout est déjà loué pour tous les jours, jusqu'aux troisiemes loges.

10 *Mars.* M. de Voltaire ne laisse passer aucune occasion de s'égayer en amusant le Public. Il paroît une plaisanterie qu'on lui attribue à l'occasion de l'expulsion des Jésuites, dont il est tant question aujourd'hui. Cette piece

eſt intitulée *la Balance égale.* Il y expoſe le pour & le contre. Le tout eſt aſſaiſonné des ſarcaſmes qu'il ſait ſi bien manier.

13 *Mars* 1762. Quoique l'anecdote que nous allons rapporter ſoit ancienne, comme elle n'eſt pas connue & qu'elle intéreſſe tous les partiſans de M. de Voltaire, nous allons la conſigner ici.

Un témoin oculaire [l'Abbé Beſſon] nous rapporte que M. de Voltaire, dans la quinzaine de Pâques derniere, ſe crut obligé d'édifier les nombreux vaſſaux dont il eſt Seigneur, & ſurtout Mlle. Corneille dont il forme ſi parfaitement le cœur & l'eſprit. En conſéquence, ce grand homme fait venir un Capucin, ſe confeſſe humblement à ſes genoux, fait entre ſes mains une eſpece d'abjuration, communie enſuite, & fait donner ſix francs au vilain.

15 *Mars.* Il ſe répand une parodie d'une Ariette du *Maréchal*, Opéra-comique, ſur M. le Maréchal Prince de Soubiſe :

Je ſuis un pauvre Maréchal,
Et je redeviens Général
Depuis que Broglio en ſon village
Eſt renvoyé par Pompadour :
Mais ſi j'abandonne la cour,
J'y reviendrai, ſelon l'uſage,
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Y faire admirer mon ouvrage.

16 *Mars.* Nous apprenons que M. Marmontel travaille à une *Poëtique.* Nous eſpérons qu'il nous donnera de meilleurs préceptes en théorie qu'en action.

16 *Mars* 1762. *Le Trésor du Parnasse, ou le plus joli des Recueils.* Mrs. de Bernard, de Bernis, Colardeau, Dorat, Des Mahis, Feutry, de Laurès, le Mierre, Marmontel, de Moncrif, Pesselier, Robbé, de St. Lambert, Sédaine, Thomas, de Voltaire, figurent tour-à-tour dans ce Recueil. On y voit des choses qu'on trouve partout, & l'on y remarque des Odes sacrées à côté des poësies d'une galanterie des plus libres.

17 *Mars.* On a joué aujourd'hui à l'Opéra, *Dardanus*, [Musique de Rameau, paroles de la Bruyere] pour la Capitation des Acteurs. Ce jour-là n'a point rendu comme à l'ordinaire, on n'a fait qu'environ 1,000 écus.

18 *Mars.* M. le Chevalier de Laurès, ce poëte Lauréât, couronné plusieurs fois par l'Académie Françoise, donne au public une Ode intitulée *la Navigation*. Elle tire tout son mérite du zele patriotique. C'est un médiocre ouvrage, comme tous ceux de ce poëte.

19 *Mars.* On est surpris de ne voir pas paroître l'*Eponine* de M. de Chabanon, tant vantée, & qui devoit se jouer par autorité. Nous apprenons que les clameurs des opprimés se sont fait entendre, & ont touché ceux qui vouloient favoriser ce drame à l'exclusion des autres. M. du Belloy, surtout, dont la tragédie, sans avoir le même titre, présente les mêmes situations que celle de M. de Chabanon, a intéressé l'humanité des Gentilshommes de la Chambre. Il a fait voir que sa piece paroissant après celle de son concurrent, devoit nécessairement tomber, quelle que fût la réussite du premier : qu'au contraire, la sienne n'entraîne-

roit pas aussi essentiellement la chûte de son rival, celui-ci lui étant bien supérieur par la pompe, l'harmonie, le coloris de la versification, présages certains du succès. Les Gentilshommes de la Chambre se sont rendus à cet argument lumineux, trop flatteur pour que M. de Chabanon s'y refusât, & tout est rentré dans l'ordre accoutumé.

21 *Mars* 1762. M. Colardeau chausse le brodequin aujourd'hui ; il a fait une petite piece en deux actes, intitulée *Camille & Constance*. Ce drame a été représenté à Auteuil, chez les Demoiselles Veriere ; il est tiré de *la Courtisanne amoureuse*, Conte de la Fontaine. On sent tout le sel que devoit avoir cette piece en pareil lieu. L'auteur veut la resserrer en un acte, & nous en régaler aux François.

22 *Mars*. M. Dorat a fait aussi une tragédie, intitulée *Théagene & Chariclée*.

M. de Sauvigny, garde du corps du Roi de Pologne, nous promet également *la mort de Socrate*, Drame en trois actes.

23 *Mars*. Depuis qu'il est décidé que les Comédiens Italiens jouiront du privilege de l'Opéra-comique, & joueront la semaine de la Passion, les autres spectacles se donnent des mouvemens pour participer à cette grace : ils profitent de la circonstance du feu qui a pris à la foire, & cherchant à réveiller l'humanité en faveur des incendiés, ils offrent de jouer au profit de ceux-ci. Il n'y a pas d'apparence qu'ils obtiennent cette grace.

24 *Mars*. Les Italiens devoient aller jouer sur le théâtre de l'Opéra-comique pendant la derniere semaine, mais l'incendie de la foire a

dérangé cet arrangement : ils resteront où ils sont, & les Danseurs de corde auront ce théâtre-là. C'est un inconvénient préjudiciable aux premiers : toutes les loges étoient déjà louées : les pieces qu'on joue à présent, déjà usées, auroient acquis un air de nouveauté par le changement de lieu, capable d'engouer tout Paris.

25 *Mars* 1762. M. l'Abbé de la Caille, de l'Académie Royale des Sciences, l'un des plus célebres Astronomes de l'Europe, est mort le 21 de ce mois. Il n'avoit jamais été malade.

26 *Mars*. M. l'Abbé Arnaud, aujourd'hui Directeur du *Journal Etranger*, commence à monter aux honneurs Littéraires ; il a été élu cette après-midi membre de l'Académie des Belles-Lettres.

26 *Mars*. Il va paroître incessamment *Amelie*, Roman traduit de l'Anglois de Fielding. C'est le Pendant de *Tom-Jones*. On y voit l'amour conjugal déployé dans toute sa force & dans toutes les positions possibles. Madame Riccoboni est auteur de cette traduction, qui peut être très-intéressante.

26 *Mars*. Tout le public voit avec plaisir une ingénieuse gravure de M. de Carmontel, amateur & artiste lui-même : c'est le portrait de M. l'Abbé Chauvelin, ce redoutable écueil contre lequel sont venus se briser, l'orgueil, l'astuce & la politique des Jésuites. Il est représenté avec les attributs de la Magistrature, tenant en main le livre des *Constitutions* ; on lit au bas ce simple & magnifique éloge : *non sibi, sed patriæ natus*.

27 *Mars*. On a fait aujourd'hui la clôture de la Comédie Françoise. On jouoit *Sémira-*

mis : on en étoit au premier acte, lorſqu'on a crié que le feu étoit à la ſalle. Jamais effroi n'a été plus ſoudain & plus terrible : à l'inſtant les flots de ſpectateurs en s'écoulant ont entraîné les portes & les cloiſons ; l'amphithéâtre eſt deſcendu dans le parterre ; l'orcheſtre eſt monté ſur le théâtre ; les femmes ſe précipitoient des loges ; Mlle. Dumeſnil, qui faiſoit *Sémiramis*, s'eſt trouvée mal. . . . Heureuſement l'incendie s'eſt terminée à une chaiſe brûlée, ſur laquelle une actrice avoit laiſſé tomber une bougie dans ſa loge. . . . Une demi-heure après tout le monde s'eſt calmé, & l'on a continué le ſpectacle.

Le jeune *Molé* a fait le compliment & l'a débité. Il étoit plein de fadeurs & de lieux communs, à l'ordinaire. Ce comique orateur y déclare qu'il ne parle point des acteurs qui ont réuſſi cette année, pour ne point affliger ceux qui ont manqué les ſuffrages du Public ; qu'au reſte, tous méritent des encouragemens.

28 *Mars* 1762. Quelque plaiſant a trouvé la parodie de l'Ariette du *Maréchal*, digne d'être continuée : on y a ajouté les couplets ſuivans :

Si je ſuis pauvre Général,
Je ſuis un brave Maréchal,
Je fais expoſer ma patrie
Et braver des miens le mépris.
Lorſque je marche aux ennemis,
Par ma manœuvre je leur crie,
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France payera nos ſottiſes.

J'allois combattre Ferdinand,
Et je le croyois par devant;
Mais il s'eſt trouvé par derriere.
Penſe-t-on qu'un Hanovrien,
Puiſſe agir en Italien,
C'eſt au-deſſus de ma viſiere?
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France a payé nos ſottiſes.

A Rosbac le Pruſſien ſi fier
Pouvoit-il jamais eſpérer
Me vaincre en bataille rangée?
Moi qui ne m'y rangeai jamais,
Je m'en épargnai tous les fraix.
L'éclair diſſipa mon armée.
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poiſſon ſoutient Soubiſe.
La France a payé nos ſottiſes.

Mais revenons à Lutzelberg,
Où je vois triompher Chevert
Sans vouloir partager ſa gloire:
C'en étoit fait des ennemis:
Si je marchois, ils étoient pris;
Je fis échapper la victoire.
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poiſſon ſoutient Soubiſe.
La France a payé nos ſottiſes.

Prince fait pour être chéri,
Soyez heureux & favori,
Mais ne commandez pas l'armée.
Au bien qui vous arrivera

Vous verrez qu'on applaudira :
Abandonnez vos deſtinées.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud.
Tôt, tôt, tôt, bon courage;
Que Broglio finiſſe l'ouvrage!

28 *Mars* 1762. On ne ceſſe de s'informer de toutes parts quel eſt l'auteur du livre *de la Nature*. On écrit de Hollande à M. de Mairan, qu'il eſt de la compoſition d'un Ex-Jéſuite, nommé M. *Robinet*. Ce Philoſophe eſt paſſé dans cette République & s'y eſt marié avantageuſement.

28 *Mars*. Il ſe répand une nouvelle Epigramme ſur Fréron, qu'on attribue à un homme de la cour : elle eſt intitulée *la Souris*.

Souris de trop bon goût, ſouris trop téméraire,
Un trébuchet ſubtil de vous m'a fait raiſon;
Vous déchiriez, cruelle! un tôme de Voltaire,
Tandis que vous aviez les feuilles de Fréron.

30 *Mars*. Il paroît une *Réponſe aux Epîtres du Diable*, attribuée à M. de Voltaire. On met en Note que, quoique cette piece ſoit tombée tard entre les mains de l'Editeur, il n'a pas voulu en priver le public. Il l'auroit pu faire ſans qu'on lui en fût mauvais gré : la Piece, comme tout ce qui paroît depuis quelque tems, eſt indigne de ſon auteur. Outre les victimes ordinaires que s'immole le Poëte des Délices, il a fait choix d'une nouvelle, le Sr. Paliſſot, & tout le monde applaudit à ce qu'il dit de cet Anti-Philoſophe.

31 *Mars* 1762. On a joué hier chez M. le Ma-

En chofe de fa femme
C'eft bien le droit du jeu
Que l'époux entre en peu.

Fraîcheur, naturel, grace,
Tendre fimplicité,
Tout cela fut du Conte ôté;
On mit des gaudrioles,
De l'efprit à foifon,
Tant qu'il fut affez long.

A juger dans les regles
La piece ne vaut rien,
Et cependant elle prend bien.
Lubin eft fûr de plaire;
On dit qu'*Annette* auffi
En tire un bon parti.

Mais fi la vaine gloire
Des auteurs s'emparoit,
Le Public fot les nommeroit,
Monfieur Favart, fa femme,
Et brochant fur le tout,
Avec eux l'Abbé Fou. . . . .

3 *Avril* 1762. Les Italiens ont fait aujourd'hui la clôture de leur Théâtre. Le Sr. le Jeune a débité le compliment rempli de chofes flatteufes pour le public. Il y traite affez bien la réunion des deux Théâtres, & prétend que cet affemblage ne fera qu'exciter leur émulation, au lieu de faire naître leur jaloufie.

4 *Avril.* Il court dans les rues un *Dies iræ* fur les Jéfuites : il a 59 couplets, il tire tout

ſon mérite des honorables victimes dont il déplore le deſtin. Rien n'eſt plus plat ni plus miſérable.

5 *Avril* 1762. *Ode ſur les Vaiſſeaux*, par M. Courtrat. Voici un nouveau candidat que l'amour de la patrie fait mettre ſur les rangs. S'il s'en étoit tenu à l'envie de montrer ſon zele, il ſeroit louable, mais ce jeune Apedente s'érige en Docteur, & dans une préface nous détaille les propriétés & les privileges de l'Ode. C'eſt afficher des prétentions comme Auteur, & en cette qualité nous le condamnons au ſilence, ſurtout en matiere lyrique.

6 *Avril.* M. Barthe, jeune Provençal de l'Académie de Marſeille, nous donne un livre de ſes *Opuſcules.* Ce ſont des Epitres légeres & gracieuſes. Il s'y trouve beaucoup d'images, de poëſie, de facilité; mais le tout eſt monté ſur un ton de monotonie faſtidieuſe. Ce genre, très borné, eſt preſqu'épuiſé par les Greſſet, les Bernis, les Desmahis, les Lambert.

7 *Avril.* M. l'Abbé Raynal vient de donner au Public un livre qu'il appelle, *Ecole militaire, ouvrage compoſé par ordre du Gouvernement.* C'eſt une compilation d'aventures, de belles actions, ou de bons mots, qui ont trait à la guerre. Ce livre, qui auroit pu avoir au moins le mérite du choix & de la conciſion, eſt prolixe, diffus, & plein de choſes étrangeres au titre. L'auteur a 3,000 Livres de penſion pour ce beau travail. Il vouloit qu'on obligeât chaque Régiment à prendre 100 exemplaires de ſon livre; il le vend 6 Francs. Qu'on évalue l'argent immenſe qu'auroit recueilli cet homme de Lettres calculateur. Le Miniſtre ne s'eſt

pàs malheureusement prêté à ses projets de fortune.

8 *Avril* 1762. L'*Annette & Lubin* de M. de Marmontel court les Théâtres particuliers. Cette piece a été jouée avant-hier sur celui de la *Folie-Titòn*, avec un concours de monde prodigieux.

Ce Poëte passe pour auteur de la chanson sur l'Abbé de Voisenon. Celui-ci paroît en rire; mais il en garde un ressentiment profond, à ce qu'assurent ceux qui le connoissent. Il espere bien faire rire à son tour le public aux dépens du Poëte Gascon.

9 *Avril* On vient de donner un 5me. Volume aux *Oeuvres du Philosophe de Sans-Souci*. On sait que ce livre est du Roi de Prusse, & sera un monument à jamais durable, élevé à l'honneur des Lettres. Il n'y a gueres que des *Epitres* dans ce nouvel ouvrage, roulant toutes sur la guerre passée & la présente. Elles sont bien propres à détruire les imputations odieuses dont on a chargé cette Majesté. Il paroît que c'est après avoir épuisé toutes les voies de négociation qu'elle s'est portée à agir hostilement. Quelques-unes sont écrites avec la simplicité dont César racontoit ses victoires.

On parle dans la préface d'une rapsodie intitulée *l'Amant-Sans-Souci*, qu'on avoit fait paroître sous le nom respectable de M. Formey. Ce libelle, peu connu à Paris, paroissoit avoir pour but de ternir les Philosophes d'aujourd'hui, sous le nom injurieux de *Nouveaux*.

10 *Avril*. M. le Maréchal d'Etrées a sa part aussi dans les couplets sur nos Généraux. C'est toujours sur le même air : *Je suis un pauvre Maréchal*.

Sur le Maréchal d'Etrées.

Je marche comme un Maréchal,
Point du tout comme un Général:
Si nous avons quelque avantage,
Soubise en aura tout l'honneur;
Je le lui cede de bon cœur,
Je n'ai point de cœur à l'ouvrage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

Contades en fut mécontent,
Je devins son Aide de camp,
Sans vouloir être davantage.
Ce procédé ne prit pas bien;
Je m'en ris, je suis citoyen,
C'est un assez beau personnage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

11 *Avril* 1762. Les parts des Acteurs de la Comédie Italienne se sont montées cette année à 11,500 livres chacune.

11 *Avril.* Mlle. Neissel & Audinot quittent le Spectacle de la Comédie Italienne, & passent au service du Prince de Conti. Il y a eu une grande jalousie contre la premiere, de la part de Mesdames Favart & Villette. Elle n'a pu tenir contre leurs cabales.

13 *Avril.* Il paroît une *Réponse au Discours*

de M. de la Chalotais, qu'on attribue au Pere Griffet ; elle eſt foible de preuves, & forte d'inſolences. Il voudroit inſinuer que tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui contre les Jéſuites, n'eſt qu'une ſuite du Syſtême qu'ont formé les nouveaux Philoſophes de ſapper les fondemens de la Religion. Par où mieux commencer qu'en détruiſant les Jéſuites, ce corps infatigable, qui a toujours oppoſé le bouclier de la foi aux attaques réitérées des Encyclopédiſtes ! Le bruit a couru que le *Diſcours* de M. de la Chalotais avoit été fait par M. d'Alembert, & ce Jéſuite donne par-là aſſez à entendre que le Magiſtrat n'a pas parlé d'après lui ſeul.

14 *Avril* 1762. *Le Jéſuite Miſopogon Séraphique, ou l'ennemi de la barbe des Capucins* ; amphigouri qui n'a rien de remarquable, que la licence qui y regne, & une anecdote très-ſcandaleuſe ſur l'Abbé de la Porte, ci-devant Jéſuite.

15 *Avril*, On ſait que depuis longtems M. de Voltaire travailloit à châtier ſa *Pucelle*, à la rendre pudibonde. Il en paroît enfin une nouvelle Edition 8vo. en 20 Chants, avec des Eſtampes. On y a retranché tout ce qui avoit trait à Madame la Marquiſe de Pompadour. Du reſte, l'Auteur y regagne en impiété tout ce qu'il y perd en obſcénité.

16 *Avril*. Nous revenons au *Colporteur* de M. Chevrier, qu'il appelle *Hiſtoire morale & critique*. Ce livre eſt de la plus grande rareté. Le Gouvernement n'a point voulu en permettre ni tolérer l'introduction en France, ce qui déſole les Libraires, l'ouvrage étant aſſuré du plus grand débit, par les atroces médiſances

ou calomnies dont il eſt farci. L'impudent écrivain y nomme ſans égard les gens par leur nom. A travers toutes les infamies dont ſa ſatyre eſt pleine, il ſe trouve quelques anecdotes aſſez amuſantes; on en lit une ſur un vers de la *Mariamne* de M. de Voltaire, qui fait rire. Madame la Maréchale de *** ayant ouï dire que cette tragédie étoit meilleure ſous ſa premiere forme, en demanda une lecture à ſon auteur, qui étoit de cet avis. Quand il en fut aux fureurs d'*Hérode*, après avoir empoiſonné *Mariamne*, il appuya beaucoup ſur ce vers que dit le Prince, en l'exhortant à vivre :

„ Vis pour toi! vis pour moi! vis pour nos chers enfans! . . . . .

Le Poëte exhala ſi pathétiquement cette exclamation, que la Maréchale attendrie ſe mit à pleurer : *Ne vous affligez pas*, *Madame*, lui dit le prêtre Macarty, *il y en aura pour tout le monde.*

17 *Avril* 1762. Les Jéſuites ſe ſont défaits d'une très grande quantité de livres, que M. le Duc de la Valiere a achetés, ainſi que M. le Comte de Lauraguais.

Le ſecond volume de Trévoux vient de paroître encore, mais le Pere Bertier a déclaré que c'étoit le dernier qu'il donneroit. Ce Jéſuite convient qu'il ouvre enfin les yeux; qu'il n'avoit jamais lu les *Conſtitutions* que depuis qu'elles ont été épluchées ſi ſévérement, & qu'il s'apperçoit qu'il étoit, ſans s'en douter, l'eſpion du Général, à l'égard de tous les Savans dont il parloit dans ſes ouvrages : qu'il

recevoit fréquemment des Lettres de ce Supérieur, qui l'interrogeoit successivement sur leur compte ; qu'il lui répondoit dans la sincérité de son cœur; ensorte que ce Chef pouvoit connoître leurs écrits dans son Journal, & leurs mœurs & leur caractere par ses réponses.

18 *Avril* 1762. *La Mort d'Adam* ; tragédie en trois actes, traduite de l'Allemand de M. Klopstock, par un anonyme.

Cette traduction en prose ne répond point à la sublime idée qu'on donne de l'original dans le discours préliminaire, où l'on exalte ce drame comme un chef-d'œuvre digne d'Homere ou de Sophocle. Il y a du pathétique d'expression, plus que de situation.

18 *Avril. A la Nation*, poëme. Tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. d'Arnaud. On se doute bien qu'il roule sur le zele patriotique. La fiction en est commune, la poésie dure & boursouflée ; une adulation basse pour le Ministere, voilà tout ce qui en résulte. Le *Mercure* en fait un extrait si pompeux & si emphatique, qu'il n'y a aucun doute qu'il ne soit de la façon même de l'auteur, très extasié de son chef-d'œuvre. Il fonde dessus les plus grandes espérances de fortune.

19 *Avril.* Aujourd'hui s'est fait la rentrée des deux Comédies, qui n'ont donné rien de nouveau. L'Italienne n'a point eu son affluence ordinaire, ce qui est d'un mauvais augure. Ce début pourroit bien être l'époque de la décadence que tous les amateurs du vrai bien lui présagent & lui souhaitent.

20 *Avril* 1762. L'Opéra a fait sa rentrée aujourd'hui par *Dardanus*. Jamais on n'a vu un

ſpectacle ſi délabré. On remarque une réforme aſſez conſidérable dans les ſubalternes, qui influent pour peu ſur le total du ſpectacle. Il y en auroit une plus conſidérable à faire dans les chanteurs, mais la pénurie empêche de rien changer.

20 *Avril* 1762. L'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres a tenu aujourd'hui ſon aſſemblée publique d'après Pâques.

M. le Beau, Secrétaire de la Compagnie, y a lu les Eloges de M. le Cardinal Paſſionéi & de M. l'Evêque de la Ruvaliere.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un Mémoire de M. de la Nauſe, ſur le ſujet de la quatrieme Eglogue de Virgile, par rapport à l'Enfant que le poëte a voulu y déſigner.

M. l'Abbé Barthelemi a donné après une explication curieuſe du fameux bas-relief Egyptien de Carpentras.

Enfin, M. de Chabanon a régalé le public de la traduction d'une Ode de Pindare, avec des Notes.

21 *Avril.* L'Académie Royale des Sciences a fait aujourd'hui ſa rentrée publique d'après Pâques.

M. de Fouchy, Secrétaire perpétuel, y a lu les Eloges de M. Belidor & de M. Rouillé. Tout le monde a applaudi au premier : quant au ſecond, on l'a reçu comme un monument élevé par le menſonge & l'adulation, à la mémoire d'un homme qui ne mérite d'être connu de la poſtérité, ni comme Miniſtre ni comme Savant.

Cette lecture devoit être ſuivie de celle de pluſieurs Mémoires : M. de Montigny, Chy-

mifte, a abforbé tout le tems de la fcéance, par une ennuyeufe rélation de fon voyage, de fes expériences & de fes réfultats, relatifs aux Salines de la Franche-Comté.

M. de la Lande a terminé la féance en rendant compte du paffage de *Vénus* fur le difque du Soleil. Il a cru déterminer d'après fes obfervations la diftance des Planetes au Soleil. La Terre, qui jufqu'à préfent ne paffoit pour être qu'à 29,000,000 lieues de cet Aftre, s'en trouve reculée de 32,000,000. *Saturne*, la planete la plus éloignée de toutes, en eft à 36,000,000 & plus: 12,000,000 eft la diftance de *Mercure*: qui eft le plus voifin. Ce Mémoire a paru très bien fait, & mis à la portée des plus ignares, par la clarté dont il eft.

22 *Avril* 1762. La rentrée de la Comédie Françoife n'a pas été plus brillante que l'autre. Le Sr. Molé a débité un compliment, qui, outre les fadeurs ordinaires pour le Public, contenoit un aveu très modefte de lui, Molé, fur fon infuffifance à remplacer le Kain abfent dans la piece qu'on alloit jouer, un éloge & des regrets très confidérables à l'occafion de la perte de Grandval, qui fe retire.

Grandval eft en effet retiré. On prétend qu'il a fait l'infolent vis-à-vis M. le Duc d'Aumont: ce qui eft affez croyable. Cette perte eft grande pour le Public & pour les Comédiens. L'on perd un acteur unique dans certains rôles, les autres un modele propre à former d'excellens fujets.

23 *Avril.* Le Sr. le Kain eft allé chez M. de Voltaire, en députation de la part des Comédiens, pour réparer leur impertinence à l'occafion,

casion de sa derniere tragédie, [*Olympie*] qu'il a été obligé de retirer à cause de leur désunion. Ils sentent combien il leur est essentiel de ménager ce grand poëte, leur maître & leur bienfaiteur.

24 *Avril* 1762. On a accommodé le College Duplessis d'une partie du Pensionnat des Jésuites, & la porte de communication ouverte pour passer d'un College à l'autre a été baptisée la *Porte Chauvelin*, monument éternel du zele patriotique de ce grand homme.

25 *Avril*. Le Pere Griffet désavoue le livre en réponse à M. de la Chalotais, dont on a parlé ci-dessus : il a été brûlé hier par Arrêt du Parlement.

26 *Avril*. Il court un vaudeville en 40 couplets, où l'on passe en revue à peu près toute la Cour. Il est sur un air d'*Annette & Lubin*, dont le refrein est *y a-t-il du mal à ça* ? On sent qu'il est heureux & prête beaucoup.

27 *Avril*. Crébillon, malgré ses 89 ans, n'a point succombé à la longue maladie qu'il vient d'éprouver. Il est beaucoup mieux, & son grand appétit est revenu. Le Roi a donné à cette occasion les plus grandes marques de bonté. Il avoit chargé spécialement M. le Comte de Clermont de lui apprendre tous les jours des nouvelles de la santé de cet Académicien, confrere de S. A. S.: en conséquence ce Prince envoyoit & envoye encore savoir comment il se porte.

28 *Avril*. Tout ce qui vient de M. de Voltaire est précieux. Voici encore une plaisanterie qu'on lui attribue, & où l'on trouve pour le

moins autant de patriotisme que dans tous les mauvais vers dont nous sommes inondés : c'est à l'occasion des Vaisseaux.

Extrait de la Gazette de Londres du 20 Février 1762.

Nous apprenons que nos voisins, les François, sont animés autant que nous, au moins, de l'esprit patriotique. Plusieurs Corps de ce royaume signalent leur zele pour le Roi & pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, & l'on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le Roi, donneront de leur superflu.

On assure que les Bénédictins, qui possedent environ neuf millions de livres tournois de rentes dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord. Que l'Abbé de Cîteaux, homme très important dans l'Etat, puisqu'il possede sans contredit les meilleures vignes de Bourgogne & la plus grosse tonne, augmentera la Marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un palais, dont le devis est d'un million sept cent mille livres tournois, & il a déja dépensé quatre cent mille francs à cette maison pour la gloire de Dieu ; il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du Roi.

On assure que Clairvaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clairvaux soient très peu de chose : mais possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les Chartreux, qui le vou-

loient même prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il eſt de leur intérêt que la mer ſoit libre. Ils ont trois millions de rentes en France pour faire venir des turbots & des ſoles ; l'on dit qu'ils donneront trois beaux vaiſſeaux de ligne.

Les Prémontrés & les Carmes, qui ſont auſſi néceſſaires dans un Etat que les Chartreux, & qui ſont auſſi riches qu'eux, ſe propoſent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eſt ſi aſſuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il eſt évident qu'il faudroit les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittoient pas de ce devoir.

Les Juifs de Bordeaux ſe ſont cottiſés ; les moines, qui valent bien les Juifs, ſeront jaloux ſans doute, de maintenir la ſupériorité de la nouvelle loi ſur l'ancienne.

Pour les Freres Jéſuites, on n'eſtime pas qu'ils doivent ſe ſaigner en cette occaſion, attendu que la France va être inceſſamment purgée deſdits Freres.

P. S. Comme la France manque un peu de gens de mer, le Prieur des Céleſtins a propoſé aux Abbés réguliers, Prieurs, Sous-prieurs, Recteurs, Supérieurs, qui fourniront des vaiſſeaux, d'envoyer leurs Novices ſervir de Mouſſes, & leurs Profès ſervir de Matelots. Ledit Céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'occuper de celui de l'Etat. Ce diſcours a fait un grand effet, & tous les Chapitres délibéroient encore au départ de la poſte.

29 Avril 1762. Aux Jésuites, sur la clôture du College de Louis le Grand.

Vous ne savez pas le Latin:
Ne criez pas au sacrilege
Si l'on ferme votre College,
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin.

30 *Avril* 1762. M. l'Abbé Prevôt reparoît sur les rangs, il nous donne aujourd'hui *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vertu*, tirés du manuscrit d'une jeune Dame. C'est une traduction de l'Anglois. Ce Roman est inférieur aux autres de sa composition, il a pourtant une grande vogue pour les avantures extraordinaires & compliquées dont il est rempli; c'est le livre du jour.

2 *Mai.* On ne cesse de parler de l'*Annette & Lubin* de M. Marmontel; on en exalte surtout la musique. Comme ce Drame a été joué sur plusieurs théâtres particuliers, bien des gens ont été à portée de le voir. On prétend qu'avec de l'adresse on pourroit le rendre ostensible pour le public, en masquant la grossesse d'Annette. Malgré ces éloges excessifs, on ne comprendra jamais trop comment une fille, qui porte un enfant dans le ventre, peut avoir une naïveté toujours étonnante & soit vertueuse, ayant aussi essentiellement dérogé à la pudeur.

3 *Mai.* Il étoit survenu une contestation entre les Directeurs de l'Opéra & les Administrateurs de l'Hôpital général. Depuis longtems

on louoit de petites loges à l'année, qui ne se trouvant point comprises dans la recette journaliere étoient exemptes du quart des pauvres. On est revenu sur ces différens articles, & l'on a prétendu qu'ils étoient susceptibles de la taxe, comme tout le reste. Il s'est trouvé que le produit de ces petites loges se montoit à 40000 écus. Pour éviter cette contestation, qui pouvoit s'étendre aux autres Spectacles, les Administrateurs ont traité avec l'Opéra & les deux Comédies : ces trois Spectacles leur donneront à l'avenir cent mille écus par an.

4 *Mai* 1762. On a très applaudi aujourd'hui un nouvel acteur [Du Fresnoy] dans *Gustave* : on a surtout été fort content du costume qu'il a introduit. Jusqu'ici ce héros avoit paru sur la scene en habit galonné ; &c. il s'est montré aujourd'hui en Charles XII, dans le vêtement simple & grossier d'un héros belliqueux & qui a intérêt à ne point se faire remarquer. On doit se rappeler sans cesse que c'est à Mlle. Clairon qu'on doit ces heureuses innovations sur notre scene.

5 *Mai*. M. Marmontel, qui chansonna les autres, est chansonné à son tour : sans doute qu'il s'y attendoit. C'est une parodie de ses paroles : *non, non, l'amour n'est point indomptable* ; c'est sur le même air :

Non, non, l'ennui n'est point indomptable :
Tout fier qu'il est, Voltaire l'a surmonté.
J'ai vu mourir ce Dieu redoutable :
C'est Marmontel qui l'a ressuscité ;
Et c'est la veine
Du plat Chimene
Qui lui rendra son immortalité.

Le pauvre diable de Chimene ne s'attendoit pas à faire clôre cette méchanceté.

6 *Mai* 1762. M. Dubelloy triomphe enfin. Aujourd'hui ſa piece, intitulée *Zelmire*, a eu le plus grand ſuccès. C'eſt un ſujet de pure invention, plein d'abſurdité & d'événemens incroyables; mais les ſituations en ſont ſi ſéduiſantes que la raiſon ſe laiſſe facilement ſubjuguer. Il y regne un grand intérêt, plus de curioſité cependant que de ſentiment. Les trois premiers actes ſont de la plus grande chaleur : les deux derniers n'enflamment pas tant le ſpectateur, défaut général de preſque tous nos jeunes poëtes tragiques. On a demandé l'auteur avec les plus bruyantes inſtances. Sa modeſtie le faiſoit chanceler.

7 *Mai*. M. l'Evêque de Condom [Brienne] a prononcé hier un très beau diſcours à l'ouverture de l'Aſſemblée du Clergé, qui s'eſt faite aux Grands Auguſtins, ſuivant l'uſage : il rouloit ſur l'amour de la patrie, fortifié & ſoutenu par la religion.

8 *Mai*. Toute la Littérature eſt conſternée de la fâcheuſe nouvelle qui ſe répand ſur la maladie dangereuſe de M. de Voltaire. On le dit attaqué d'une fluxion de poitrine. Tronchin écrit en même tems qu'il eſpere le tirer d'affaire : ce qui ramene un peu. On ſeroit d'autant plus fâché de cette perte très grande en tout tems, que cet auteur n'a point encore fini la belle Edition de Corneille, annoncée depuis deux ans. Le grand homme qu'il s'agit de commenter, l'excellence du commentateur ; les pompeux éloges que l'on fait du commencement, tout contribue à piquer la curioſité. M.

de Voltaire, à mesure qu'il avance l'ouvrage, en envoye les cahiers à l'Académie Françoise : il se soumet au jugement de cette Compagnie, qui trouve jusqu'à présent plus à admirer qu'à critiquer.

9 *Mai* 1762. L'Opéra étoit déjà désert aujourd'hui. Mlle. Guimard, nouveau sujet dont ce théâtre vient de faire l'acquisition, a doublé Mlle. Allard dans les Caracteres de la Danse avec le plus grand succès : elle est d'une légéreté digne de Terpsicore; il ne lui manque que des graces un peu plus arrondies dans certaines parties de son rôle.

9 *Mai.* M. l'Archevêque de Narbonne. [La Roche-Aymon] a harangué aujourd'hui le Roi au nom du Clergé; il a déployé beaucoup d'éloquence dans son discours nerveux, libre & concis. Il a surtout appuyé sur les besoins où étoit le peuple de l'amour le plus paternel de la part de son Roi.

10 *Mai.* Le succès de *Zelmire* se confirme, mais il se répand une anecdote qui feroit douter que M. Dubelloy en fût le véritable auteur.

Ce M. Dubelloy a longtems été élevé par un oncle Avocat nommé Buirette : sans détailler ici toute l'histoire romanesque de la naissance & de la vie de ce poëte, il est très certain que son oncle le disgracia pour n'avoir pas voulu suivre le Barreau auquel il le destinoit. Ce jeune homme passa en Russie, il y a joué la comédie, & en est revenu depuis quelques années. Il avoit une tragédie dans son porte-feuille, intitulée *Titus.* Ayant eu accès auprès de Mad. la Marquise de Villeroy, cette protectrice s'in-

téreſſa vivement à lui, & ſa piece fût reçue des Comédiens. Avant d'être joué, M. Dubelloy fut trouver l'Abbé de Voiſenon pour le conſulter, & lui laiſſa ſon manuſcrit. Quelques jours après, l'Abbé de la Coſte, alors l'homme à la mode, arrive chez l'abbé de Voiſenon : il le trouve en liſant ce manuſcrit; il demande ce que c'eſt? L'autre lui répond que c'étoit une tragédie ſur laquelle on demande ſon avis. *Je penſe que c'eſt Titus*, repart le bruſque abbé; *c'eſt ce coquin de Dubelloy qui vous l'aura apporté : c'eſt un miſérable, un drôle, &c. Sans vous en dire davantage, je vais chez moi, je vous en préſente un ſemblable : confrontez-les; vous verrez ſi ce n'eſt pas la même choſe mot à mot.* Ce qui fut fait. L'abbé de Voiſenon reconnut l'identité, & attendoit, avec impatience, le moment d'éclaircir cette anecdote Littéraire avec l'abbé de la Coſte, lorſque ce ſcélérat a été arrêté, & a ſubi le ſort ignominieux que tout le monde ſait. Le manuſcrit eſt reſté entre les mains de l'abbé de Voiſenon. Dubelloy étant revenu, il voulut le tâter. Ce poëte éluda de répondre, & n'a point revu depuis l'abbé de Voiſenon. La piece a été jouée en 1759, & a été jugée beaucoup plus ſévérement qu'elle ne méritoit. Celle-ci réunit ſur elle toute l'indulgence du public.

12 *Mai* 1762. On parle avec regret de la diſſolution prochaine de la ſociété qui avoit entrepris le Concert Spirituel; c'eſt encore au premier Juillet qu'elle finira. C'étoit le Sr. de Mondonville qui en étoit le chef, &, ſurtout cette année, on avoit remarqué le plus grand zele dans ce Directeur; il cherchoit à capter

de toute façon la bienveillance du Public. La multiplicité de débuts de toute espece en est une preuve. Puisse cette noble émulation enflammer ceux qui le remplacent !

12 *Mai* 1762. On produit sous une forme plus convenable la petite épigramme qu'on a rapportée contre les Jésuites, sur la clôture de leurs Colleges : on en a fait une chanson sur l'air : *Comment faire*.

Vous ne savez pas le Latin,
Ne criez pas trop au Destin,
Si l'on vous envoye faire faire ;
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin,
Comment faire.

La Cour s'est enfin décidée sur le College où l'on mettroit les enfans de langue dits *Arméniens* : on les a placés au College des Quatre Nations.

13 *Mai*. On apprend que M. de Voltaire est hors d'affaire : on exalte beaucoup la philosophie avec laquelle il a reçu ce dernier assaut. On lui reprochoit d'avoir montré de la foiblesse dans quelques occasions où il a été attaqué de maladies graves. Dans cette derniere il s'est comporté en héros, il a vu la mort avec l'intrépidité digne d'un grand homme.

16 *Mai*. *Portrait de M. le Duc de Choiseuil, sur l'air du Menuet d'*Exaudet.

Quand Choiseuil
D'un coup d'œil
Considere

Le plan entier de l'Etat,
Et ſeul, comme un Sénat,
Agit & délibere;
Quand je vois
Qu'à la fois
Il arrange
Le dedans & le dehors,
Je ſoupçonne en ſon corps
Un Ange.
Seroit-ce un Dieu Tutélaire?
Dans la paix & dans la guerre,
Ses traités
Sont dictés
Par Minerve:
J'admire en lui les talens
Que d'elle il obtint ſans
Réſerve.
A l'Amour
Tour à tour,
A la table,
Quand il trouve des loiſirs,
Qu'il ſe livre aux plaiſirs
Il eſt inconcevable.
Du travail
Au ſérail,
Vif, aimable,
A tout il eſt toujours prêt;
Pour moi je crois que c'eſt
Un Diable.

M. l'Abbé de Lattaignant se déclare partout auteur de la chanson ci-dessus, & l'on infere de-là avec raison que son dessein a été de louer de bonne foi.

Trévoux, malgré les protestations du Sr. Bertier, a encore paru ce mois-ci ; sa tendresse paternelle n'a pu se porter à égorger ainsi un enfant chéri ; il continue pourtant à se refuser aux offres très obligeantes du Chancelier. Ce Magistrat suprême veut lui en conserver le privilege pour lui, ses hoirs mâles ou femelles, ses héritiers ou ayant cause, &c. On a tâté l'abbé de la Porte : les Libraires lui ont proposé de remplacer ce Journaliste. Le modeste abbé a refusé, sentant combien il étoit inférieur pour ce rôle. On prétend que le Général veut mettre en Italie le Pere Bertier à la tête d'un Journal.

17 *Mai* 1762. On prétend qu'il y a longtems qu'on a fait courir la Centurie suivante :

> Au Livre du Destin, chapitre des Grands Rois,
> On lit ces paroles écrites :
> „ De France Agnès chassera les Anglois,
> „ Et Pompadour chassera les Jésuites. „

18 *Mai* 1762. On voit une estampe ingénieuse sur les affaires des Jésuites, aux deux côtés du tableau sont M. le Duc de Choiseuil & Madame la Marquise, qui arquebusent à bout touchant une foule de Jésuites. Ceux-ci tombent par terre, dru comme mouches. Le Roi est là qui les arrose d'eau bénite, & l'on voit le Parlement en robe, çà & là, bêchant des fosses pour enterrer les morts.

19 *Mai*. On parle beaucoup d'un nouveau

livre où il y a des traits forts contre le Gouvernement, il s'appelle *le Despotisme Oriental*.

Les amis de M. Falconet s'empressent à l'envi de jetter des fleurs sur son tombeau, c'est à qui fera des vers pour honorer sa mémoire : voici ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent ; cela peut se mettre au bas de son portrait :

> **Affable, officieux, sincere,**
> **Des héros du savoir possesseur bienfaisant,**
> **Il sçut par un mérite au-dessus du vulgaire**
> **Associer également,**
> **Les vertus dont le lustre orne le caractere**
> **Du Citoyen & du Savant.**

20 *Mai* 1762. On a donné aux Italiens la premiere représentation du *Procès* ou de la *Plaideuse*, piece en trois actes mêlés d'ariettes. Ce Drame, sous le nom de Mad. Favart, & qu'on veut être de l'Abbé de Voisenon, malgré l'agréable & pittoresque musique du Sr. Duny, n'a pas eu le moindre succès.

21 *Mai*. On reproche à M. Dubelloy d'avoir pillé sa tragédie dans *Metastase*, & de devoir à cet auteur Italien tout ce qu'il y a de beau dans sa piece en situation & en coups de théâtre.

22 *Mai*. *Emile, ou de l'Education, par Jean Jacques Rousseau, Citoyen de Geneve.* Tel est le titre des 4 volumes in-8°. qui paroissent depuis quelques jours. Cet ouvrage, annoncé & attendu, pique d'autant plus la curiosité du public, que l'auteur unit à beaucoup d'esprit le talent rare d'écrire avec autant de graces que

d'énergie. On lui reproche de ſoutenir des paradoxes ; c'eſt en partie à l'art ſéduiſant qu'il y emploie, qu'il doit peut-être ſa grande célébrité ; il ne s'eſt fait connoitre avec diſtinction que depuis qu'il a pris cette voie. Le typographique de ces quatre volumes eſt exécuté avec beaucoup de ſoin, & ils ſont décorés des plus jolies eſtampes.

22 *Mai* 1762. *La Plaideuſe*, au moyen de grands changemens, a été repriſe aujourd'hui avec ſuccès, quoiqu'il y eût très-peu de monde. Il y a à eſpérer qu'elle ſera plus fêtée. On y a fort ingénieuſement ajouté un couplet flatteur pour le public, qui annonce la modeſtie & la bonne volonté de l'auteur; le voici, il vient à la ſuite de beaucoup d'autres :

> A votre tribunal auguſte
> L'auteur ne paroiſſoit qu'en un effroi mortel;
> Il ſait trop bien, Meſſieurs, qu'un arrêt toujours juſte
> De vous émane & ſans appel.
> Par une faveur non petite
> Vous daignez revenir à de nouvelles voix,
> Et votre bonté reſſuſcite
> La piece & l'auteur à la fois.

23 *Mai*. Mlle. Rey a doublé aujourd'hui Mlle. Veſtris à l'Opéra, dans le troiſieme Acte des *Fêtes Grecques & Romaines*. Cette Danſeuſe, plus correcte, n'a pas la volupté, le laſcif de l'autre : il paroît qu'elle fera bien de ne pas ſe conſacrer à ce genre, auquel les vieux routiers de ce ſpectacle, très-bons juges en pareille matiere, ne la trouvent pas propre.

24 *Mai* 1762. *Le Balai*, Poëme héroï-comique en 18 chants. Cet ouvrage, dont on ignore l'auteur, est calqué sur la *Pucelle*; il y a de la facilité dans la versification, & même quelques images voluptueuses. Mais on sent combien d'inutilités, de longueurs, de pillages, il doit y avoir dans un poëme de 18 chants sur un manche à balai. L'auteur a consacré un chant entier à passer en revue sur les boulevards beaucoup d'auteurs, qu'il traite de la façon la plus infame & la plus indécente. Aussi l'ouvrage est-il arrêté.

25 *Mai*. On annonce déjà une nouvelle édition de la *Pucelle*, qu'on dit devoir être exécutée avec le plus grand soin & la plus grande correction. On s'est beaucoup récrié contre les Estampes de la premiere : on assure que les nouvelles seront gravées par Cochin.

25 *Mai*. M. du Monchaux, Médecin de Flandres, ayant fait un livre intitulé *Anecdotes de Médecine*, s'est avisé, pour lui donner de la célébrité, de le commencer par des lettres initiales qui désignent M. *Barbeu Dubourg*, *Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris*. Celui-ci a réclamé contre l'imposture. Le véritable auteur a écrit une lettre fort polie à M. Dubourg, où il lui déclare la cause de sa supercherie.... Ce livre a des choses amusantes, mais tout-à-fait étrangeres à son objet, & ne passe pas pour très-véridique.

26 *Mai*. On assure que Rousseau a fait un roman nouveau, intitulé *Edouard*. Ce sont les aventures d'un Anglois qui joue un rôle dans le roman de *Julie* : on prétend qu'il en a déposé le manuscrit entre les mains d'un homme de la cour.

Le livre de Rouſſeau, lu à préſent de beaucoup de monde, fait très-grand bruit. Il eſt ſingulier, comme tout ce qui ſort de la plume de ce Philoſophe, écrit fortement & penſé de même; du reſte impoſſible dans l'exécution, plein d'excellens préceptes, quelquefois minutieux, même bas; il pourroit être de beaucoup plus court. On remarque auſſi que le tout n'eſt pas parfaitement lié : il y a des pieces de rapport, & qui ne ſont pas bien fondues dans l'ouvrage, des choſes très-hardies contre la religion & le gouvernement. Ce livre, à coup ſûr, fera de la peine à ſon auteur. Nous y reviendrons, quand nous l'aurons mieux digéré.

29 *Mai* 1762. On devoit donner aujourd'hui *Zelmire* pour la derniere fois, ſauf à la reprendre : mais le concours de monde prodigieux l'a fait prolonger encore toute la ſemaine prochaine. On offre à l'auteur 2000 livres de l'impreſſion : il en exige 100 Louis.

30 *Mai*. On repéte actuellement la comédie de M. Paliſſot, en cinq actes & en vers, intitulée *les Mépriſes*. On en dit du bien. Le public jugera inceſſamment.

31 *Mai*. Le livre de Rouſſeau occaſionne du ſcandale de plus en plus. Le glaive & l'encenſoir ſe réuniſſent contre l'auteur, & ſes amis lui ont témoigné qu'il y avoit à craindre pour lui. Il ſe défend là-deſſus, en prétendant que ce livre a été imprimé ſans ſon conſentement & même ſans qu'il y eût mis la derniere main. Il y a longtems qu'il y travaille : ſa ſanté ne lui a jamais permis de le continuer avec l'exactitude qu'il méritoit. Il en avoit laiſſé les lambeaux épars dans ſon cabinet : bien des gens l'ont

pressé vivement de donner son ouvrage au public, & se sont obligés de le rédiger : Rousseau a témoigné qu'il y avoit bien des choses qu'il vouloit supprimer, & l'on lui a répondu qu'on feroit tout cela. On n'en a rien fait, & il paroît *in naturalibus.*

1 *Juin* 1762. M. Rochon, jeune auteur, qui avoit une tragédie reçue aux François, vient d'essuyer une disgrace qui indique combien il est désagréable d'avoir affaire à ce tripot de comédiens.

Comme aucune piece de ses dévanciers n'étoit en état d'être jouée, on a fait avertir M. Rochon, qui s'est présenté avec empressement. Mlle. Clairon, qui n'étoit pas contente de cet auteur, peu galant & peu complimenteur, d'ailleurs jalouse de voir occuper par Mlle. Dumesnil le premier rôle dans la piece, a paru désirer, sans affectation, qu'on fit une seconde lecture de cette tragédie qu'elle ne connoissoit point. L'auteur ingénu s'est prêté à son invitation, quoiqu'il pût s'en dispenser. Dès le commencement de la lecture il s'est apperçu, mais trop tard, que Mlle. Clairon n'étoit pas favorablement disposée : elle y a prêté très-peu d'attention, & s'est efforcée de détourner celle des autres ; de sorte que le pauvre auteur décontenancé n'a pu soutenir sa tragédie de toute la force d'une déclamation tonnante : il a eu peine à finir, & lorsqu'on est allé au scrutin, il s'est trouvé dix voix contre neuf qui le favorisent. Le voilà dans le cas des courbettes, des révérences, des génuflexions, devant l'héroïne de la scene Françoise.

2 *Juin.* Quelque mauvais que soit le

Balai, il y a des gens ſenſés qui l'attribuent à M. de Voltaire. En ce cas il ſe feroit étrangement pillé.

3 *Juin* 1762. *L'Emile* de Rouſſeau eſt arrêté par la Police. Cette affaire n'en reſte pas là.

4 *Juin. Le Codicile & l'Eſprit, ou Commentaire des maximes de politique de M. le Maréchal de Belle-Isle, avec des Notes*, attribuées au Préſident Hainault, publiées par M. de C... Ce M. de C... eſt, à ce qu'on aſſure, le nommé *Maubert*, qui a déja fait le Teſtament, où il y avoit de bonnes choſes. On ſent, en général, que ce livre ne part pas de la tête d'un homme d'Etat.

5 *Juin*. On a donné aujourd'hui la quatorzieme & derniere repréſentation de *Zelmire*, avec un concours plus prodigieux qu'à la premiere. Quand l'acteur eſt venu annoncer, il a été interrompu. On a redemandé *Zelmire* pour lundi avec le plus grand brouhaha..... Le modeſte acteur n'a oſé réſiſter en face aux empreſſemens ſi marqués du Public, mais il n'a rien promis. La ſanté de Mlle. Clairon ne lui permet pas de jouer plus longtems cette piece : elle a beſoin de pluſieurs mois de repos.

6 *Juin*. M. Vanloo eſt nommé premier Peintre du Roi. Cette place n'avoit point encore été donnée depuis la mort de M. Coypel.

On parle beaucoup des *Mépriſes*, comédie du Sr. Paliſſot, qu'il doit donner demain. On continue à la prôner, mais on convient qu'il a pris le cannevas dans M. de Caylus, un de ces jolis diſeurs de rien, un de ces *Meſſieurs*, comme on appeloit ceux qui compoſoient la ſociété du Comte de Maurepas, &c.

7 *Juin* 1762. *Les Méprises, ou le Rival par ressemblance*, comédie en vers & en cinq actes, n'a point été favorablement accueillie du Public. Tout étoit disposé pour arrêter les cabales qui devoient nécessairement se former contre le Sr. Palissot; on avoit doublé la garde, & des fusiliers répandus en grand nombre dans le parterre sembloient forcer à applaudir, ou du moins gênoient beaucoup ceux qui auroient voulu témoigner du mécontentement. Malgré toutes ces précautions, ce Drame est mort de sa belle mort: rien de plus ennuyeux. La piece est si mauvaise, que bien des gens en inferent que Palissot n'est pas même l'auteur des *Philosophes*, piece qui n'a de merveilleux que son succès. Celle d'aujourd'hui est dans le goût des *Menechmes*, mais traitée très-différemment. Dans le premier acte l'on a fait entrer une galerie de portraits, qui ne reviennent à rien, qui seroient très-bons isolés. Ils désignent plusieurs personnes connues, à ne pouvoir s'y méprendre, & ne servent qu'à faire remarquer le penchant que le Sr. Palissot a pour la méchanceté. Il a voulu contrebalancer cela par un éloge de la Nation, aussi gauchement placé dans le même acte, & par l'encens le plus fade dont il a embaumé M. le Duc de Choiseuil, présent à cette piece. Il a fait revenir les vaisseaux & le zele patriotique, &c.

Au quatrieme acte, il y a un changement de décoration...... Le coup de sifflet étant parti pour l'ordonner, les applaudissemens prodigués à l'instant, ont formé un à propos des plus humilians pour l'auteur.

On est venu annoncer *Alzire* pour mardi, les

battemens de mains & de pieds ont redoublé pendant plusieurs minutes : l'acteur ayant saisi le moment du rallentissement pour remettre les *Méprises* au mercredi, les huées ont succédé, & le Public a témoigné le plus grand mépris pour le Sr. Palissot.

On a vu avec étonnement l'Abbé de la Porte rompre les lances contre tout venant, en faveur de cette comédie. On l'auroit pu croire de mauvaise foi, s'il n'étoit plus vraisemblable de le croire de mauvais goût ; on se seroit imaginé que ce journaliste, l'écho des Encyclopédistes, n'auroit pas prophané sa bouche à exalter une très-pitoyable piece d'un auteur, ennemi déclaré de ce qu'il appelle les *Philosophes*.

Il est bon d'observer encore que le Chevalier de la Morliere a eu pendant toute la représentation à côté de lui un Exempt, qui lui a déclaré qu'il étoit-là pour le moriginer, & qu'il eût bien à s'observer. Cette attention de la Police ne fait pas plus d'honneur au Sr. Palissot qu'au Chevalier de la Morliere.

8 *Juin* 1762. Rousseau a retiré 7,000 Livres de son livre. C'est Madame & M. le Maréchal de Luxembourg qui se sont mis à la tête de la vente, & qui en procurent un très-grand débit.

9 *Juin*. Aujourd'hui, suivant le Requisitoire de M. le Procureur-Général, *Emile, ou le Traité de l'Education*, a été brûlé avec les cérémonies accoutumées. L'auteur est décrété de prise de corps. Heureusement qu'il est en fuite.

10 *Juin*. *Zelmire* imprimée est encore plus absurde à la lecture : d'ailleurs, quand on a

ſatisfait la premiere curioſité, la verſification, tantôt foible, tantôt bourſouflée, tantôt proſaïque, n'invite point à recommencer. C'eſt un drame qui ſera inceſſamment relégué dans la pouſſiere des arriere-boutiques.

11 *Juin* 1762. *Chanſon*, *ſur l'air*, Tôt, tôt, tôt, battez chaud.

Cupidon s'eſt fait Maréchal,
Et ce Dieu ne s'y prend pas mal,
Il veut Manon pour domicile;
Il met ſa forge dans ſes yeux,
Dont il fait réjaillir des feux,
Qui brûleroient toute une ville.
Tôt, tôt, &c.

Savez-vous quels ſont ſes ſouflets?
Deux petits tettons rondelets,
Qui vont même ſans qu'on y touche;
Il ne faut pour les mettre en train
Qu'y porter tendrement la main,
Ou qu'un doux baiſer de la bouche.
Tôt, tôt, &c.

Mais que fait-il de ſes deux bras,
Si blancs, ſi ronds, ſi délicats?
L'Amour en a fait des tenailles:
Ses bras charmans quand ils ſont nus,
Même mieux que ceux de Vénus
Retiendroient le Dieu des batailles.
Tôt, tôt, &c.

Amis, je ne vous dirai pas
Quel eſt ce lieu rempli d'appas,
Où l'Amour a mis ſon enclume;
Mais ſitôt qu'il y forge un dard,
Le trait s'enflamme, brille & part,
Plus il frappe, plus il s'allume.
Tôt, tôt, &c.

L'Amour fait trop bien ſon métier,
Pour n'avoir pas fait tout entier
Son ouvrage auprès de la Belle:
Le marteau qui frappe les coups,
Ce ſeroit moi, ce ſeroit vous,
Si Manon n'étoit pas cruelle!
Tôt, tôt, &c.

12 *Juin* 1762. On a arrêté pluſieurs perſonnes qu'on ſoupçonnoit auteurs du *Balai*, entr'autres un jeune homme nommé *Groubental.* On lui attribue déjà les *Jéſuitiques*; *Irus ou le Savetier du coin.*

12 *Juin.* M. Linguet, jeune hiſtorien, donne au public un ouvrage qui paroîtroit devoir mûrir plus longtems dans le ſilence du cabinet: c'eſt *l'Hiſtoire du Siecle d'Alexandre.* On ſe doute bien que celui *du ſiecle de Louis XIV* a ſervi de modele, & c'eſt un malheur. Combien le premier doit-il reſter au-deſſous! Il falloit pour compoſer un pareil ouvrage, joindre au tact le plus fin, au goût le plus délicat, l'érudition la plus vaſte & la plus conſommée. Au reſte, comme une hiſtoire, quoique médiocre, n'eſt point à dédaigner, on lit celle-ci

avec quelque plaiſir : elle eſt aſſez bien écrite.

13 *Juin* 1762. Avant-hier le Parlement a condamné à la brûlure un Poëme qui a pour titre : *La Religion à l'Aſſemblée du Clergé de France.* Cet ouvrage, dont les vers ſont grands & bien tournés, eſt une ſatyre des plus licentieuſes contre les mœurs de nos Evêques.

14 *Juin.* On ne ceſſe de parler de Rouſſeau & de raconter les circonſtances de ſon évaſion. On prétend qu'il ne vouloit point abſolument partir, qu'il s'obſtinoit à comparoir ; que M. le Prince de Conti lui ayant fait là-deſſus les inſtances les plus preſſantes & les plus tendres, cet auteur avoit demandé à S. A. ce qu'il lui en pouvoit arriver ? en ajoutant qu'il aimoit autant vivre à la Baſtille ou à Vinçennes, que partout ailleurs ; qu'il vouloit ſoutenir la vérité, &c. Que le Prince lui ayant fait entendre qu'il y alloit non-ſeulement de la priſon, mais encore du bucher, la ſtoïcité de Rouſſeau s'étoit émue. Sur quoi le Prince avoit repris : „ vous n'êtes point encore aſſez Philoſophe, „ mon ami, pour ſoutenir une pareille épreu- „ ve „ ; & que là-deſſus on l'avoit emballé & fait partir.

16 *Juin.* M. l'abbé Chauvelin a reçu une lettre anonyme de Geneve ſur les Jéſuites. C'eſt une plaiſanterie légere, qu'on préſume ſortir de la plume de M. de Voltaire.

17 *Juin.* Il court une Lettre de l'Evèque du Puy au Roi, du 16 Avril 1762. C'eſt une déclamation en faveur des Jéſuites, écrite d'un ſtyle amer, & peu forte de raiſonnemens.

18 *Juin.* M. de Crébillon, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, dont on avoit

prématuré la mort depuis longtems, est enfin décédé aujourd'hui, dans un âge fort avancé. Sa place de Censeur de la Police étoit donnée depuis quelque tems à M. Marin, comme adjoint.

19 *Juin* 1762. M. l'abbé de Lignac, ci-devant de l'Oratoire, connu par plusieurs ouvrages de Métaphysique, est mort hier aussi : il étoit très-vieux.

20 *Juin*. On écrit de Geneve du 12 de ce mois, que ce jour-là même le livre de Jean Jacques Rousseau avoit été arrêté & porté au Tribunal de la République, pour y être statué ce qu'il appartiendroit.

On ne sait point au juste où est cet illustre fugitif. On le dit chez le Prince de Conti, on le dit à Bouillon, on le dit en Hollande, on le dit en Angleterre.

21 *Juin*. Les Comédiens François se disposoient à donner dans la semaine *la Mort de Socrate*, tragédie en trois actes, de M. de Sauvigny, ancien garde du corps du Roi de Pologne Stanislas. On craint qu'elle ne soit arrêtée par la Police, à cause de la circonstance de l'affaire de Jean Jacques, qui présente la même scene que cet illustre Grec offroit à l'Aréopage d'Athenes. Dans le Drame nouveau, l'auteur, qui n'avoit pas pu prévoir ce qui arrive aujourd'hui, a, dit-on, traité cette situation de façon à faire croire qu'elle est adaptée à l'aventure du moment.

23 *Juin*. Dans la Gazette de Médecine, N°. 49 & 50, on lit des *Réflexions de M. Barbeu Dubourg, auteur de cette Gazette, sur ce qu'il a plû à Jean Jacques Rousseau de dire*

des Médecins. Ces réflexions, assez ameres, sont ingénieuses à certains égards, mais elles ne pulvérisent pas, à beaucoup près, les enthymêmes de Rousseau. Elles tendent uniquement à nous prouver ce dont il convient, que la Médecine est une très-belle chose en elle-même, dont on abuse presque toujours : *de-là, gardons la Médecine & chassons les Médecins.*

24 *Juin* 1762. Il paroît que *la Mort de Socrate* est encore reculée. On devoit donner en même tems *le Caprice*, comédie en trois actes & en prose du Sr. Renoux. On aura incessamment cette derniere comédie.

25 *Juin.* On parle beaucoup du livre de Rousseau, qui doit servir de cinquieme volume à son *Traité de l'Education* : c'est le *Contrat Social.* On prétend qu'il y en a des exemplaires dans Paris, mais en très-petit nombre. On le dit extrêmement abstrait.

26 *Juin. Appel à la Raison.* Tel est le titre d'une nouvelle brochure en faveur des Jésuites. Elle ne fait que ressasser tout ce qu'on a dit : elle n'est remarquable que parce qu'on y veut démontrer que le discours de M. de la Chalotais n'est point de lui : on y renouvelle le bruit qui a couru, que M. d'Alembert en étoit l'auteur.

27 *Juin.* On sait à présent où s'est retiré Rousseau. Il est chez un de ses amis dans le pays de Vaud, en Suisse, Canton de Berne, près Neuchâtel, à Yverdun.

Son *Emile* a été condamné à être brûlé par la main du Bourreau à Geneve, & sa personne décrétée de prise de corps.

28 *Juin* 1762. On a donné aujourd'hui la premiere représentation du *Caprice*. Cette piece est d'un mérite fort mince.

30 *Juin*. On lit dans le Journal de Trévoux du mois de Juin de cette année, une Lettre du P. Berthier à l'Imprimeur de cet ouvrage périodique, dans lequel il le supplie de l'insérer. Il est à conclure de-là que ce Jésuite s'est démis du sceptre littéraire, & l'a laissé passer en d'autres mains.

30 *Juin*. Actuellement que le livre de Rousseau est fort répandu, puisque tout Paris l'a lû, on peut former un résultat des jugemens sur ce livre, qui ne sont point aussi divers qu'on pourroit le présumer à l'égard d'un ouvrage aussi singulier.

Tout le monde convient que ce traité d'éducation est d'une exécution impossible, & l'auteur n'en disconvient pas lui-même. Pourquoi donc faire un livre, sous prétexte d'être utile, lorsqu'on sait qu'il ne servira de rien? Ensuite, les seules choses judicieuses qui y soient, sont en grande partie des remarques faites généralement, tirées des différens livres écrits sur cette matiere, & surtout de celui de Locke, que Rousseau affecte de mépriser. En troisieme lieu, l'auteur ne fait dans tout son livre que détruire l'objet pour lequel il écrit. C'est un traité d'éducation, c'est-à-dire des préceptes pour élever un enfant dans l'état social, lui apprendre ses devoirs vis-à-vis de Dieu, & de ses semblables; & dans ce traité on anéantit toute religion, on détruit toute société. Cet Eleve, orné de toutes les vertus, enrichi de tous les talens, finit par être un misantrope dégoûté de tous les états, qui n'en remplit aucun, & va

planter des choux à la campagne & faire des enfans à sa femme.

Dans le premier volume l'Auteur prend son Eleve *ab ovo*. Il veut qu'on ne *l'emmaillotte point*, & qu'une mere nourrisse son enfant. Il déclame beaucoup contre la Médecine, & fait le Médecin à chaque instant ; il ne veut point se charger d'un éleve qui seroit délicat ; ainsi son traité est à l'usage des enfans bien faits & vigoureux. La plupart des préceptes qu'il débite, sont très-bons, mais tirés de toutes les theses soutenues dans la Faculté depuis plusieurs années. Il ne veut pas que l'homme mange de viande, parce qu'il veut traduire un morceau très-éloquent prétendu de Plutarque, où il peint la gent carnassiere sous l'aspect le plus cruel. Il a oublié d'avoir démontré antérieurement dans son *Discours de l'inégalité des conditions*, que l'homme étoit un carnivore par sa construction physique. Enfin, il laisse son Eleve sans rien faire jusqu'à l'âge de puberté. Il veut qu'il joue, & fasse ses volontés, afin que s'il vient à mourir, il n'ait point à se plaindre de n'avoir vécu que dans les larmes. On sent que ce premier volume pourroit se réduire à peu de chose, si l'on s'en tenoit aux simples maximes usuelles qu'il y débite. C'est donc par son talent rare qu'il a le secret d'enchaîner son Lecteur, & de l'empêcher de voir le vuide de ce livre. Son éloquence mâle, rapide & brûlante, porte de l'intérêt dans les plus grandes minuties. D'ailleurs, l'amertume sublime qui découle continuellement de sa plume, ne peut que lui concilier le plus grand nombre des Lecteurs.

Le ſecond volume prend l'Eleve dans l'état de puberté commencée. Alors Rouſſeau lui met entre les mains Robinſon Cruſoé. Il lui apprend un métier, & commence à faire germer chez lui toutes les ſciences.

Dans le troiſieme, il lui permet de choiſir une religion, s'il en trouve une qui lui convienne, ſinon il n'en aura point. Il admet l'ignorance invincible de la Divinité, & ſon Eleve peut être un Athée, ſans que cela le ſurprenne. Enfin les paſſions ſe développent ; il le fait ſortir de Paris, ville de boue & de fumée, & ils galoppent par monts & par vaux pour chercher une compagne.

Le quatrieme volume préſente une Sophie, qui donne lieu à une diſſertation ſur la maniere d'éduquer les filles. Il faut avouer que celle-ci eſt un chef-d'œuvre d'autant plus ſéduiſant, qu'il ne paroît point hors de la nature. On eſt attendri juſqu'aux larmes, dans ce morceau de détails les plus intéreſſans. Auſſi Emile en devient-il amoureux. L'impitoyable gouverneur ne le laiſſe point à ſa paſſion : il l'arrache ; il veut qu'il cherche, avant, le domicile où il voudra s'établir. De-là, l'hiſtoire du droit public, & des aſſertions très-dangereuſes contre les Puiſſances. Cet Eleve, après avoir bien voyagé, bien couru, reconnoît qu'il n'y a point dans le monde un ſeul coin de la terre où il puiſſe dire qu'il y a quelque choſe à lui : il vient à ſa Sophie ; il l'épouſe, & le gouverneur les quitte, après leur avoir donné d'excellens préceptes pour rendre cette union durable.

Il ſuit de cet expoſé, que ce livre, plein de belles & ſublimes ſpéculations, ne ſera d'aucun

ufage dans la pratique. On le lit, & on le lira fans doute avec avidité, parçe que l'homme aime mieux le fingulier que l'utile. Il faut avouer auffi que l'auteur poffede au fuprême degré la partie du fentiment. Eh ! que ne pardonne-t-on pas à qui fait émouvoir ?

1 *Juillet* 1762. Il paroît que la place vacante à l'Académie, par la mort de M. de Crébillon, fera pour l'Abbé de Voifenon. Toutes les puiffances le veulent. Il fait l'homme indifférent ; il prétend qu'il n'en a pas voulu, il y a quinze ans, & s'il fe rend aux follicitations de ceux qui defirent qu'il foit de ce corps, c'eft qu'on lui fait entendre qu'il y figurera comme homme de condition. Il n'eft pas d'une naiffance affez relevée pour cela, & cette façon de figurer n'eft pas la plus honorable pour un homme d'efprit ; mais l'adulation gâte les plus beaux naturels ; il eft flatté de ce perfifflage.

2 *Juillet*. M. de Crébillon le fils a obtenu les 2,000 livres de penfion qu'avoit fon pere.

On remet à mardi prochain *les Caracteres de la folie*. Les paroles font de M. Duclos, la mufique de Burry. Ces deux noms ne promettent rien de bien fameux en Lyrique. On a donné cet Opéra en 1743, fans fuccès : on l'a beaucoup corrigé, & l'on prétend qu'on en a fait quelque chofe de très-bon. Il faut fe défier de ces éloges anticipés.

M. Robé, ce Poëte érotique, également licentieux & impie, mais dont le cerveau foible s'altéroit dès qu'il lui furvenoit quelque petite maladie, eft enfin rendu à fon état naturel : il donne à corps perdu dans le Janfénifme. C'eft un convulfionnaire intrépide, & c'eft un acteur

zélé qui a besoin des *secours* les plus abondans. Il a passé par tous les états; il a été assommé, percé, crucifié : sa vocation est des plus décidées.

5 *Juillet* 1762. On répand dans le Public un *Prospectus* de la nouvelle Edition de Corneille, entreprise par M. de Voltaire. Cet ouvrage sera de 10 à 12 volumes. Il sera orné de 33 estampes, dessinées par M. Gravelot; mais le plus précieux consiste en remarques historiques & critiques sur la langue & sur le goût. L'exemplaire ne coûtera que deux Louis : on n'en tirera que 2,500. Tout le monde doit savoir que le profit qui en résultera doit être mis en masse pour doter Mlle. Corneille. Quelle plus noble dot que celle-là !

6 *Juillet*. Les Comédiens François font célébrer aujourd'hui avec beaucoup de pompe un service solemnel, à St. Jean de Latran, pour le repos de l'ame de M. de Crébillon. On dira des messes dans la même vue, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Ils ont envoyé par tout Paris, des billets d'invitation pour y assister. Tout cela se fait en dépit de M. l'Archevêque, dont la jurisdiction ne s'étend point sur le Curé de St. Jean de Latran.

6 *Juillet*. L'Opéra a donné aujourd'hui la premiere représentation de *Caracteres de la folie*. Jamais spectacle n'a été plus triste & plus ennuyeux. On a supprimé le Prologue, qui auroit pû être agréable. Les deux Actes sont *l'Astrologie*, & *les Caprices de l'Amour*, qui ne reviennent en rien au titre. On a substitué à celui des *Passions*, *Hylas & Zelis*, Pastorale composée par M. de Sennecterre. Il n'y a que

l'*Ariſtocratie*, qu'on voudroit introduire. A l'égard de la doctrine théologique renfermée dans *Emile*, ils diſent qu'on pourroit la ſoutenir en bien des points; que d'ailleurs on ne lui a pas laiſſé le tems de l'avouer ou de la rétracter. Ils ajoutent que l'on ſouffre dans l'Etat un homme [M. de Voltaire] dont les écrits ſont bien plus repréhenſibles, & que les diſtinctions qu'on lui accorde ſont une preuve de la dépravation des mœurs & des progrès de l'irréligion, qu'il a introduite dans la République depuis ſon ſéjour dans ſon territoire.

8 *Juillet* 1762. *Sancho Pança dans ſon Isle*, joué aujourd'hui pour la premiere fois, n'a pas eu le ſuccès qu'on s'en promettoit. On l'a jugé trop ſévérement, en exigeant dans une farce de ce genre l'eſprit & la fineſſe d'un drame plus délicat. On trouve mauvais que Sancho débite tant de proverbes, qu'il ſoit gourmand, &c. Il eſt aiſé de juger de-là quelle eſpece de connoiſſeurs décide ainſi. Quant à la muſique, elle eſt toujours dans un goût pittoreſque, mais elle rentre dans les autres ouvrages de Philidor, & démontre à merveille les bornes du genre. La nature inanimée ne peut ſe varier, ſe nuancer à l'infini, comme les paſſions que caractériſe la grande muſique.

9 *Juillet* 1762. On ne peut ſe refuſer à conſigner un bon mot du Roi, qui caractériſe également l'excellence de ſon eſprit & de ſon cœur.

S. M. étant allé voir les nouveaux Bureaux de la guerre, il y a quelques jours, entra partout, & dans celui de M. Dubois ayant trouvé une paire de lunettes, mit la main deſſus,

Voyons, dit le Roi, *si elles valent celles dont je me sers.* Un papier, apprêté exprès, suivant les apparences, se trouva sous sa main. C'étoit une Lettre dans laquelle entroit un éloge pompeux du Monarque & de son Ministre [le Duc de Choiseuil]. S. M. rejettant avec précipitation les lunettes, dit : *elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets.*

10 *Juillet* 1762. On ne cesse de parler par tout Paris de la farce de St. Jean de Latran ; on en rit beaucoup. Les Comédiens n'ont rien épargné pour faire célébrer avec toute la pompe funéraire le service de M. de Crébillon. L'église étoit toute tendue de noir, fort illuminée, un catafalque, un dais. La compagnie étoit des plus nombreuses. L'Académie Françoise y avoit été invitée ; elle s'y rendit par Députation. L'Opéra, la Comédie Italienne, tous les Corps Comiques y ont assisté de même. On est allé à l'offrande dans la plus grande régularité. Les Actrices étoient sans rouge. Mlle. Clairon, en long manteau, menoit le deuil. Cette sublime Melpomene a représenté avec toute la dignité convenable. Arlequin y a figuré aussi. Enfin, tout a concouru à rendre cette cérémonie aussi mémorable que risible.

11 *Juillet* 1762. On a représenté, il y a quelques jours, à Bagnolet, chez M. le Duc d'Orléans, une piece en deux actes, de Collé, si connu par ses *Amphygouris.* Elle a pour titre : *Le Roi & le Meûnier* [c'est *Henri IV.*] Ce petit drame a eu le plus grand succès, & le mérite par la naïveté qui y regne. M. le Duc d'Orléans

jouoit un des principaux rôles [le Meûnier]. Grandval faisoit *Henri IV.*

12 *Juillet* 1762. *Le Contrat Social* se répand peu à peu. On en fait venir par la poste de Hollande. On écrit seulement les noms de ceux à qui sont adressés les exemplaires.

14 *Juillet*. Le Sr. Palissot a fait imprimer sa comédie du *Rival par ressemblance*. Il a abandonné le titre des *Méprises*; parce que, dit-il, un plaisant s'est écrié ingénieusement que c'étoit une méprise de l'auteur.

Il cite modestement pour épigraphe un vers de ses *Philosophes* : *Et nous ferons un bruit à rendre les gens sourds*. Il se plaint encore plus modestement dans sa préface de ce qu'on n'a pas voulu voir en lui un second Moliere : il en appelle au public équitable, il trouve qu'il y a beaucoup d'art & de finesse dans son drame. Il remarque qu'on n'avoit pas encore fait entrer dans aucune comédie un éloge de la nation, & il s'applaudit infiniment de ce trait de son génie.

La piece est encore plus mauvaise à la lecture qu'à la représentation : elle est enrichie de notes, & c'est encore une nouveauté sublime dont l'auteur auroit dû se glorifier. C'est un grand effort de son imagination.

15 *Juillet*. On vante beaucoup la péroraison de l'*Appel à la Raison*, dont nous avons déjà parlé. C'est en effet un morceau d'éloquence très-pathétique, mais de l'éloquence n'est pas du raisonnement.

La gazette de France exalte beaucoup aujourd'hui le zele & la piété des Comédiens du Roi, à l'occasion du service qu'ils ont fait célé-

brer pour M. de Crébillon. Elle ajoute que ce jour-là le Spectacle fut fermé en signe de deuil, & que le lendemain on le r'ouvrit par *Rhadamiste & Zénobie*, chef-d'œuvre de cet auteur. M. l'Archevêque est furieux de voir consigner dans un papier public un événement édifiant, qu'il regarde comme le scandale de l'église.

17 *Juillet* 1762. M. de la Poupeliniere, cet homme rare, tout-à-la fois Plutus, Mécene & Apollon, continuoit cette année à représenter dans son superbe château de Passy des comédies, des opéra de sa façon & de celles des autres. Sa digne moitié les jouoit dans la suprême perfection. Cette maison étoit un parnasse plus réel que celui de la fable. La mort de la belle-mere de ce respectable vieillard vient d'arrêter ces agréables divertissemens, au grand regret de ces amateurs & du public.

19 *Juillet*. On donnera demain à l'Opéra des Fragmens, composés du *Prologue des Indes Galantes*, de l'*Acte des Sauvages* du même opéra, & de l'*Acte de la Guirlande*, de M. Marmontel. On ne peut s'empêcher d'être surpris de l'imbécilité des Directeurs, qui vont remettre ce dernier Acte, bassoué dans son principe, quoiqu'il fût joué par Geliotte. Quel succès en pouvoir attendre aujourd'hui? La musique est de Rameau, comme celle des autres *Fragmens*.

20 *Juillet*. M. l'Archevêque de Paris ayant fait des reproches à l'Ordre de Malthe, sur l'indécente cérémonie pratiquée dans une église de l'Ordre, il s'est tenu un consistoire chez l'Ambassadeur de l'Ordre, jeudi dernier, 15 de

ce mois : on a décidé que, pour éviter de perdre un droit dont M. de Beaumont faisoit des plaintes ameres, le Curé de St. Jean de Latran, quoique soustrait à l'Ordinaire, par les privileges de l'Ordre, recevroit une punition, pour avoir occasionné ce qu'on appelle canoniquement un scandale, dans l'Eglise de Paris, en communiquant avec des histrions, foudroyés tous les huit jours au prône, sous le bras Ecclésiastique. En conséquence, le dit Curé a été condamné à trois mois de Séminaire, & à deux cent francs d'amende envers les pauvres.

20 *Juillet* 1762. Les *Fragmens* n'ont pas été fort célebres aujourd'hui. Il n'y avoit personne. Ils ont été très-mal remis, & joués d'une façon infâme : des Acteurs à faire mal au cœur : sans Mlle. Le Mierre, on n'auroit pu y tenir. Rien de nouveau dans les Danses.

L'*Acte de la Guirlande* est ingénieux, mais il finit mal. Il ne mérite pourtant pas le traitement rigoureux qu'il a toujours essuyé. On ne sait pourquoi le public l'a si fort mal accueilli cette fois. On ne peut s'empêcher de citer à ce propos une anecdote singuliere. On a déjà dit que les paroles étoient du St. Marmontel. En 1751, qu'on le jouoit, ce Poëte eut occasion de prendre un fiacre : c'étoit un jour d'opéra ; son chemin étoit de passer devant le cul de sac. Il dit : *cocher* [craignant l'embarras] *évite le Palais Royal. --- Ne craignez rien*, *Monsieur*, reprit le rustre ingénu, *il n'y a pas trop de tumulte*, *on donne aujourd'hui* la Guirlande.

21 *Juillet. Refutation du nouvel ouvrage de Jean Jacques Rousseau*, *intitulé Emile.* C'est un *in*-8°. qui ne contient encore qu'une

Lettre, où l'on prétend répondre à l'article du troisieme volume, dans lequel l'auteur attaque la révélation, & en général sappe la religion par ses fondemens. Pour sentir la platitude & l'ineptie du critique, il suffit de dire qu'il appuye ses argumens sur l'Ecriture Sainte. On voit que c'est un ergoteur qui a voulu faire un livre. Louons son zele, & souhaitons lui du talent! Il promet deux autres Lettres, dont on le dispense, s'il n'a rien de mieux à dire. Recourons aux grands & solides ouvrages faits en faveur de la religion Chrétienne, c'est dans ce sublime arsenal qu'on trouve des armes toujours prêtes & toujours victorieuses.

21 *Juillet* 1762. On s'apperçoit facilement que ce ne sont plus les mêmes coopérateurs qui travaillent au Journal de Trévoux : il n'est plus ni aussi bien écrit, ni aussi savamment discuté. On conçoit en général, qu'il est impossible à des particuliers d'exécuter cet ouvrage périodique, dans la même perfection que le faisoient les Jésuites, & le Pere Berthier en dernier lieu. Une Bibliotheque immense, où vérifier à chaque instant les citations ; des éleves sans nombre & pleins de talent qui travailloient en sous-œuvre: comment rencontrer les mêmes secours? A l'Ultramontanisme près, qui perçoit toujours par quelque part, on regrettera longtems ce Journal, qui dégénere & dégénérera de plus en plus.

22 *Juillet. Variétés Philosophiques & Littéraires, par M. l'Abbé de Londes.* . . . . . C'est un nouvel auteur qui entre dans la lice littéraire d'une maniere assez commune.

22 *Juillet.* M. l'abbé de Marigny, auteur

de l'*Histoire des révolutions de l'Empire des Arabes, sous le gouvernement des Califes*, est mort, il y a quelque tems, dans un âge fort avancé. Il avoit poussé l'avarice à son dernier période.

22 *Juillet* 1762. Le bruit court que le Sieur Chevrier est mort de misere, sans feu ni lieu: telle devoit être la fin d'un enragé. D'autres assurent qu'il est mort de peur, comme on l'arrêtoit.

25 *Juillet*. M. de la Combe, d'Avignon, nous annonce l'*Abeille du Parnasse Anglois*. Ce sera une traduction des plus belles Odes, & des morceaux les plus sublimes des auteurs de cette nation. A en juger par son essai, cela ne sera pas mieux choisi que le Recueil de l'abbé Yart, & n'aura rien de piquant.

27 *Juillet*. Il court une *Epitre à M. Gresset* de trois cent vers & au-delà. Elle annonce du talent, de la facilité. L'auteur est plus abondant, plus énergique, agréable & correct. Il n'est pas encore connu. C'est M. de Sélis.

27 *Juillet*. M. Dauvergne & consorts, chargés de l'entreprise du Concert Spirituel, préviennent le public dans le deuxieme volume du *Mercure* de ce mois, que M. de Mondonville refuse les conditions raisonnables qu'ils lui offrent pour jouir de sa musique & nous en amuser. Il est fâcheux que la jalousie de ces Messieurs nous prive de ce riche fonds de motets; il est à craindre que le spectacle ne s'en ressente. On nous annonce qu'on va faire les plus grands efforts pour y suppléer: puissent-ils être heureux!

30 *Juillet* 1762. Il y a une fermentation considérable dans la troupe des Comédiens François à l'occasion du châtiment que vient d'éprouver le Curé de St. Jean de Latran. Ils ne peuvent supporter d'être ainsi frappés des foudres de l'Eglise. Mlle. Clairon, l'héroïne de ce théâtre, parle sur cette matiere avec une éloquence majestueuse ; si ses camarades suivoient son avis, ils demanderoient tous leur retraite. On se flatte qu'ils n'en viendront pas à cette voie extrême, la cour & la ville y perdroient trop.

31 *Juillet*. M. Bouchardon, un des plus fameux Sculpteurs de l'Europe, vient de mourir. Il étoit chargé de la statue équestre du Roi, que la ville fait faire. Heureusement son ouvrage est fort avancé : il ne manque plus qu'une des quatre figures qui doivent orner le piédestal.

1 *Août*. C'est M. Pigale qui est chargé de continuer la suite des travaux du Roule. Bouchardon a écrit une Lettre à la ville, dans laquelle il désigne cet Artiste pour lui succéder. Cette générosité est d'autant plus louable, que ces deux grands hommes n'étoient point amis, & que la jalousie, trop souvent le partage des petits talens, avoit élevé quelques nuages entr'eux.

2 *Août*. Suivant la gazette de Bruxelles, la Reine d'Hongrie défend très-sévérement l'introduction du livre de Rousseau dans ses Etats. Peu d'auteurs se sont attirés une proscription aussi illustre.

3 *Août*. Le bruit court depuis quelque tems que les Jésuites comparoîtront au jour indiqué, & feront plaider leur cause. Un Avocat,

nommé *Domine*, doit être leur défenseur. Si cela est, on assure que la replique, très-courte, est toute prête : *Domine*, *salvum fac Regem* ! lui dira-t-on.

4 *Août* 1762. Les Comédiens François ont remis *Cinna* depuis quelques jours. Il leur procure du monde. Les avis sont partagés sur la maniere dont cette piece est jouée. Tout le monde s'accorde assez sur Mlle. Clairon, qui joue *Emilie* dans la perfection. Ce rôle est dans son genre, point susceptible de passions fortes, & propre à recevoir toutes les nuances d'un art réfléchi. On ne pense pas de même de Brizard, qui fait *Auguste*.

5 *Août*. On a remis aussi *le Curieux impertinent* de Destouches. Cette piece bien faite & froide n'a jamais eu un succès marqué. Elle ne réussit pas mieux cette fois-ci.

6 *Août*. Il court dans le monde une Lettre, au sujet d'un nommé *Calas*, roué à Toulouse, pour avoir assassiné, dit-on, son fils par fanatisme de religion, &c. On prétend que ce pere infortuné est innocent. Il est question de travailler à réhabiliter sa mémoire. On attribue à M. de Voltaire cette Lettre, qui n'a pas la touche forte & pathétique dont ce sujet étoit susceptible en de pareilles mains.

7 *Août*. Il paroît un *Second Appel à la Raison*. C'est un libelle des plus atroces & des plus furieux. C'est un enragé, qui, dans son désespoir, ne connoît plus ni frein ni bornes. Cet auteur est fort pour les peroraisons. Celle de ce livre-ci est encore très-pathétique. Les Jésuites désavouent celui-ci ; ils vendent le premier chez

eux, & l'adoptent comme une production émanée de leur sein.

8 *Août* 1762. Quoique l'auteur du livre de l'*Appel à la Raison* insinue qu'il est Jésuite & Bréton, on l'attribue pourtant à l'abbé de Caveirac, si connu par son *Apologie de la St. Barthelemi.* Le second volume est surtout digne de lui, par l'imagination effrénée & la licence séditieuse dont il est plein.

8 *Août.* On doit donner demain aux François une comédie nouvelle, intitulée *les deux Amis*, en trois actes & en prose. Elle est tirée du Conte de la Fontaine qui porte le même titre. Un nommé Dancour, acteur de province, en est auteur. C'est celui qu'on appelle l'*Arlequin de Berlin*, qui s'est avisé de rompre une lance contre Rousseau.

8 *Août.* Enfin le dernier coup est porté aujourd'hui à la Compagnie de *Jesus*. La Société est dissoute : ses membres sont exclus pour jamais de l'éducation de la jeunesse, à moins qu'ils ne prêtent un serment dont on leur donnera le formulaire. Cette époque, on le répette, est d'une grande importance dans la Littérature.

9 *Août* 1762. Jamais on n'a joué sur les Boulevards une parade plus obscene, plus grossiere, plus impertinente, que la comédie d'aujourd'hui; c'est le comble du ridicule. Il est inconcevable que des Comédiens, qui s'érigent en juges des pieces, aient assez peu de goût pour hésiter même à renvoyer une aussi détestable drogue. Que dira-t-on, quand on saura que ce tripot appelle du jugement du public, & persiste à regarder cette farce comme pleine de

ſel & d'un excellent comique ! Quelle honte pour les auteurs dramatiques, d'être jugés par un auſſi ridicule aréopage !

10 *Août* 1762. Les plaiſans s'exercent ſur le compte des ci-devant ſoi-diſant Jéſuites. Entre les mauvaiſes choſes qui courent ſur eux, on diſtingue le diſtique ſuivant :

Que fragile eſt ton ſort, Société perverſe !
Un Boiteux (*a*) t'a fondé, un Boſſu (*b*) te renverſe !

11 *Août*. Les Etats Généraux ont auſſi défendu chez eux l'introduction d'*Emile*. Si Rouſſeau a voulu faire parler de lui & ſe ſingulariſer, il a pris une excellente route. Du reſte, ſon livre eſt qualifié de toutes les épithetes mal ſonnantes qu'il pouvoit déſirer.

12 *Août*. On ne peut s'empêcher de conſigner ici un bon, ou plutôt un grand mot de M. le Dauphin. On lui faiſoit la lecture, pendant qu'il étoit dans le bain, de la gazette de Hollande, où étoit la proſcription du livre de l'Education. « C'eſt fort bien fait, dit M. „ le Dauphin : ce livre attaque la religion, il „ trouble la Société, l'ordre des citoyens ; il „ ne peut ſervir qu'à rendre l'homme malheu„ reux : c'eſt fort bien fait. --- Il y a auſſi le „ *Contrat Social*, qui a paru très-dangereux „ ajouta le lecteur. --- « Quant à celui-là, c'eſt „ différent, reprit Monſeigneur, il n'attaque que „ l'autorité des Souverains ; c'eſt une choſe à

(*a*) St. Ignace.

(*b*) L'Abbé de Chauvelin.

„ discuter. Il y auroit beaucoup à dire : c'est
„ plus susceptible de controverse „.

12 *Août* 1762. Chevrier est décidément mort : les gazettes nous apprennent, ou du moins nous insinuent qu'il a été empoisonné. C'est assez le sort des chiens enragés.

12 *Août*. M***. dans l'Édition qu'il avoit fait des *Mémoires de Sully*, ayant trouvé bien des choses défavorables aux Jésuites, dont il étoit ami, avoit supprimé, altéré, défiguré tous ces endroits-là. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de ménagement à garder, on vient de donner en un volume une *Addition ou Supplément à ces Mémoires*. On y a restitué tout ce qui concernoit la Société, & l'éditeur prétend avoir rendu les faits dans toute leur vérité.

13 *Août*. Le Chevalier de la Morliere, plus connu par ses escroqueries, son impudence & sa scélératesse, que par ses ouvrages, vient enfin d'être mis à St. Lazare : sa famille a obtenu cette grace, de crainte qu'un jour il ne la déshonorât par un supplice ignominieux.

14 *Août*. Le Parlement a rendu hier un Arrêt de brûlure contre un libelle intitulé : *Mes doutes sur la mort des Jésuites*. Il est très-injurieux au Parlement ; cela veut dire qu'il n'est pas fort de preuves. Quand on a des raisons à donner, on n'accable point ses Juges d'injures. On disculpe à présent l'abbé de Caveirac de l'*Appel à la Raison*, & on lui met cette brochure-ci sur le corps.

15 *Août*. M. de Voltaire, animé d'un esprit de charité des plus fervens, ne cesse d'écrire en faveur du Roué de Toulouse. Il envoie des Mémoires à toutes les personnes de

considération, & ces nouvelles tentatives de sa part donnent lieu de croire que la premiere Lettre est de lui. On ajoute qu'il offre d'aider de sa bourse la malheureuse famille de cet innocent.

16 *Août* 1762. On a donné hier le premier Concert Spirituel des nouveaux Entrepreneurs. L'Assemblée étoit brillante & nombreuse. On n'a point été content de la musique, dans laquelle il n'y a rien eu constamment de Mondonville. La symphonie est supérieurement exécutée, & de beaucoup mieux ordonnée que l'ancienne. Ce sont Gavinier & Capron qui sont les coryphées des deux chœurs.

17 *Août*. On continue à dire que le ci-devant Pere Berthier va à Rome, où son Général l'appelle pour présider à un Journal. Les fameux, ses confreres, sont tous hébergés chez des Grands: le Pere Neuville est chez M. le Prince Louis, le Pere Griffet chez Madame la Présidente de Nicolaï, &c.

18 *Août*. Il paroît une brochure intitulée: *Eloge de Crébillon*. Ce livre, écrit par un grand maître, ne remplit nullement son titre. On y dissèque piece à piece le théâtre de cet auteur, & l'on ne fait grace qu'à *Rhadamiste & Zénobie*. On regarde tout le reste comme ne pouvant passer à la postérité. On y tombe sur le corps de Rousseau le Lyrique, & on le maltraite très-fort. On exalte la bonne intelligence qui a toujours régné entre M. de Crébillon & M. de Voltaire, quoique ce dernier ait refait trois de ses pieces. A tous ces différens traits on croit reconnoitre la main qui a travaillé cette brochure: M. de Voltaire ne peut être loué dignement que par lui-même.

19 *Août* 1762. On parle d'un livre infâme, horrible, exécrable. Il eſt intitulé, *les trois Narciſſes*, & ſe répartit en trois chapitres: *Néceſſité de détruire les Jéſuites en France*: *Néceſſité d'y anéantir la Religion Chrétienne*: *Néceſſité d'empêcher M. le D*..... On prétend que ce libelle affreux eſt fait en faveur des Jéſuites; que de la premiere *Néceſſité* on en veut inférer la néceſſité des deux autres. Quoi qu'il en ſoit, perſonne ne dit avoir lu ces horreurs, quoique tout le monde en parle. On préſume avec aſſez de raiſon que ce livre n'exiſte que par ſon titre. C'eſt un canevas épouvantable, qu'un monſtre fanatique aura répandu dans le public, pour le donner à remplir à qui l'oſera.

20 *Août*. Il paroît que le procès de Rouſſeau reſte-là. On prétend qu'Abraham Chaumeyx eſt auteur du Requiſitoire de M. l'Avocat général; il eſt auſſi plat, auſſi dénué de bon ſens que ſon auteur.

21 *Août*. Il court des *Pourquoi* ſur l'affaire des Jéſuites, qu'on attribue à M. de Voltaire. Ils ſont imprimés depuis peu.

22 *Août*. M. l'abbé Berthier ne va plus à Rome; on l'attache à la cour, où il eſt nommé Inſtituteur des Enfans de France. Ce Savant, de mœurs douces & ſimples, ſera très-déplacé dans ce pays-là. Il a d'ailleurs le défaut de bégayer, peu propre au langage rapide des courtiſans.

23 *Août*. On a remis aujourd'hui *l'Irréſolu*, comédie en cinq Actes de Deſtouches. Cette piece, jouée en 1713, n'eut que ſix repréſenta-

tions. Nous ne sommes pas moins difficiles aujourd'hui.

24 *Août* 1762. On a fait à l'hôtel d'Aligre l'exposition des tableaux de l'Académie de St. Luc. Ils sont en grand nombre : il y a peu de tableaux de grande maniére.

On doit demain exposer les pieces des Eleves de Peinture & de Sculpture, qui auront concouru pour le prix. Le premier sujet étoit *la Mort de Socrate* ; le second *la Mort de Germanicus.*

25 *Août*. Cette après-midi l'Académie Françoise a tenu sa séance publique, peu brillante aujourd'hui, & l'on a vu, au grand étonnement de tous les spectateurs, deux filles [Mlle. Mazarelli & sa compagne] dans la loge du Directeur [Moncrif]. Depuis quand le temple des Muses devient-il celui des Courtisanes !

M. Thomas a remporté le prix de poésie. C'est pour la quatrieme fois qu'il est couronné. Son Ode est intitulée, *le Tems*. C'est du galimathias. Il y a deux strophes de sentiment, qui méritent d'étre distinguées, mais encore gâtées par l'enflûre du style.

Il avoit fait une seconde Ode, qui se trouve avoir balancé le prix. Il y a plus de philosophie, & elle est moins bouffie. M. d'Alembert a relevé tout cela par sa déclamation magistrale & pédantesque. Il a également régalé le public de différentes bribes des autres Odes qui ont paru les moins mauvaises. Il a fait ensuite ce qu'on peut appeler *la parade*. Il a lû une suite de ses *Réflexions sur la Poésie & sur l'Ode* : de mauvaises plaisanteries, mêlées de beaucoup d'amer-

tume, faisoient tout le fond de sa dissertation. Elle a fait rire à gorge déployée.

On a annoncé pour sujet du prix de l'année prochaine, l'*Eloge de M. le Duc de Sully*, Sur-Intendant des finances. On a battu des mains à cette annonce, & quelqu'un a dit avec esprit: *Voilà l'Eloge fait.*

M. Saurin a fini la séance par la lecture du premier acte d'une tragédie, à laquelle il travaille: c'est un sujet tiré de l'Anglois, intitulé dans l'origine, *Tancrede & Sigismonde.* Il a changé ces noms en ceux de *Blanche* & de *Guiscard.* Les huées soutenues ont empêché d'entendre cette lecture, qui ne promettoit rien de satisfaisant, l'auteur n'étant pas un grand tragique. Le ton déclamatoire & l'enthousiasme avec lequel il a débité cette drogue, a beaucoup fait rire: il ne s'est point décontenancé de cet accueil peu favorable, & a fini son acte jusqu'au dernier vers, sans doute sans s'appercevoir du mauvais succès qu'il avoit.

26 *Août* 1762. M. de Combalurier, Dr. Régent de la Faculté de Médecine, connu par ses écrits en faveur de son Corps, est mort avant-hier.

26 *Août.* Hier, dans la séance de l'Académie, on lut une Ode *sur la Patience*; où il y avoit des idées, du sentiment & de la philosophie. Elle étoit peu lyrique. On la donna comme méritant des éloges, sans dire le nom de l'auteur. On le connoît aujourd'hui, c'est M. le Mierre.

27 *Août.* L'abbé de Radonvilliers, Sous-précepteur des Enfans de France & Ex-Jésuite, se met sur les rangs pour être de l'Académie. Il ne peut faire valoir en sa faveur que son poste

à la cour. Aucun mérite de Littérature ne milite pour lui, & de ce côté il est fort inférieur à son concurrent, l'abbé de Voisenon.

28 *Août* 1762. Il se publie dans les rues un long Mandement de M. l'Archevêque contre le livre de *l'Education* de Rousseau, fort bien fait. Les raisonnemens ne sont pas d'une force peremptoire, & de ce côté-là le livre ne reste pas pulvérisé : mais on lance les foudres de l'église sur quiconque oseroit lire un pareil ouvrage. Cette Censure vient un peu tard, *Emile* étant entre les mains de tout le monde, & ayant produit tout le mal dont le Lecteur est susceptible. Au reste, c'est une affaire de forme.

28 *Août. Les Pourquoi, ou Questions sur une grande affaire, pour ceux qui n'ont que trois minutes à y donner.* Cette plaisanterie, qui a couru longtems manuscrite, imprimée aujourd'hui, est attribuée à M. de Voltaire. Elle roule sur la dissolution de la Société : elle porte un caractere d'aisance & de gaieté digne de son auteur.

29 *Août.* On parle différemment du sort du Frere Berthier, si plaisanté par Voltaire. On a prétendu depuis quelques jours qu'il étoit *Instituteur des Enfans de France.* Ce bruit est faux : M. le Duc de la Vauguyon avoit la meilleure volonté du monde de le pousser à ce poste, mais il y a apparence qu'il sera tout au plus à la Bibliotheque de M. le Dauphin, ou à celle du Roi : jusqu'à présent il est chez ce Seigneur.

29 *Août.* Personne, dans le monde Littéraire, ne doute que *l'Eloge de Crébillon* dont on a parlé, ne soit de M. de Voltaire. Il est fâcheux que ce grand homme ne puisse se guérir de la

basse

baſſe jalouſie qu'on lui reproche ſi juſtement: il la marque dans cet ouvrage, au point de tronquer, de mutiler les vers du Sophocle François, pour les rendre ridicules. C'eſt une choſe aiſée à vérifier par quiconque fera la comparaiſon. M. de Voltaire ne peut ſurtout digérer que ſon rival ait été imprimé au Louvre, tandis qu'il n'a pas encore joui de cet honneur.

30 *Août* 1762. Il court dans le monde une plaiſanterie de l'abbé de Voiſenon. Il faut expliquer le fait.

M. l'abbé de Boismont, le Mirebalais de l'Académie, ne paye point ſes dettes. Un certain Doyen de Valenciennes, auquel il doit une penſion ſur une Abbaye qu'il a, ne pouvant arracher rien de ce gros Bénéficier, eſt venu en perſonne exiger ſon dû. Ayant demandé où demeuroit cet abbé, il s'eſt fait une mépriſe, & au lieu de lui donner l'adreſſe de l'abbé de Boiſmont, on l'a envoyé chez l'abbé de Voiſenon à Belle-ville. N'ayant pas trouvé ce dernier, M. le Doyen a laiſſé un billet, qui expliquoit la cauſe de ſa venue: ſur quoi l'abbé de Voiſenon a répondu par la Lettre ſuivante, qui court aujourd'hui tout Paris.

„ Je ſuis fâché que vous ne m'ayez pas trou-
„ vé, Monſieur, vous auriez vu la différence
„ qu'il y a entre Monſieur l'abbé de Boismont
„ & moi. Il eſt jeune, & je ſuis vieux; il eſt
„ fort & robuſte, & je ſuis foible & valétudi-
„ naire; il prêche, & j'ai beſoin d'être prêché;
„ il a une groſſe & riche abbaye, & j'en ai une
„ très-mince; il s'eſt trouvé de l'Académie ſans
„ ſavoir pourquoi, & l'on me demande pourquoi
„ je n'en ſuis pas; il vous doit une penſion

„ enfin, & je n'ai que le désir d'être votre dé-
„ biteur. Je suis, &c. „

3 *Septembre* 1762. Le *Contrat Social* se répand insensiblement. Il est très-important qu'un pareil ouvrage ne fermente pas dans les têtes faciles à s'exalter : il en résulteroit de très-grands désordres. Heureusement que l'auteur s'est enveloppé dans une obscurité scientifique, qui le rend impénétrable au commun des lecteurs. Au reste, il ne fait que développer les maximes que tout le monde a gravées dans son cœur ; il dit des choses ordinaires d'une façon si abstraite, qu'on les croit merveilleuses.

Rousseau cite plusieurs fois un manuscrit, qu'il loue beaucoup, ainsi que son auteur. Il est intitulé : *Des intérêts de la France, relativement à ses voisins*, par M. le M. . . . . d'A. . . . . Il insinue que c'est un homme qui a été dans le Ministere, & qui s'y est distingué.

Il résulte du *Contrat Social*, que toute autorité quelconque n'est que la représentation collective de toutes les volontés particulieres, réunies en une seule. De-là, toute puissance s'écroule, dès que l'unanimité cesse, du moins relativement aux membres de la République, qui réclament leur liberté : de-là, tout citoyen peut, quand il veut, quitter un Etat, emporter tous ses biens & passer dans un autre, à l'exception près du moment où l'on seroit à la veille de combattre ; Rousseau regarderoit cela comme une désertation : on ne sait pas pourquoi.

4 *Septembre*. M. Colardeau s'est senti blessé des critiques différentes qu'on a faites de

ſa piece ſur les Vaiſſeaux : ſa bile s'eſt émue, & il vient de la répandre à grands flots dans une *Epitre à ſa Chatte.* Il regne dans cette niaiſerie une amertume qui fait peu d'honneur à la philoſophie du Poëte. Il paroît, au reſte, ne pas s'en piquer. Il a fait auſſi une Ode ſur la Poéſie & la Philoſophie, où il dégrade abſolument cette derniere, pour élever l'autre ſur ſes débris. Il le fait comme il le dit, car il y a de très-beaux vers dans cette piece, & pas le ſens commun.

4 *Septembre* 1762. Les Italiens, jaloux de témoigner leur zele dans l'occaſion préſente, ont fait faire un couplet en l'honneur du Prince de Condé. Il a été chanté avec tous les applaudiſſemens dûs à ce jeune héros. Le voici :

AIR : *d'un inconnu.*

De nos Guerriers, héros né pour la gloire,
Tout doit chanter le triomphe éclatant :
Ils doivent vaincre, tout nous l'apprend,
Des cœurs François l'honneur eſt le garant,
Qui ſert Louis, doit fixer la victoire.

5 *Septembre.* On a fait une ſuite au *Colporteur*, en forme d'Almanach. Il y a tant de gens diſpoſés à la méchanceté, que de pareils ouvrages trouvent un continuateur.

5 *Septembre.* Pour le coup on s'apperçoit que le frere Berthier, aujourd'hui abbé, n'eſt plus à la tête du Journal de Trévoux : il eſt d'une platitude inimitable ; on y fait uſage de toutes pieces. On y lit entr'autres une Ode ſur l'Electricité. C'eſt le comble du ridicule.

5 *Septembre* 1762. On a fait une déteſtable Epitaphe ſur les Jéſuites. On ne la cite que comme un échantillon de l'aveuglement du fanatiſme :

Ci gît un corps, le plus ſavant,
Le plus ſoumis, le plus fidele;
Détruit par le plus ignorant,
Le plus fougueux, le plus rebelle.

6 *Septembre. Les recherches ſur le Deſpotiſme Oriental* ſont entre les mains de pluſieurs perſonnes. L'auteur eſt M. le Boulanger, Ingénieur des Ponts & Chauſſées. Il eſt mort depuis la publication de ſon livre. De-là les conjectures ordinaires ſur cet événement.

6 *Septembre.* On donnera demain à l'Opéra, *Acis & Galathée*, Paſtorale héroïque en trois actes, paroles de Campiſtron, muſique de Lully. Depuis 1686 elle a été repriſe ſept fois. On n'augure pas qu'elle ait un ſuccès bien complet. On trouve mauvais qu'à la veille d'avoir une foule d'étrangers nous donnions un auſſi mauvais échantillon de notre goût muſical.

7 *Septembre* 1762. Des marchands de la foire St. Ovide ont imaginé de faire de petites figures de cire, habillées en Jéſuites, qui ont pour baſe une coquille d'eſcargot; cela a pris comme les Pantins : à l'aide d'une ficelle on fait ſortir & rentrer le Jéſuite dans ſa coquille. C'eſt une fureur. Il n'y-a point de maiſon qui n'ait ſon Jéſuite.

8 *Septembre.* Les nouveaux Directeurs du Concert Spirituel ont amuſé aujourd'hui le public pour la ſeconde fois. On a goûté beaucoup

un motet du Signor Peo, maître de musique de la chapelle du Roi des Deux Siciles : c'est une espece d'Oratorio à quatre coryphées. Rien de nouveau d'ailleurs. On regrette toujours la musique de Mondonville, quoiqu'on en eût par dessus les oreilles. Cet auteur sentoit même qu'il la falloit laisser reposer ; il avoit exigé qu'on ne les jouât de deux ans, en cas que son marché eût lieu.

9 *Septembre* 1762. M. le Mierre, sans renoncer à son *Terée*, s'est mis en tête de remanier un sujet traité assez mal, il est vrai, par Crébillon ; c'est *Idoménée.*

M. Colardeau a aussi une piece sur le chantier.

10 *Septembre.* Le grand rôle que Mlle. Le Maure a joué sur la scene lyrique ne nous permet pas d'omettre ici une circonstance essentielle de sa vie. Cette sublime Actrice, si connue par sa belle voix, sa laideur & ses caprices, vient de se marier à un jeune homme, Chevalier de St. Louis, nommé M. de Monrose. Elle a plus de 50 ans.

11 *Septembre.* Le *Sancho* vient de finir, avec 25 représentations ; les *Sœurs rivales* vont encore : les Italiens promettent des nouveautés en abondance.

12 *Septembre.* On commence à voir des estampes destinées pour la nouvelle édition de Corneille. Elles sont du Sr. Gravelot : celle de *Cinna* nous est tombée entre les mains. Elle est d'une grande beauté. *Soyons amis*, *Cinna* ! c'est le sujet & la légende.

13 *Septembre.* On sait que le Sr. Keyser a vendu son secret au Roi. A la tête de son instruction il a mis une préface, où il développe

dans le jour le plus terrible les ſymptômes de la maladie qu'il combat. Tous les connoiſſeurs regardent ce morceau comme un chef-d'œuvre d'éloquence. Il mérite d'être cité à la poſtérité la plus reculée. On ne préſume pas qu'il ſoit de cet empyrique.

13 *Septembre* 1762. On publie un Arrêt du Parlement, du 3 Septembre, par lequel il paroît que pénétré, ainſi que l'a indiqué M. de la Chalotais dans ſon beau Requiſitoire, de la néceſſité de réformer les études pédanteſques qu'on fait faire aujourd'hui, il enjoint aux Univerſités de Paris, Rheims, Bourges, Poitiers, Angers & Orléans, de donner dans trois mois, tels Mémoires qu'ils aviſeront bons être ſur cet objet. Il veut d'ailleurs établir une eſpece d'affiliation entre tous les différens colleges, pour qu'il en réſulte un plan uniforme d'inſtruction. Il faut eſpérer qu'à force d'attaquer le pédantiſme, de le combattre, de le pourſuivre juſques dans ſes repaires les plus formidables, on le détruira tout-à-fait.

14 *Septembre*. On publie encore un Arrêt du Parlement du 7 Septembre, qui transfere le college de Liſieux dans le college de Clermont [dit Louis le Grand], dont il occupera une partie convenable. Il y doit ouvrir ſes claſſes au 1 Octobre. Le Parlement ordonne en outre, toujours ſous le bon plaiſir du Roi, que proviſoirement les bourſiers des différens colleges, qui ne ſont pas de plein exercice, ſeront tenus de fréquenter le dit college de Liſieux, excluſivement à tout autre. On ne peut qu'applaudir encore à la ſageſſe de ce réglement, qui tend

de plus en plus à former d'excellens sujets dans tous les genres.

14 *Septembre* 1762. On a repris *Tancrede* hier. Cette piece a toujours un succès marqué, & Mlle. Clairon y arrache les larmes des yeux.

16 *Septembre*. Depuis le renouvellement de la gazette de France, on la trouve détestablement écrite. On se plaint qu'elle fourmille de contre-sens, d'amphibologies, qu'elle respire souvent l'ignorance la plus crasse & la plus absurde. On ne pourroit trop assigner à qui la faute. Cependant M. Raymond de Ste. Albine, le rédacteur, est celui qu'on immole aux clameurs du public : on le prive de son emploi; on lui donne 3,000 livres de pension. L'abbé Arnaud lui succede. On ne sait si l'enflûre du style de cet auteur conviendra beaucoup à cet ouvrage, dont la simplicité, la clarté, doivent faire le plus grand mérite. On ignore si le Journal étranger conservera ce brillant coryphée.

17 *Septembre*. L'Arrêt du Parlement commence à s'effectuer, & dès le 15 le college de Lisieux a pris possession des bâtimens qui lui sont destinés dans celui de Clermont.

18 *Septembre*. M. Formey vient de donner au public *l'Esprit de la Nouvelle Héloïse*, en un volume. Il prétend que cet ouvrage peut être utile à la jeunesse; il n'en adopte pourtant pas tous les principes & toutes les maximes. Comme la chaleur & le sentiment sont le premier mérite d'un roman, on conçoit que l'analyse de M. Formey doit être des plus seches, & ne pas mériter tout le cas qu'il en pourroit faire.

19 *Septembre* 1762. M. Racine eſt allé voir la Salle de la Comédie, il y a quelques jours. Sa grande dévotion l'empêche depuis longtems de fréquenter le ſpectacle. Ce fils d'un illuſtre pere a été accueilli avec tous les égards que les Comédiens lui devoient : il a tout loué, tout admiré. Sa viſite faite : " Meſſieurs, a-t-il „ ajouté, je viens repéter une petite dette. „ Vous ſavez que mon pere avoit défendu par „ ſon teſtament qu'on jouât *Athalie*. M. le Ré- „ gent a depuis ordonné que, ſans égard aux „ volontés du teſtateur, ce drame ſeroit donné „ au public. Cet ordre de M. le Duc d'Orléans „ ne me fait déroger en rien à mes droits ; je „ révendique en conſéquence la part qui me „ doit revenir des repréſentations multipliées „ de ce chef-d'œuvre de mon pere „. Cette demande a fort étourdi l'aréopage comique : il eſt queſtion de trouver un *mezzo termine* à cette conteſtation naiſſante.

20 *Septembre*, On a fait aujourd'hui capture de différentes éditions de livres prohibés. On en a arrêté une du *Contrat Social* venant de Verſailles ; une autre de la *Suite du Colporteur* : on prétend même qu'on en a arrêté une *des Trois Néceſſités*. On regarde cependant ce dernier livre comme chimérique.

La *Suite du Colporteur* eſt intitulée, *Almanach des gens d'eſprit, par un homme qui n'eſt pas ſot*. On peut juger du livre par le titre : c'eſt toujours Chevrier qui s'en dit auteur.

23 *Septembre*. On ne ceſſe de faire des perquiſitions du *Contrat Social*. Un nommé de Ville, Libraire de Lyon, vient d'être arrêté &

conduit à Pierre-Encyſe. On a trouvé chez lui une édition qu'il faiſoit de ce livre.

25 *Septembre* 1762. On ne peut gueres applaudir à l'expoſition des tableaux de l'Académie de St. Luc : elle ne mérite pas les regards du public. Toute la partie hiſtorique eſt déteſtable. Le portrait y eſt fort en vogue ; ce genre peu digne d'éloge n'eſt admiſſible que lorſqu'on offre les perſonnages qui méritent les éloges de la nation. On y voit un tas de filles & d'hommes ſans titre, qui ne peuvent exciter aucune ſenſation. La Sculpture eſt meilleure en général. Cet art ſe conſerve infiniment mieux chez nous.

26 *Septembre*. On a repris hier *Zelmire*, & il paroît que cette tragédie continue d'être accueillie.

M. Goldoni, Avocat de Veniſe & auteur d'un théâtre, s'eſt tranſporté ici pour concourir au bien-être de la Comédie Italienne. Il travaille à préſent pour elle. Ses *Caquets*, traduits par M. Riccoboni, ont eu un ſuccès étonnant, & ſes compatriotes eſperent tirer un grand parti de ſon ſéjour auprès d'eux. Il doit reſter deux ans. Il étoit aſſez habile Avocat, & travailloit beaucoup. La Métromanie l'a emporté.

27 *Septembre*. On confirme l'aventure de M. Racine, qui n'ira pas plus loin, à ce qu'on aſſure ; il coloroit ſa demande du prétexte de la charité : il vouloit faire des aumônes de cet argent. On prétend que les Comédiens ſe ſont moqués de lui, & que cette reſtitution iroit de 30 à 40,000 Livres.

28 *Septembre*. *Lettre à M. D*** ſur le Livre intitulé Emile*. Cette Critique ſage & aſſez

bien écrite n'a rien de saillant. L'auteur dit à peu près ce que tout le monde a pensé du livre de Rousseau. Il paroît cependant trop affecter de relever les inductions qu'on pourroit tirer des assertions de cet auteur sur l'Autorité & les Puissances. On sent que si l'autre a frondé avec trop d'amertume & d'indépendance, celui-ci peut être taxé de servitude & d'adulation.

29 *Septembre* 1762. On dit aujourd'hui que Chevrier n'est pas mort.

Le Sr. Pigale prend, à ce qu'on pense, possession du Roule, & va travailler à finir les travaux du fameux Bouchardon. Il prétend que cet Artiste ne faisoit rien qui vaille sur la fin de sa vie, parce que la main lui trembloit. En conséquence il refait une troisieme figure du piedestal, & tirera de sa Minerve la quatrieme qui n'étoit pas encore commencée.

Mlle. Arnoux est absolument retirée. C'est une perte irréparable pour le théâtre Lyrique.

1 *Octobre*. On s'imaginoit que le livre des *Trois Nécessités*, dont tout le monde parle sans l'avoir vu, étoit un être idéal; on voit aujourd'hui un Arrêt du Conseil Souverain d'Alsace, où, sans lui donner une existence réelle, on insinue qu'il existe. On le dénonce sous le titre des *Quatre Nécessités* : on en ordonne la brûlure partout où il se trouvera; & l'on fait l'injonction la plus comminatoire d'en apporter tous les exemplaires au Greffe de la Cour. Ce simple dispositif donne lieu à beaucoup de réflexions. En général, on croit qu'il a été fait à l'instigation des Jésuites, très en faveur dans ce Tribunal. On sent pourquoi

ils voudroient donner quelque consistance à un ouvrage qui heureusement ne se trouve nulle part.

2 *Octobre* 1762. Les comédiens François ont donné aujourd'hui *Zulime*, de M. de Voltaire. C'est un très-mauvais tour qu'ils ont joué à cet auteur. *Zelmire*, tant fêtée, venoit d'être jouée tout récemment. On a comparé ces deux Drames, & le premier n'a pu soutenir le choc du second.

2 *Octobre*. La Gazette de France nous annonçoit hier les changemens faits dans les rédacteurs de cet ouvrage. On savoit que M. l'Abbé Arnaud y présidoit : on apprend que M. Suard lui est associé. Il étoit déjà son collegue à l'égard du Journal étranger, il en faisoit la partie Angloise. On prétend qu'ils ont 1,000 écus chacun : d'autres veulent qu'ils n'aient que 2,000 Livres.

3 *Octobre*. Depuis que M. M. du College de Lisieux doivent occuper celui de Clermont, plus de 200 ouvriers y travaillent sans relâche. On y a déjà fait pour plus de 60,000 Livres de réparations. Comme l'étendue en est fort considérable, on sépare une grande partie des bâtimens, destinés à l'Université : elle y aura à l'avenir sa salle d'audience, le Recteur un appartement, & les différentes Facultés plusieurs pieces pour y tenir leurs assemblées. C'est demain que se fait la prise de possession.

4 *Octobre*. Aujourd'hui, M. Fourneau, Recteur de l'Université, a pris possession, au nom de son Corps, du College, ci-devant dit de *Louis le Grand*. Cette cérémonie s'est faite par l'attouchement, suivant l'usage : elle

a été ſuivie d'un *Te Deum*, en action de graces, & d'une grande meſſe. Enſuite s'eſt fait l'ouverture des Claſſes, où le Principal de Liſieux & les Profeſſeurs ont été inſtallés. Mrs. les Commiſſaires du Parlement préſidoient à ces différentes cérémonies. Le tout s'eſt terminé par une harangue du Régent de Rhétorique de Liſieux : elle rouloit ſur la Rhétorique. Il a tiré l'augure le plus heureux de la nouvelle tranſplantation ; il a fait entendre à M. M. du Parlement qu'elle ſe faiſoit ſous leurs auſpices, & que ſans doute ils protégeroient ce nouvel établiſſement.

5 *Octobre* 1762. Il court une caricature, où l'on repréſente MM. de Voltaire & Rouſſeau, l'épée au côté, en préſence l'un de l'autre, faiſant le coup de poing. Au bas eſt un dialogue en vers entre ces deux auteurs. Le Poëte demande au Philoſophe pourquoi il l'a critiqué ſi durement ? Il lui fait des reproches ſur ſa bile trop amere. L'autre répond qu'il eſt en poſſeſſion de dire la vérité envers & contre tous. Enfin la querelle s'échauffe. Rouſſeau geſticulant des poings, Voltaire lui reproche de ne pas ſe ſervir de ſon épée en bon & brave Gentilhomme. Celui-là prétend que ce ſont les armes de la nature. Telle eſt la ſubſtance de cette converſation, où tous deux ſont tournés dans le plus parfait ridicule, quoiqu'en très-méchante poéſie.

6 *Octobre*. *L'Almanach des gens d'eſprit* faiſant un certain bruit, il faut en rendre compte en détail. Il tire tout ſon mérite, comme le *Colporteur*, de ſa méchanceté, & comme il n'y en a pas tant, il intéreſſe moins en proportion,

A l'occasion des *Eclipses*, il fait des allusions à différentes avantures, qui peuvent être piquantes pour ceux qui en ont la clef. L'article des *Théâtres* contient une notice des divers Acteurs & Actrices, avec l'anecdote scandaleuse. Suivent les portraits des différentes Nations de l'Europe : ils sont vagues, diffus & pris partout. On rapporte après aux différens mois de l'année les événemens remarquables qui s'y sont passés, toujours assaisonnés d'une mauvaise plaisanterie. Ce qu'il y a de mieux dans tout le livre, ce sont des anecdotes sur quelques gens de lettres vivans : quelques-unes ne sont rien moins que neuves, mais elles intéressent par leurs auteurs. On peut conclure de tout ceci, que c'est un homme qui écrit pour vivre, & qui, vraisemblablement, veut faire quelque Journal, quelque ouvrage périodique, pour avoir son pain quotidien.

8 *Octobre* 1762. On fermente beaucoup sur le livre des *Quatre Nécessités*, proscrit par le Conseil Souverain d'Alsace, qui ne l'a ni lu ni vu. On le nomme ainsi, parce qu'il se sous-divise en quatre propositions :

Nécessité de détruire la Société des Jésuites.

Nécessité pour la France, de se séparer du Pape.

Nécessité d'anéantir l'Episcopat, ou au moins d'humilier les Evêques.

Nécessité..... La plume tombe des mains ici..... on ne peut, sans frémir, tracer cet horrible canevas. Dans chaque chef, l'auteur donne les moyens de parvenir au but dont il s'efforce de prouver l'excellence & la nécessité. On continue à regarder cet ouvrage des ténebres com-

me n'exiſtant que dans le cerveau de quelque eſprit infernal.

9 *Octobre* 1762. Les héritiers de la Fontaine ont un procès contre les Libraires, au ſujet de l'impreſſion des Oeuvres de ce grand homme. Tout ce qui le concerne intéreſſe trop la Littérature pour n'en point parler. Nous rendrons compte du jugement intervenu dans cette cauſe importante.

10 *Octobre*. On vend une *Vie du Pere Norbert*, Capucin, déjà ſi mal habillé dans le *Colporteur*. Il y a grande apparence que ce libelle eſt encore un ſcandale, éclos du cerveau du Sr. Chevrier.

12 *Octobre*. Aujourd'hui on a donné à l'Opéra de nouveaux Fragmens, compoſés de *Hilas & Zélis*, *Alphée & Aréthuſe*, & *l'Acte de Société*.

Le premier, déjà joué avec les *Caracteres de la Folie*, bien loin de ſoutenir ce mauvais drame, avoit échoué conjointement. Aujourd'hui qu'il eſt en meilleure compagnie, on l'a goûté beaucoup. Larrivée & Mlle. Le Maure en font tous les honneurs.

On a vu reparoître dans *Alphée & Aréthuſe* Mlle. Arnoux, éclipſée depuis pluſieurs mois & qui même avoit quitté. Heureuſement qu'elle n'a pas tenu longtems rigueur aux Directeurs & au Public. Quoi qu'il en ſoit, elle a joué la ſcene avec ſon ſuccès ordinaire, & avec des applaudiſſemens nouveaux. On ne s'attendoit pas à la voir, & la ſurpriſe a été très-agréable. On a cru pourtant remarquer quelque diminution dans ſa voix, mais non dans ſon jeu. On ſait que les paroles de cet Acte ſont de Danchet & la

Musique de Campra, refondue par Dauvergne. Cet Acte est susceptible d'une grande impression & porte au sentiment.

L'acte de Société passe aussi à la faveur des deux autres & de ses Ballets, agréablement dessinés, quoique la Pantomime n'y soit pas parfaitement caractérisée.

En général, cette représentation a plû, & elle soutiendra ce spectacle jusqu'à l'Opéra d'hiver.

14 *Octobre* 1762. On reçoit dans les maisons par la petite poste une feuille anonyme, qui ne se vend point : elle est intitulée *Lettres sur la prise de la Martinique par les Anglois*, 1762. Elles contiennent l'historique de ce qui s'est passé à la Guadeloupe & à la Martinique, lors de leur conquête. Ce livre justifie M. Naudeau, Gouverneur de la premiere Isle, & elle inculpe grâvement le défenseur de la seconde. Elle détaille des inepties, des couardises, des fourberies même de la part de ce dernier. Toutes deux sont écrites en termes propres à la narration, simplement, & parées de la seule candeur de la vérité. Un avertissement les précede, où l'on fait sentir combien il est essentiel de consigner tout de suite dans l'histoire les faits au moment où ils viennent de se passer, afin de les transmettre à la posterité dans leur état exact & naturel.

15 *Octobre*. La Chambre des Vacations a rendu hier un Arrêt qui supprime un écrit ayant pour titre, *Lettre d'un ami de Province à un ami de Paris, au sujet d'une nouvelle fourberie des soi-disant Jésuites* : parce qu'il parle d'un libelle qu'on ne nomme point & qui, s'il exis-

toit, feroit criminel, contraire à l'unité de l'Eglife, aux principes gravés dans tous les cœurs François & à leur fidélité inviolable envers l'augufte maifon qui les gouverne. On ne concevroit rien à ce galimathias, fi l'on n'étoit au fait des bruits qui ont couru fur le livre chimérique *des Quatre Néceffités*.

16 *Octobre* 1762. On a donné aujourd'hui aux François le *Tambour Nocturne*, piece en cinq actes, en profe, imitée de l'Anglois. Ce drame imprimé dans les Oeuvres de Nericault Deftouches, n'avoit jamais été joué : en général c'eft une farce.

16 *Octobre*. On nous annonce d'avance une perte irréparable qu'eft fur le point de faire la Comédie Françoife, & le public encore plus : c'eft Mlle. Dangeville, qui fe retire à Pâques.

17 *Octobre*. Le fameux Geminiani, cet agréable & favant Compofiteur en mufique, vient de mourir à Dublin dans un âge très-avancé.

18 *Octobre*. L'Opéra va ce voyage-ci à Fontainebleau, & pour que les plaifirs du public ne fouffrent point de l'abfence des meilleurs acteurs, qui font en très petit nombre, la cour les fait aller & revenir en pofte.

20 *Octobre*. On renouvelle les plaintes faites depuis longtems contre Freron : on trouve fes feuilles vuides abfolument, elles ne font pas même foutenues par le farcafme fi à la main de ce Journalifte & fi agréable aux Lecteurs. Ses amis lui en ont fait reproche ; il fe défend & prétend qu'il ne peut plaifanter le moindre grimaud du Parnaffe, qu'on ne le mulcte à la Police, qu'on ne le fabre, qu'on ne le mette en pieces : il gémit fort de cette inquifition.

22 *Octobre* 1762. Il y a eu hier ſpectacle ſur le théâtre de la cour à Fontainebleau ; on y a joué *Pſyché*, Ballet charmant en un acte. Le Roi en a été ſi ſatisfait qu'il a demandé à le revoir. Les paroles ſont de M. l'Abbé de Voiſenon, ſous le nom de Mondonville, qui en a fait la muſique. Il faut le diſtinguer d'une autre *Pſyché*, tragédie de la Fontaine, & muſique de Lully.

23 *Octobre*. Le bruit court que l'Impératrice de toutes les Ruſſies a écrit à M. Diderot pour l'inviter à ſe rendre à ſa cour : on prétend que M. d'Alembert a reçu les mêmes offres.

Il paroît que Chevrier eſt décidément mort.

24 *Octobre*. En vertu d'un Arrêt du Parlement qui défend aux ci-devant ſoit-diſant Jéſuites de ſe retirer autrement que comme écoliers dans les lieux où la jeuneſſe eſt élevée, l'Univerſité avoit renouvellé ſon decret, qui excluoit depuis longtems les membres de cette Société de toutes les places ſcholaſtiques. Ce decret avoit été notifié aux principaux de tous les colleges, en vertu d'une délibération priſe par la Faculté des Arts.

Le 18 de ce mois le Recteur [M. Fourneau] a reçu une Lettre de cachet pour ſe rendre à Fontainebleau, avec ordre d'y apporter le Regiſtre de l'Univerſité. Admis à l'audience du Roi, M. le Chancelier lui a déclaré que Sa M. déſapprouvoit le décret qu'il avoit rendu, & a fait mettre en marge du Regiſtre de l'Univerſité, l'Arrêt du Conſeil qui caſſe ledit decret, ſans rien toucher à l'Arrêt du Parlement, au bas duquel il eſt inſcrit. Le Recteur a repréſenté vivement au Roi que le décret qui avoit

le malheur de lui déplaire, n'étoit point ſon ouvrage, mais celui de l'Univerſité, à laquelle il avoit l'honneur de préſider, comme M. le Premier Préſident au Parlement.

Quelques momens avant de paroître devant le Roi, M. le Chancelier prévenu contre le Recteur, lui a fait des reproches très vifs en préſence de quelques Miniſtres, ſur un diſcours qu'il a prononcé depuis peu aux Mathurins, où, en rendant compte de ſa geſtion & de ce qui s'eſt paſſé ſous ſon Rectorat, il a parlé de la deſtruction de la Société des Jéſuites, comme ancienne & continuelle ennemie de l'Univerſité. Ce Suprême Magiſtrat a trouvé mauvais qu'il ait pris de-là occaſion de s'étendre ſur leur doctrine, ſur leur attachement aux opinions ultramontaines, ſur les vexations qu'ils avoient exercées depuis 200 ans, dont la Providence a enfin terminé le cours.

Des gens mal intentionnés ou fort ignorans avoient rendu très défavorablement ce diſcours du Recteur à M. le Chancelier, & avoient rapporté un paſſage cité, tiré de l'Apocalypſe, Chapitre XVIII, verſet 22. Le voici: *Et vox Citharœdorum & Muſicorum & Tibiæ ac Tubæ Canentium non audientur in te amplius.* Ce paſſage avoit été énonçé au ſujet de la priſe de poſſeſſion du College de Clermont, & l'on ſent l'application amere, mais vraie, qu'on en devoit faire. Au lieu du mot de *Citharœdorum*, des plaiſans, ou des méchans, ou des imbécilles, avoient ſubſtitué celui de *Cynœdorum*, [voyez *Pétrone*, *Martial.*] On voit par cette mépriſe quelle indécence le terme préſentoit à l'eſprit, & combien cela rentroit dans les pré-

jugés odieux reçus contre la Société. M. le Chancelier, dans les reproches qu'il faifoit au Recteur, appuyoit beaucoup fur ce paffage, dont il ne difoit que le fens en François, & qui par-là devenoit inintelligible à fon auteur. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on fe concilia, & qu'on reconnut qu'on avoit fubftitué le mot *Cynædorum* à celui de *Citharædorum*; alors l'énigme devint claire.

25 *Octobre* 1762. M. Pinto, Juif Portugais, vient d'écrire une petite brochure en faveur de fa nation. [On appelle Nation Portugaife les Juifs Portugais & Efpagnols, établis en France depuis 1550, & jouiffant des mêmes privileges que les autres fujets du Roi]. Il attaque furtout le premier Chapitre du feptieme Tome des *Oeuvres de M. de Voltaire*: il combat fortement & avec toutes fortes d'égards les préjugés injuftes de cet auteur. Il faut qu'il ait raifon. M. de Voltaire lui a répondu très poliment, eft convenu qu'il s'étoit expliqué trop violemment, & a promis de faire un carton dans la nouvelle Edition. On ne fauroit trop configner à la poftérité un exemple auffi mémorable de l'équité & de la modération de ce grand homme.

26 *Octobre*. L'Académie de Marfeille donne pour fujet du prix de poéfie de l'année prochaine, *le Pacte de Famille.*

27 *Octobre. Les Soirées du Palais-Royal, ou les Veillées d'une jolie femme, en plufieurs Lettres, avec la converfation des Chaifes.* On rapporte ce titre pour fon originalité. Cette brochure de fociété ne devoit point tranfpirer dans le public, étant très médiocre pour le fond

& pour la forme. La converfation des chaifes ne vaut rien, après le *Sopha*. D'ailleurs elle ne traite point de fujets affez généraux.

28 *Octobre* 1762. La Sorbonne a enfin mis la derniere main à la Cenfure du Pere Berruyer, & elle eft fous preffe, malgré tous les obftacles qu'il a fallu furmonter pour effectuer ce grand projet.

29 *Octobre*. On ne ceffe de rire encore de la plaifante fcene qui s'eft paffée à Fontainebleau. On ajoute, pour comble de ridicule, que le Recteur avoit eu ordre d'apporter fon difcours, & que lorfqu'il fut queftion de le lire & de l'examiner, perfonne n'avoit pu l'entendre : qu'on avoit eu recours au Sr. Mefnard, qui avoit dreffé l'Arrêt du Confeil relatif à la caffation du décret, & qu'il avoit avoué fon ineptie pour l'intelligence dudit Arrêt, & du Difcours du Recteur : que celui-ci s'étant pleinement juftifié de l'odieufe imputation dont on l'avoit chargé, & perfiftant à demander l'examen de fon difcours, on s'en étoit rapporté à lui, & l'on avoit fupprimé de l'Arrêt du Confeil ce qui avoit quelque rapport aux qualifications grâves & injuftes dont on l'avoit chargé.

30 *Octobre*. Les amateurs ont dans leurs porte-feuilles deux Lettres de Rouffeau : l'une adreffée au Bailli de *Moitié-Travers*, petit endroit près de Neuchâtel où il réfide : l'autre au Pafteur dudit lieu. Dans l'une, il remercie le premier des fecours généreux qu'il lui a donnés ; dans l'autre, il fait fa profeffion de foi, & demande à être admis à la cène comme bon Proteftant.

Ce grand Philofophe s'occupe actuellement

à faire des lacets. Il protefte qu'il renonce à écrire, puifqu'il ne peut pas prendre la plume fans allarmer toutes les Puiffances.

1 *Novembre* 1762. On ne fauroit trop configner à la poftérité les noms de deux femmes illuftres qui honorent les Lettres de leur protection : Mefdames les Ducheffes de Choifeuil & de Grammont méritent une place diftinguée dans le rang de ces Virtuofes.

M. l'Abbé Barthelemi, de l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres, Garde du Cabinet des Medailles du Roi, ayant été depuis peu favorifé d'un logement particulier, ces deux Dames l'ont gratifié d'une galanterie peu commune. Elles ont, pendant qu'il étoit abfent, trouvé le fecret d'avoir la clef d'un *Mufæum* qu'il avoit arrangé philofophiquement; elles l'ont décoré à fon infçu de la façon la plus galante & la plus voluptueufe : elles l'ont enrichi de plufieurs ouvrages de leurs mains, & au retour de l'Abbé, la clef s'étant retrouvée, il a été tranfporté dans un boudoir de Fée. Tout Paris parle de cet enchantement.

2 *Novembre.* Nous apprenons comme un fait conftant que les héros du Conte de Marmontel, dont on a fait deux pieces différentes, intitulées *Annette & Lubin*, exiftent réellement à Bezons, dont M. de St. Florentin eft Seigneur : que c'eft lui qui eft défigné dans le rôle de bonté & de bienfaifance qu'on lui fait jouer ; que le Bailli eft le curé du lieu, homme dur & fans entrailles. Ce Miniftre fe propofe de faire voir un jour à la Comédie Italienne ces deux modeles de l'innocence paftorale. Au

reste, ils ont bien dégénéré de leur figure de vierge.

5 *Novembre* 1762. M. d'Alembert a dans son porte-feuille une Lettre du Roi de Prusse, où ce Monarque répond avec bonté aux questions que le Géometre lui avoit faites sur le sort de l'Abbé de Prades. Il est très vrai que cette Majesté a eu lieu de se plaindre de la conduite dudit Abbé; il a manqué essentiellement à la reconnoissance & à la fidélité qu'il lui devoit, en trempant dans un complot formé conjointement avec l'Evêque de Breslau. Ce crime méritoit la mort. Le Roi de Prusse a eu la générosité de l'épargner : il le tient enfermé dans une citadelle jusqu'à la paix, & alors il le rendra à sa patrie & à ses amis, *s'il en peut avoir.* Ce sont les propres termes de la Lettre.

6 *Novembre* 1762. M. l'Abbé Yvon, depuis son retour, est fort bien avec M. l'Archevêque: il lui communique le plan d'une nouvelle histoire Ecclésiastique qu'il a entreprise, qu'il compte traiter philosophiquement. Ce mot n'a point effrayé sa Grandeur, & le *Prospectus* de cet ouvrage doit paroître incessamment.

7 *Novembre.* M. Thomas, Secrétaire intime de M. le Duc de Praslin, Ministre des Affaires Etrangeres, ci-devant Comte de Choiseuil, vient de lui payer son tribut d'hommages, par les vers suivans, sur sa nouvelle dignité:

La justice aujourd'hui récompense le zele,
Le Royaume applaudit à ce titre flatteur,
Et votre dignité nouvelle
Est l'aurore de son bonheur.
Dans son sein aujourd'hui la France

Compte deux Ducs, Miniſtres vigilans,
Moins unis par le nom, le rang & la puiſſance,
Que par la gloire & les talens.
Toujours aux rives de la Seine
Le nom que vous portez, annonça le ſuccès.
Dans des tems très fâcheux, de diſcorde & de haine,
Pleſſis-Praſlin battit Turenne :
Vous faites plus, vous nous donnez la Paix.

11 *Novembre* 1762. M. Séguier, ce grand avocat général, ſe délaſſe quelquefois entre les bras des Graces & des Muſes des travaux importans auxquels ſa charge l'aſſujettit. Voici une chanſon très-agréable, qui a paſſé dans toutes les bouches des jolies femmes de Paris :

Tous mes ſouhaits & ma plus forte envie,
Auroient été d'être un nouveau Créſus;
Des riches dons d'Amérique & d'Aſie,
J'aurois tâché d'amaſſer tant & plus,
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie,
Sans elle, hélas! en aurois-je voulu? (*Bis*)

D'être un Héros j'aurois eu la manie;
Mars m'auroit vu ſuivre ſes étendards,
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hazards;
L'eſpoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul m'eût frayé la route des Céſars. (*Bis*)

D'être un Appelle il m'auroit pris envie,
Mais ſans daigner travailler pour les Rois;

Si de Rubens imitant la magie
La toile eût pu s'animer ſous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurois fait de ma mie!
Je l'aurois peinte, ainſi que je la vois. (*Bis.*)

Eterniſer une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier;
Le tendre Amour, ſeul guide de ma vie,
Aux doctes ſœurs m'eût fait ſacrifier:
J'aurois été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier. (*Bis.*)

En me livrant tout à l'Aſtronomie,
J'aurois ſuivi ma tendre paſſion;
Un nouvel Aſtre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru ſur l'horiſon:
Au firmament j'aurois placé ma mie,
Elle eût été ma conſtellation. (*Bis.*)

J'aurois banni la ſombre jalouſie:
L'Amour ſincere en écarte l'horreur;
Trop délicat pour cette frénéſie,
D'un feu plus pur j'aurois fait mon bonheur;
Car en l'aimant, j'euſſe eſtimé ma mie:
Sans mon eſtime auroit-elle eu mon cœur! (*Bis.*)

12 *Novembre* 1762. L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres a tenu aujourd'hui ſa ſéance publique de rentrée après la St. Martin.

M. Schmidt a remporté pour la ſeptieme fois le Prix, roulant ſur *l'Antiquité de l'Egypte.*

M. le Beau, Secrétaire de l'Académie, a lu

l'*Eloge*

l'*Eloge de M. Falconnet.* On a trouvé que l'auteur l'avoit trop envisagé comme Savant & homme sociable ; qu'il avoit plus cherché à faire briller son esprit, qu'à détailler les rares & grandes qualités du défunt.

M. Bejaud a lu un Mémoire sur un *Corps de Milices connues chez les Grecs sous le nom d'Epirotes.* On sait que ce sujet est très peu à la portée du commun des auditeurs...... Celui de M. l'Abbé Arnaud *sur les anciens Grecs* est encore plus ridicule. Il traite de leur origine, de leur usage, du rapport qu'ils ont avec la musique. Il prétend que la poésie fait danser les mots.

Enfin M. Chabanon a lu en vers une *Ode de Pindare*, dont il expose d'abord le plan d'une façon fort nette. Cette licence a été tolérée ; il avoit été arrêté qu'on ne liroit point de vers à cette Académie, par l'abus qui s'y étoit introduit, & qui peu à peu lui auroit fait perdre son institution.

13 *Novembre* 1762. L'Académie des Sciences a tenu aujourd'hui sa séance publique pour la rentrée.

On a commencé par l'*Eloge de M. l'Abbé de la Caille*, cet Astronome célebre par le nombre & l'exactitude de ses observations. Il avoit suivi neuf à dix mille étoiles nouvelles, pendant un séjour de deux ans au Cap de Bonne Espérance.

M. l'Abbé Pingré, Chanoine régulier de Ste. Génevieve, a rendu compte de ses observations à l'Isle Rodrigue, du passage de Vénus sur le disque du Soleil.

M. de Parcieux, après avoir démontré par

plusieurs calculs exacts, combien il seroit à désirer de faire venir une plus grande quantité d'eau à la ville de Paris, a lu un Mémoire, dans lequel il a démontre la possibilité, au moyen d'un aqueduc de Paris à la riviere d'Yvette, d'augmenter à peu de fraix cette quantité jusqu'au nombre de mille ou douze cent pouces. On n'en a aujourd'hui pour cette grande capitale qu'environ 230 pouces.

L'Assemblée a fini par un Mémoire de M. l'Abbé Chappe, qui étoit allé en Sibérie, pour observer le passage de Vénus, en correspondance avec M. l'Abbé Pingré. Il y a joint plusieurs remarques curieuses, tant sur l'histoire naturelle du pays que sur les habitans.

14 *Novembre* 1762. La Faculté de Théologie de Paris vient de rendre publique la *Censure contre le Livre d'Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau.* Elle est en Latin & en François, très détaillée, particuliérement sur le troisieme volume. Elle trouve 19 héréfies dans cet auteur. Quelques critiques prétendent que l'article le plus mal traité dans cet ouvrage scientifique est celui de la Religion.

14 *Novembre.* On travaille au Catalogue de la Bibliothéque de M. Falconnet, qui sera bientôt en vente. Elle se monte à 45,000 volumes; 11,000 ont été donnés à la Bibliothéque du Roi, suivant la convention.

16 *Novembre. Iphigénie* a été jouée aujourd'hui à l'Opéra. Les paroles sont de Mrs. Danchet & Dupré, la musique de Campra & Desmarets. Ce drame si vanté n'a pas eu un succès marqué. On a beaucoup applaudi aux morceaux de symphonie ajoutés : ils sont d'un nommé

Berton, & donnent de grandes espérances de ce jeune homme. Les Ballets n'ont rien de beau particuliérement.

Les amateurs, en général, trouvent cet Opéra triste, peu fourni de spectacle, d'une choreographie commune, & d'une musique disparate, par l'obligation où l'on a été de renforcer la vieille harmonie par la nouvelle.

18 *Novembre* 1762. Toute la Comédie Italienne est en mouvement pour une piece annoncée depuis longtems, & sur laquelle elle fonde les plus grandes espérances. C'est *le Roi & le Fermier*, opéra comique de grande maniere. Les paroles sont de M. Sédaine, & la musique de Monsigny. Elle est en trois actes, & différente de celle de M. Collé, dont on a parlé, qui n'est point imprimée.

19 *Novembre*. M. l'Abbé Arnaud est à la veille de renoncer à continuer le *Journal Etranger*, qu'il prétend lui coûter déjà quinze mille francs du sien. Il se plaint qu'on ne lui donne aucun secours, que les autres Journalistes le jalousent, qu'ils le pillent, le travestissent & ne lui font pas même l'honneur de le nommer. Il se propose, si l'on ne lui donne pas plus d'encouragement, de faire un adieu terrible. Cela sera décidé sous peu.

20 *Novembre*. *Eponine*, tant prônée, doit enfin se jouer la semaine prochaine. Les partisans de cette piece, ou plutôt de l'auteur, sont en grand nombre : tout est déjà loué depuis quelques jours.

M. Chabanon est un jeune homme de trente-cinq ans, qui, après avoir fait des études assez bonnes, s'est jetté dans le monde, & y a réussi

par une figure agréable, par un esprit aisé, brillant & facile, & surtout par un talent supérieur pour le violon. Il a longtems fait les délices des sociétés. Il y a quelques années que, réfléchissant sur le vuide de son art, & sur la nécessité d'appuyer son existence sur quelque chose de plus solide & de plus durable, il a pris la généreuse résolution de travailler à mériter quelque titre littéraire. Il n'y a point de moyen plus aisé de commencer à percer que d'entrer à l'Académie des Belles-Lettres; il s'est jetté dans le Grec à corps perdu, a travaillé trois ans avec la plus grande opiniâtreté & sans voir aucun humain que quelques partisans de cette langue. Il est sorti muni de tout le savoir nécessaire, il a été admis à l'Académie des Belles-Lettres; il a travaillé sur Pindare, pour payer son tribut littéraire, & ne regardant cette Académie que comme un passage à l'Académie Françoise, il a fait des tragédies. Son succès peut lui ouvrir une route brillante.

22 *Novembre* 1762. *Le Roi & le Fermier*, dont on a parlé, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettoit. Le premier acte est bien fait, quant à la partie dramatique ; la musique est excellente : les deux autres sont très médiocres en tout, & mauvais à quelques égards.

24 *Novembre*. Quoique nous ne soyons point dans le goût de consigner ici les mariages, on ne peut passer sous silence celui de Mlle. Le Mierre & de Larrivée. Ces deux coryphées de la scene lyrique sont enfin unis par des liens indissolubles, après s'être essayés longtems à porter leurs chaînes. Ce grand événement a fait une sensation si considérable parmi les amateurs

de l'Opéra, qu'il fait nécessairement époque dans son histoire.

25 *Novembre* 1763. Autre événement non moins remarquable, quoiqu'aussi étranger en apparence à la Littérature: Madame Saurin, qui réunit les graces à l'esprit, étant accouchée d'un garçon, il y a quelques jours, l'Académie a fixé une députation pour féliciter la femme de leur confrere. M. l'Abbé d'Olivet a été chargé de cette galante harangue, & il a porté la parole avec toute l'éloquence possible.

26 *Novembre*. M. de Rochefort, jeune homme, membre de l'Académie de Nîmes, arrivé de province depuis peu, lit plusieurs Chants d'Homere, qu'il a traduits en vers. Nous avons entendu celui de *la mort d'Achille*, où il y a de sublimes beautés. S'il peut soutenir ce grand ouvrage sur le même ton, il a lieu de se promettre un succès complet. Tous les partisans de la langue grecque en ont été enchantés, & exhortent ce nouveau défenseur d'Homere à entrer dans la lice.

27 *Novembre* 1762. Le Parlement s'occupe sérieusement du nouveau plan d'études. Il regarde surtout la Philosophie, si barbare encore dans les écoles. Il est question de soumettre les Professeurs à profiter des bons livres écrits sur cette matiere, à choisir les plus orthodoxes & les plus lumineux, & à les expliquer à leurs disciples; au lieu de perdre un tems infini à dicter des cahiers d'une philosophie scholastique, & dans laquelle ils étoient maitres de glisser des absurdités & toutes les erreurs qu'ils vouloient. On voudroit comprendre dans ce projet la théologie même; ce point est délica-

ent, & fera le sujet de grandes contestations.

28 *Novembre* 1762. On commence à parler d'une traduction des *Geórgiques*, par M. l'abbé de Lisle, jeune homme dont on a vu des vers fort joliment faits. Il n'est point rebuté par les détails agrestes où entre son auteur, & il prétend qu'on peut les rendre avec élégance en François. Il s'agit de prouver ce qu'il avance.

29 *Novembre*. On a joué *Heureusement* aujourd'hui. Ce drame est fait d'après le Conte de M. de Marmontel. Il a été bien reçu; il est écrit avec facilité, fort court, & n'a que très peu d'intrigue. C'est un tissu des plus frêles. Le dénouement en est heureux, mais pas assez filé. En général, la piece frise l'obscénité. Mlle. Dangeville en fait le principal mérite par son jeu. Il s'est passé un événement qui fait anecdote. L'Amant & la Maîtresse sont à table; le premier est un jeune Officier; sur le point de partir pour l'armée, il prend le verre: „ *Je* „ *vais boire à Cypris* „, dit-il, „ *& moi, je* „ *bois à Mars* „, répond la femme. Mlle. Hus, qui faisoit ce rôle, a jetté une œillade au Prince de Condé en prononçant ces dernieres paroles. Le Public a saisi l'à-propos, & les battemens de mains de se multiplier pendant quelques minutes.

30 *Novembre*. Le Roi a ordonné un Mausolée à M. de Crébillon, dans l'église de St. Gervais, où il est enterré. En conséquence, M. de Marigny a écrit une Lettre au fils, pour lui faire part de cette marque d'estime & de considération que S. M. veut donner à son célebre pere. C'est M. le Moine qui est chargé de cet ouvrage.

1 *Décembre* 1762. L'élection du successeur de M. de Crébillon est fixée décidément au 4 de ce mois. Personne ne doute que l'Abbé de Voisenon ne soit élu. M. Marmontel, qui s'étoit mis sur les rangs, vient de se retirer, à la vue d'un pareil compétiteur.

2 *Décembre*. La Censure du Pere Berruyer par la Sorbonne, vient enfin de paroître, malgré toutes les menées pour qu'elle restât imparfaite. Elle démontre les erreurs sans fin de ce Jésuite, & elle n'empêchera pas qu'on ne lise toujours avec le plus grand plaisir ce délicieux Romancier.

3 *Décembre*. Il n'y a point eu de comédie aujourd'hui, quoiqu'on eût annoncé deux pieces à l'ordinaire. Il s'y étoit rendu du monde ; on attendit jusqu'à six heures. Alors on vint déclarer au Public qu'on ne joueroit point, vu l'indisposition d'une Actrice qui ne pouvoit être suppléée. On rendit l'argent, & l'on se retira. Cette Actrice indisposée étoit Mlle. Dubois, qui dans ce moment étoit en grande loge à l'Opéra. Le Lieutenant de Police, informé de l'aventure, a mandé cette Actrice, l'a traitée avec toute la dureté dûe à son caractere & à son impertinence, & l'a envoyée en prison. Elle a de plus été condamnée à payer les fraix & le profit de la représentation, évalués à 500 livres, & une amende de cent écus.

4 *Décembre*. Aujourd'hui s'est fait l'élection de M. l'Abbé de Voisenon. On étoit si prévenu de cet événement, qu'à l'instant où l'Académie étoit encore assemblée, il s'est répandu une quantité de portraits de cet Abbé, avec son nom & cette phrase : *Elu à l'Académie Fran-*

çoise le 4 Décembre 1762. On lit au bas ces vers :

L'aimable fucceffeur du fombre Crébillon ,
Dans un genre oppofé s'illuftre fur la Scene.
Les arbitres du goût ont élu *Voifenon*,
Ils couronnent Thalie, en pleurant Melpomene.

On eft fort intrigué pour favoir l'auteur de cette galanterie. Les uns prétendent que c'eft Made. de Favart, avec qui cet Abbé vit : d'autres difent que c'eft le mari.

4 *Décembre* 1762. Mde. de Favart a célébré aujourd'hui l'arrivée de M. le Prince de Condé à la Comédie Italienne, par le couplet fuivant :

Que notre troupe réunie
Saififfe ce moment heureux !
Célébrons les faits généreux
De ce foutien de la patrie !
Que de périls, que de hafards,
Il a déjà courus au printems de fa vie !
Quelle gloire pour Thalie
De couronner Mars !
Que notre troupe réunie, &c.

5 *Décembre*. On ne ceffe de parler de l'aventure d'hier. Les portraits ont été envoyés à toute la cour. L'Académie eft furieufe de voir le fecret de fes fuffrages violé. L'Abbé de Voifenon fe trouve chargé d'un ridicule auquel il ne s'attendoit pas. Favart & fa femme proteftent qu'ils ne lui ont point rendu ce mauvais fervice.

6 Décembre 1762. Eponine tant vantée a eu ce matin une répétition devant une aſſemblée très nombreuſe, qui a fondu en larmes.

Cette après-midi elle a été jouée. Le public du ſoir ne s'eſt pas trouvé auſſi bien diſpoſé que celui du matin, & cette piece, qui n'auroit paſſé que pour médiocre ſi on ne l'avoit pas tant exaltée, eſt jugée déteſtable. Son ſuccès a été ſi foible que l'auteur vouloit la retirer, il ſe diſpoſoit à faire un compliment au Parterre pour lui demander la permiſſion : Mlle. Clairon lui a fait ſentir l'indécence de ce procédé, & qu'il étoit le maître de le faire ſans rien dire ; mais elle a conſeillé d'eſſayer une ſeconde repréſentation, elle a promis de la faire aller tant qu'elle pourroit.

Le ſujet de ce Drame eſt tiré d'une Diſſertation de M. Secouſſe, qui eſt dans le 6e. volume des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres. L'auteur l'a ſuivi en grande partie. Sans entrer dans le détail des défauts de la conſtitution du poëme, la verſification eſt des plus impropres au genre dramatique : c'eſt une enflûre de ſtyle, un faſte d'expreſſions, un amas de métaphores hardies, d'hyperboles giganteſques, qui ne peuvent en impoſer qu'aux ineptes. L'auteur, loin de s'être formé le goût par la lecture des Grecs, ſe l'eſt gâté vraiſemblablement en méditant trop *Pindare*. Le ton de ce lyrique eſt inſoutenable dans notre langue, même dans ſon genre, à plus forte raiſon dans celui dont il eſt queſtion.

7 Décembre. Les admirateurs de M. de Chabanon ne peuvent revenir du peu de ſuccès de ſa piece. Il ſe répand une anecdote qui feroit

peu d'honneur à cette tragédie, si elle étoit vraie.

A la fin de la piece a régné un grand silence: ensuite quelques clameurs se sont fait entendre, on a demandé sourdement l'auteur. Ce bruit s'est accru, a recommencé à plusieurs reprises, enfin est devenu si tumultueux, que la garde s'en est mêlée, & l'on a arrêté deux jeunes gens les plus acharnés. On assure qu'ils se sont trouvés être deux freres ou parens de l'auteur. . . On les a relâchés tout de suite.

8 *Décembre* 1762. *Arrêt rendu par le Conseil Souverain du Parnasse.* Cet écrit est une plaisanterie contre l'insolent libelle de M. Poinsinet: elle est de M... Il ne méritoit pas qu'un plus digne athlete descendît dans la lice. C'est un pamphlet médiocre, comme l'ennemi qu'on combat.

10 *Décembre*. Les Muses pleurent depuis quelques jours la mort de l'un de leurs nourrissons & de leurs protecteurs en même tems. C'est M. de la Poupeliniere. Son nom, à jamais fameux dans les Fastes Littéraires, va sans doute s'accroître par l'impression de ses ouvrages, qui sont en grand nombre. On ne doit jamais oublier sa magnificence envers les Artistes. Un orchestre entier se trouve dispersé par la perte de cet Apollon.

11 *Décembre*. M. le Chevalier de la Morliere est sorti de St. Lazare, & se montre avec un front d'airain.

11 *Décembre*. On parle de donner à l'Opéra la fameuse décoration du *Palais de Vénus*, qu'on a vu à Fontainebleau. On ne s'imagineroit jamais qu'on pût rassembler autant de diamans qu'il en a fallu pour l'en couvrir. La Féerie

n'offre rien de plus beau. Aucune Cour d'Europe ne pourroit fournir à cette magnificence.

12 *Décembre* 1762. M. l'Abbé de Voisenon parle beaucoup d'une tragédie faite par le fils d'un Prieur. C'est un nommé *Prieur*, jeune homme de 19 ans. Le sujet est *la mort des deux de Witt*, l'un Grand Pensionnaire de Hollande, & l'autre Bourguemaître de la ville de Dordrecht. L'Abbé prétend que cet ouvrage annonce un talent décidé & déjà porté à un grand point de perfection. Au reste, l'auteur est de la plus grande innocence. M. l'Abbé de Voisenon lui ayant paru inquiet sur le titre qu'il donneroit à cette tragédie, l'autre n'a point hésité à la mettre sous son vrai nom; l'Abbé a cherché à lui en faire sentir le ridicule, lui a témoigné que ces Demoiselles ne joueroient jamais sa piece sous une pareille dénomination, qu'elles étoient trop pudiques, trop susceptibles, & que d'ailleurs le Public riroit...... Il n'a point senti cette plaisanterie.

13 *Décembre*. Il paroît un Mémoire de M. Loiseau, en faveur des Calas. Ce jeune Ecrivain veut se mettre sur les rangs. Il est le quatrieme. M. Mariette, Avocat au Conseil, en a fait un, plus dans le genre de son état. Celui de M. Beaumont est bien écrit, tendre, pathétique : c'est à la sollicitation de M. de Voltaire qu'il s'en est chargé. Le choix de ce grand homme fait l'éloge du défenseur. Enfin M. Loiseau a traité cette aventure dans un goût nouveau : c'est un Roman très animé, très chaud. On ne peut se dissimuler que le Public ne préfere encore, comme ouvrage Littéraire, les

Lettres courtes & légeres que M. de Voltaire a écrites ſur cette matiere.

13 *Décembre* 1762. On nous annonce à la Comédie Françoiſe une comédie de M. Collé, l'amphigouriſte, tirée des *Illuſtres Françoiſes.* C'eſt l'hiſtoire de *Dupuy & Desronais.* Elle eſt intitulée de leur nom.

14 *Décembre.* Le Sr. Bernaud vient d'être chaſſé de la Comédie Françoiſe, par un ordre de M. le Duc de Duras. Il avoit eu une querelle très vive dans les foyers, avec Mlle. Clairon. Il avoit invectivé cette Actrice de la façon la plus indécente...... La ſublime Melpomene a conſervé toute ſa majeſté dans cette occaſion, mais piquée au vif elle a demandé ſa retraite : le Gentilhomme de la Chambre, inſtruit de ſon mécontentement, lui a fait juſtice, & elle reſte.

14 *Décembre.* Les Imprimeurs ſe plaignent que les nouveautés tariſſent : on a mis un embargo ſur tous les manuſcrits. La police, plus ſévere que jamais, ne paſſe rien, ne tolere aucune plaiſanterie.... Pluſieurs Imprimeurs vendent leur fonds de boutique, & nous ſommes menacés d'une ſéchereſſe générale dans la Littérature de France.

15 *Décembre.* M. le Duc de St. Aignan eſt nommé Directeur, pour répondre à M. l'Abbé de Voiſenon, le jour de ſa réception à l'Académie Françoiſe. Il eſt fixé au 15 Janvier. Cet Abbé, trop célebre, trop fêté à Paris, va ſe renfermer dans ſon Abbaye pour travailler à ſon diſcours. Il a demandé trois jours pour cet important ouvrage. Toute la Cour doit ſe trou-

ver à cette cérémonie, & ſurtout les femmes les plus élégantes.

16 *Décembre* 1762. Les fêtes de Choiſy n'ont point été auſſi brillantes qu'on l'eſpéroit. On ne ſe ſeroit jamais imaginé qu'*Irene*, rebut de la ville, eût été tranſportée ſur ce théâtre. Géliotte a chanté. On a remarqué qu'il n'avoit plus que les reſtes du grand homme.

17 *Décembre*. Dans la comédie d'*Heureuſement*, imprimée, on a conſacré l'anecdote *Je bois à Mars*. On a choiſi cet inſtant de la piece pour eſtampe. Ce petit Drame ſoutient à la lecture ſa réputation, du côté du ſtyle facile & naturel.

M. le Prince de Condé a fait annoncer à Mlle. Hus, qu'elle auroit un préſent de S. A. S.

18 *Décembre*. M. Collé, l'amphigouriſte, eſt nommé Lecteur de M. le Duc d'Orléans. Ce Prince a fait créer la place pour lui. Il eſt à 2,000 livres d'appointemens.

19 *Décembre*. La feuille 32 du Sr. Freron réveille un peu l'attention ſur ſon compte. Elle contient un éloge très raiſonné, très approfondi, très bien fait de *Crébillon*; mais le but de l'Auteur paroît avoir moins été l'éloge de ce grand homme que la ſatyre d'un autre non moins grand, qu'on devine aiſément: M. de Voltaire, ſans être nommé, y eſt déſigné ſous les traits les plus caractériſtiques & malheureuſement les plus vrais.

21 *Décembre*. *L'Annette & Lubin*, de la Comédie Italienne, qui juſqu'à préſent avoit paſſé pour être de M. Favart & de l'Abbé de Voiſenon, reçoit un troiſieme pere; M. Lourdet

de Santerre, Auditeur des Comptes, en révendique une grande partie.

23 *Décembre* 1762. M. l'Abbé de Voisenon est de retour. Il convient que son discours l'a beaucoup embarrassé, à l'occasion de la Paix, dont il faut parler. On verra comment il se sera tiré de ce mauvais pas.

23 *Décembre.* Les partisans de la Musique Italienne parlent avec enthousiasme des Concerts qu'on va donner au Louvre, composés en entier dans ce genre-là.

24 *Décembre.* Avant-hier on a répété à l'Opéra, *Philemon & Baucis*, qu'on doit donner à la cour. Géliotte & Mlle. Arnoux jouent cet Acte intéressant.

26 *Décembre. La Rénommée Littéraire*, nouvel ouvrage périodique. L'auteur donne ce mois-ci pour essai. On voit à la tête une Renommée avec deux trompettes. Elle embouche l'une : il en sort différentes légendes, qui contiennent les titres des ouvrages dignes de passer à la postérité. De sa bouche inférieure en part une autre : *Pieces dérobées*, *l'Année Littéraire*, *les Jérémiades*, *Epître à Minette*, *Caliste*, sont les ouvrages infortunés qu'elle destine aux plus vils ministeres. Cette idée, prise de la *Pucelle*, est gaie & judicieuse.

Ce nouveau Journaliste s'annonce pour antipode de Fréron, & cela doit être; il n'en sera peut-être pas meilleur. Il en veut beaucoup encore à M. Colardeau, & non content de le couvrir d'opprobre par la Renommée, il le dissèque impitoyablement, & le traduit dans le plus grand ridicule.

On peut sur cette feuille juger que l'auteur

n'a pas encore la maturité de jugement nécessaire pour travailler dans un pareil genre ; que d'ailleurs il n'est pas, à beaucoup près, dégagé de préjugés, comme il le faudroit. Du reste, son style est plein & naturel.

27 *Décembre* 1762. M. Titon du Tillet, fort connu par son *Parnasse François*, vient de mourir dans un âge très-avancé. Sa maison étoit ouverte aux gens de Lettres, & les Muses doivent jetter des fleurs sur le tombeau de cet aimable Mécene.

28 *Décembre*. M. l'Abbé de Caveirac, depuis longtems soupçonné d'être auteur de différens libelles écrits en faveur des Jésuites, vient d'être recherché très-sévérement. La police a fait chez lui une descente des plus circonstanciées. Heureusement pour lui, il avoit la fuite.

30 *Décembre*. Le nommé Grangé, Libraire, ouvre incessamment ce qu'il appelle une *Salle Littéraire* : pour trois sols par séance on aura la liberté de lire pendant plusieurs heures de suite toutes les nouveautés. Cela rappelleroit les lieux délicieux d'Athenes, connus sous le nom de Lycée, du Portique, &c. si le ton mercénaire ne gâtoit ces beaux établissemens.

31 *Décembre*. Il a débuté à l'Opéra une nouvelle Basse-taille ; on parle plus des gasconnades de cet Acteur que de sa voix. Rebel lui ayant déclaré qu'il n'auroit que de médiocres appointemens d'abord, mais qu'à mesure que le Public seroit content de lui, il seroit augmenté : *Cadedis*, a-t-il dit, *cela étant, Monsieur, vous m'augmenterez donc tous les jours.*

ANNÉE M. DCC. LXIII.

1 *Janvier*. On a donné dernièrement *le Comte d'Effex*. Il s'eſt paſſé ce jour-là une anecdote qui mérite d'être conſacrée. Lorſqu'il fut queſtion, à l'Aſſemblée, de cette piece, Mlle. Clairon demanda qui joueroit *Eliſabeth*? Mlle. Dumeſnil dit qu'elle s'en chargeroit: „ Je ferai „ donc la Ducheſſe, reprit le premiere? Non „ pas, s'il vous plaît, s'écria Mlle. Hus; c'eſt „ mon rôle, & je ne m'en défais point. Je ne „ veux rien vous enlever, repliqua Mlle. Clai„ ron; cela étant, je ferai la Confidente: il „ n'y a pas grand'choſe à dire, c'eſt mon fait". On crut qu'elle ſe moquoit, & l'on ſe ſépara. Le jour de la repréſentation elle tint parole, au grand étonnement de Mlle Hus, qui en fut déconcertée. Elle en joua le double plus mal. Mlle. Clairon ne paroiſſoit pas, que les battemens de mains ne recommençaſſent, & les ſifflets pour l'autre....... Ce fut avec grande peine qu'elle fut juſqu'au bout, & l'on préſume qu'elle ne cherchera plus à ſe trouver en concurrence avec Mlle. Clairon. Les niais du Parterre ne pouvoient concevoir cela : „ Nous „ voyons bien, diſoient-ils, pourquoi l'une eſt „ huée; mais pourquoi applaudir l'autre, qui „ ne dit mot".

Mlle. Clairon, pour ſe délaſſer, joua *Cathos* dans les *Précieuſes Ridicules*, & s'amuſa comme une Reine.

2 Janvier 1763. Épitaphe de M. de la Poupeliniere.

Sous ce tombeau repoſe un Financier ;
Il fut de ſon état l'honneur & la critique ;
Généreux, bienfaiſant, mais toujours ſingulier ;
Il ſoulagea la miſere publique.
Paſſant, priez pour lui, car il fut le premier.

3 *Janvier.* Il ſe répand un bon mot de cour, d'une eſpece ſinguliere ; il mérite d'être retenu. On l'attribue à M. de Souvré. Se Seigneur, à l'occaſion de la Réforme, diſoit, qu'on s'y étoit mal pris, qu'il falloit la commencer par celle d'un Sacrement. — Quel eſt-il ? — Le Baptême. — Pourquoi ? quel rapport entre lui & ce dont il eſt queſtion ? — *C'eſt que tout n'auroit pas été par compere ni par commere.*

4 *Janvier.* On a donné hier pour la ſeconde fois aux Italiens une piece jouée pour la premiere le jour de l'an. C'eſt *le Milicien*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, &c. . . . . C'eſt dans le genre un peu farce, mais il y a des morceaux de muſique qui méritent d'être cités. Elle eſt de Duny, les paroles d'Anſeaume. On l'interrompt par l'indiſpoſition d'un Acteur. Nous en parlerons à la repriſe.

5 *Janvier.* M. Titon legue ſon *Parnaſſe François* au Roi, en ſuppliant S. M. d'accorder quelque grace ſpécifiée à ſa famille.

6 *Janvier.* L'Académie Françoiſe a fait avant-hier ſon élection par ſcrutin du Directeur & du Chancelier pour le trimeſtre de Janvier. Le ſort eſt tombé ſur M. le Cardinal de Luynes, Directeur, & M. l'Abbé Allary, Chancelier.

Ce fera le premier qui haranguera le Roi fur la Paix, fi elle eft publiée dans fon trimeftre, & à fon défaut le fecond.

7 *Janvier* 1763. On a fait depuis quelque tems des recherches féveres pour l'impreffion de certains livres en faveur des Jéfuites, entr'autres de *l'Appel à la raifon*. Les nommés Bregis & Brothier, ci-devant Jéfuites, font convaincus d'en avoir corrigé les épreuves; plufieurs autres font fur le point d'être pourfuivis à ce même fujet.

8 *Janvier*. Ce matin le Châtelet a décrété de prife de corps les deux ci-devant Jéfuites, Bregis & Brothier, pour avoir corrigé les épreuves de *l'Appel à la raifon*. Deux autres ne font défignés que fous le nom de *Quidams* & ne font pas encore connus. Un cinquieme n'eft décrété que d'ajournement perfonnel, pour avoir été employé à copier cet ouvrage, qu'on lui a dicté.

9 *Janvier*. On commence à parler beaucoup d'un mandement de M. l'Evêque de Lavaur, par lequel il défend la lecture & l'introduction dans fon Diocefe, du livre *des Affertions*, comme faux, fcandaleux & calomniateur. Il prétend que les paffages cités font ou abfolument contraires à la Doctrine des Jéfuites, ou falfifiés & altérés, foit en tronquant, foit en divifant, foit en ajoutant, ou enfin pris dans un mauvais fens, étant dans leur fens naturel la doctrine conftante & univerfelle de l'Eglife. Cet ouvrage, qui doit faire grand bruit, eft, comme littéraire, fort bien fait, écrit avec feu & pathétique.

10 *Janvier*. M. de Soiffons vient d'oppofer

au livre dont nous venons de parler, un livre plus ſage & plus judicieux; c'eſt un *Mandement*, par lequel entrant dans les vues du Parlement il proſcrit, comme Evêque & comme juge de la foi, les *Propoſitions* que celui-là condamne politiquement. Il eſt le premier qui ait oppoſé ſon bouclier à cette inondation de maximes abominables. Il avoit eu la déférence de prévenir M. l'Archevêque de Paris, de conjurer ce Paſteur de remplir la promeſſe qu'il avoit faite de donner quelque choſe ſur cette matiere, il l'avoit aſſuré qu'il convenoit qu'il marchât le premier, qu'il ſuivroit ſes traces, &c. „ Allez toujours devant, Monſeigneur, (lui a „ dit M. l'Archevêque] nous ne marchons pas „ ſur la même ligne „.

11 *Janvier* 1763. L'Opéra a donné aujourd'hui *Polixene*, tragédie nouvelle en cinq actes, paroles de M. Joliveau, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Muſique, & la muſique de M. Dauvergne.

Le poëme eſt très-médiocre. On accuſe le muſicien de chercher toujours à peindre, & de ne jamais attraper ce qu'il cherche, de ne donner rien à chanter, d'être plein de réminiſcences, preſque toutes défigurées. Le ſpectacle eſt aſſez pompeux, autant que le comporte la ſcene; les ballets ſont pittoreſques en quelques endroits, entr'autres dans le quatrieme acte, où la Jalouſie vient tourmenter Pyrrhus avec un chœur de Furies & de Démons. Cet endroit rappelle *Pſyché*: mais quelle différence, pour l'intérêt, entre une jeune Princeſſe effrayée de toutes les horreurs de l'enfer, & un Prince

guerrier & intrépide ! Doit-il avoir peur des diables ? peut-on le plaindre ?

On a admiré avec raiſon une décoration du ſecond acte : il eſt queſtion d'une tempête. Le fond du théâtre repréſente la mer & un ciel ſerein d'abord : peu-à-peu, à meſure que l'orage ſe forme, on voit s'élever les nuages du ſein de l'onde. Cette manœuvre bien exécutée pourroit faire l'illuſion légere qu'on déſire en pareille occaſion ; il n'y a que les éclairs qui ne répondent pas à ce ſpectacle terrible.

12 *Janvier* 1763. Les Poëtes ne le cédent point à nos Orateurs : pluſieurs de ces premiers ſont entrés en lice pour défendre la mémoire du malheureux Calas ; aujourd'hui M. Barthe ſe met ſur les rangs, & chante ce héros tragique dans une Héroïde nouvelle, non encore imprimée.

Il en a fait une autre, où il fait parler l'abbé de Ramſay : malheureuſement le plus grand mérite de ces ouvrages c'eſt d'avoir fait de beaux vers.

12 *Janvier*. M. du Belloy travaille à une nouvelle tragédie, intitulée le *Siege de Calais*. Ce trait, tiré de notre hiſtoire & paſſé ſous Philippe de Valois, en 1347, eſt très-beau : ſavoir, s'il eſt ſuſceptible de tous les reſſorts dramatiques, ſurtout entre les mains de M. du Belloy, qui en met beaucoup en œuvre à la fois.

13 *Janvier*. Les gens qui plaiſantent ſur tout, ont fait à Mr. de la Poupeliniere une épitaphe bien différente de celle qu'on a vu ci-deſſus. On en jugera, la voici :

Pour être auteur ci gît qui paya bien :
Maint ouvrage s'eſt fait ainſi, c'eſt la coutume;
De ſon dernier, en ne ſongeant à rien,
Il devint pere, hélas ! c'eſt ſon Poſthume.

14 *Janvier* 1763. Depuis quelque tems on parle beaucoup d'une Hollandoiſe jeune & jolie, nommée Madame *Pater*. C'eſt la femme d'un riche négociant; elle fait l'entretien des cercles & le ſujet des épigrammes ou madrigaux. Voici ce qu'on a fait de moins mauvais : on ne le rapporte que pour faire époque :

Pater eſt dans notre cité.
Spiritus je voudrois bien être;
Et pour former la Trinité
Filius on en verroit naître.

Les Seigneurs vont en proceſſion chez elle pour la voir : ſon mari, excédé de ces viſites, dit un jour à des courtiſans, en les reconduiſant : "je „ ſuis très ſenſible, Meſſieurs, à l'honneur que „ vous me faites de venir ici; mais je ne crois „ pas que vous vous y amuſiez beaucoup ; je „ ſuis toute la journée avec madame Pater, & „ la nuit je couche avec elle „.

15 *Janvier*. La réception de l'abbé de Voiſenon eſt renvoyée à ſamedi : il ſe tue de dire à tout le monde que ſon diſcours eſt plat; il ſeroit fâché qu'on le crût.

On a repris aujourd'hui *le Milicien* : on attribue cette piece à M. Bertin, dont Anſeaume eſt le prête-nom. En général, c'eſt une forte ſatyre des militaires, il y a plus de vérité que de fineſſe.

16 *Janvier* 1763. Il court dans le monde une épigramme sur Fréron, qu'on dit être de M. de Voltaire ; elle est tapée, mais mal digerée : on en jugera.

Un jour loin du sacré Vallon
Un Serpent mordit Jean Fréron.
Savez-vous ce qu'il arriva ?
Ce fut le Serpent qui creva.

Cette épigramme, originairement en Grec, ensuite traduite en Latin, enfin mise en François, se trouve dans le Dictionnaire de la Martiniere.

17 *Janvier*. Après une longue attente, on a joué aujourd'hui à la Comédie Françoise *Dupuy & Desronais*, comédie en trois actes, en vers libres.

Dupuis est un vieux libertin, qui a une fille, dont est amoureux *Desronais* ; celle-là répond à sa passion : tous deux pressent le bon homme de les marier ; il les aime tendrement & n'en veut rien faire de son vivant. Il craint qu'on ne l'abandonne, & de rester seul. Enfin il se laisse émouvoir & se rend à leurs sollicitations. Tel est le sujet, l'intrigue, & le dénouement de la piece : il y a cinq acteurs, dont deux sont inutiles. On n'en parle point : c'est le valet & une espece de confident de Dupuy.

Ce drame, tout simple, tout peu intrigué qu'il soit, a fait très-grand plaisir, par les détails & par une peinture de nos mœurs très-affligeante, mais très-vraie. Les femmes y sont, on ne peut plus, maltraitées.

Le coloris de l'auteur est peu saillant, peu

naturel & raboteux : il y a plus de finesse que d'esprit dans cette piece, plus de jeu que d'expression. Mollé y déploye une action brillante, beaucoup de feu, de graces & de sentimens ; il est pénétré, outré, c'est un beau défaut dont il se corrigera. D'ailleurs, c'est un vice qui lui est commun avec tous les personages de la piece. Les caracteres de Dupuy, de sa fille, & de Defronais, sont par-delà la nature, en voulant trop y atteindre.

18 *Janvier* 1763. Il se trouve dans quelques maisons un petit Almanach, intitulé *Etrennes aux Paillards*. Il contient 26 couplets, sur 26 Danseuses de l'Opéra & leurs Entreteneurs, fort méchans & fort bien faits dans leur espece. Mlle. Lany ouvre le Bal. Cet Almanach est arrivé de St. Denys, par la poste, à plusieurs personnes.

19 *Janvier*. On sait que M. de Voltaire travaille à une histoire de l'expulsion des Jésuites : plusieurs Journaux font mention de cette nouvelle : on prétend qu'il travaille aussi à celle de la guerre qui vient de finir.

20 *Janvier*. On a vu il y a quelque tems, les instances faites par l'Impératrice des Russies à M. d'Alembert, pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils. Ce Philosophe avoit refusé l'Impératrice, & l'on a des copies de la seconde Lettre de cette Souveraine. La voici.

Lettre de l'Impératrice de Russie à M. d'Alembert.

A Moscou le 13 *Novembre.*

Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au Sr. Odard, par

laquelle vous refusez de vous transporter ici pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe, comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs & honneurs dans ce monde. A vos yeux tout cela est peu de chose, & aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarde comme très-petite la conduite de la Reine Christine, qu'on a tant louée, & souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né & appelé pour contribuer au bonheur & même à l'instruction d'un peuple entier, & y renoncer, il me semble que c'est refuser le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire, que de ne se point prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité : je sais que la cause n'en est que l'amour du repos, pour cultiver les lettres & l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis. Je vous promets, & à eux aussi, tous les agrémens & aisances qui peuvent dépendre de moi; & peut-être vous trouverez plus de liberté & de repos que chez vous. *Vous ne vous prêtez pas aux instances du Roi de Prusse, & à la reconnoissance que vous lui devez*; mais ce Prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, & vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, & soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

[*Signé*] CATHERINE.

P. S.

P. S. [illegible]
que les [illegible]
ges : [illegible]

21 J[illegible]
de l'E[illegible]
gran[illegible]
vues [illegible]
on l'a[illegible]
bien [illegible]
dans le [illegible]
vues de [illegible]
mande.

22 J[illegible]
tion de l[illegible]
l'affluence [illegible]
comme [illegible]
plus [illegible]
brillante [illegible]
faire [illegible]
que les [illegible]
à la [illegible]

La [illegible]
était [illegible]
& par [illegible]
couronne [illegible]
qui [illegible]

M. [illegible]
de la [illegible]
Elle [illegible]
il a [illegible]
a du [illegible]
varier [illegible]
peindre.

23 Janvier [illegible]
mande [illegible]

Tome [illegible]

reſſant pour l'humanité : il voudroit qu'on fît une ſouſcription pour faire des fonds en faveur des honnêtes gens malheureux qui ne peuvent pourſuivre leurs procès.

24 *Janvier* 1763. Amedée Vanloo, premier tre du Roi de Pruſſe, a expoſé depuis quelques jours aux regards des curieux un tableau ſingulier : c'eſt une allégorie ſoutenue des vertus du Roi perſonifiées. Il y a huit figures, ſans compter quelques animaux. On regarde par une lunette, & toutes ces figures ſe réduiſent en une ſeule, qui repréſente en miniature le Buſte du Roi très-diſtinct & très-reſſemblant. Pendant que vous levez l'œil à la languette, le Peintre paſſe le doigt ſur les différentes parties du viſage. Vous levez les yeux, & vous le voyez ſucceſſivement toucher toutes les figures. Ce chef-d'œuvre d'optique devient bien moins ſurprenant par les exemples qu'on en a aux Minimes de la place royale & à la Bibliotheque de Ste. Genevieve.

Le tableau naturel eſt médiocre : les figures même en paroiſſent lourdes & mal proportionnées.

25 *Janvier*. Le ſuccès conſtant de *Du-puy & Deſronais* a mis Collé en ſi grande faveur auprès des Comédiens, qu'il eſt queſtion de jouer la piece d'*Henri IV & du Meûnier*, ſi goûtée à Bagnolet. Le titre ſeul ſouffre des difficultés. On n'oſe mettre un de nos Rois ſi récent ſur la ſcene. L'auteur ne veut point changer le nom, parce que le mérite de la piece y tient en très-grande partie. Il eſt queſtion de ſavoir ſi l'on permettra cette nouveauté.

On prétend que le Duc d'Orléans en fait son affaire & doit en parler à S. M.

27 *Janvier* 1763. M. de Sauvigny presse pour faire paroitre son *Socrate* ; suivant qu'on lui avoit promis à la police, le mois de Janvier étoit le terme fixé. Il prétend qu'il a des ennemis ; il présume que M. de Voltaire, qui a traité le même drame, pourroit sourdement cabaler contre lui : enfin il est encore incertain de son sort.

28 *Janvier*. Il est venu de Nancy une Epitre de Gresset à un Ex-Jésuite, sur les revers que vient d'éprouver la Société : elle est très-étendue, il y a des choses onctueuses & qui se ressentent du génie tendre & facile de l'auteur ; mais une ironie amere qu'il a placée sur la fin, forme une disparate fâcheuse dans tout l'ouvrage.

29 *Janvier*. On rapporte l'histoire d'un placet arrivé à certain Intendant, des plus plaisantes : on en pourroit faire un conte épigrammatique très-bon & très-sale. On la met ici pour les gens de lettres qui en voudront faire usage.

Une jeune fille très-jolie se trouvant à l'audience d'un Intendant, un placet à la main, Monseigneur la lorgne, la démêle, l'aborde, lui dit de passer dans son cabinet. Rien de plus pressé que d'expédier le reste des supplians. Il rentre, l'amour dans le cœur, le feu dans les yeux : " Qu'y a-t-il pour votre service, bel „ enfant : --- C'est un placet, Monseigneur. --- „ Un placet ; ah ! il n'y a rien que de juste sans „ doute : un ange comme vous doit avoir „ raison. Si vous étiez aussi favorable à ma

„ demande „ ! En même tems il appuyoit des baifers ardens : fes mains libertines avoient laiffé échapper le placet, par des attouchemens plus délicieux. “ Eh ! mais , Monfeigneur , „ vous n'y fongez pas ; vous ne favez pas ce „ que je vous demande , lifez ”. En même tems notre Agnès ramaffe le placet , & en fe baiffant découvre à Monfeigneur de nouveaux charmes. Sa Grandeur n'y tient point , & de gré ou de force , il fait exaucer fa requête. Revenu à lui il jure à la Demoifelle le plus inviolable attachement : fa caufe eft gagnée avant qu'il l'ait fue. Le bel ange s'envole rapidement, & Monfeigneur n'ayant rien de mieux à faire, parcourt le placet : il le relit à deux fois. Quelle furprife ! c'étoit une plainte amere contre un chirurgien ignorant ou fripon. On devine le refte. Monfeigneur a pris depuis ce tems la coutume de lire les placets, avant de préfenter le fien.

30 *Janvier* 1763. *La Renommée Littéraire* eft de Mrs. le Brun. Ce font deux freres , dont l'un eft déjà connu par fes démêlés avec Freron. Ces deux Ariftarques veulent prendre le fceptre de la Littérature ; ils l'exercent durement fur les auteurs qui ne font pas de leurs amis ; & en particulier M. Colardeau eft une de leurs victimes les plus malheureufes. Ces Mrs. louent quelquefois leurs amis, & comme il ne feroit pas modefte de fe louer foi-même, ils fe paffent la plume réciproquement , lorfqu'il eft queftion de leurs ouvrages. On ne croit pas que cette feuille périodique, déjà à fon fecond numéro , végete encore longtems.

31 *Janvier*. M. Racine , dernier du nom ,

fils du grand Racine, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, est mort hier d'une fievre maligne. Il ne faisoit plus rien comme homme de Lettres ; il étoit abruti par le vin & par la dévotion.

31 *Janvier* 1763. Les propositions de l'Impératrice de Russie à M. d'Alembert sont des plus favorables ; elles sont uniquement à la charge d'assister sans titre à l'éducation du Prince, son fils, pendant le tems de six ans. S. M. Impériale lui offre un traitement semblable en tout à celui des Ambassadeurs, avec toutes leurs franchises & tous leurs privileges, un hôtel magnifique & l'état de cent mille livres de rentes ; dont les fonds au bout de six ans lui devront être assurés à perpétuité, en terres, maisons ou autres effets à sa volonté, qu'on achetteroit en France.

1 *Février*. Il court une *Lettre sur la paix*, attribuée à M. Thomas. On ne croiroit pas qu'un Secrétaire intime d'un Ministre des Affaires Etrangeres pût écrire de cette façon. C'est un amas de phrases en persiflage, en un mot, un véritable ouvrage de cour, où l'amertume & le fiel sont cachés sous des expressions douces.

2 *Février*. On doit se rappeler qu'il y a quelques années M. de Voltaire ayant appris l'extrême indigence où étoit réduite la petite niece du grand Corneille, touché de son état fit offrir à son pere d'en prendre soin, & de la retirer chez lui à sa terre près Genève. Ce qui fut accepté avec beaucoup de reconnoissance. Tous les Journaux s'empresserent alors à publier cette généreuse action. Mlle. Corneille a vécu

depuis ce tems au château de Ferney, où M. de Voltaire & madame Denis se sont occupés à lui procurer une éducation & des connoissances qu'elle n'avoit pû acquérir chez ses parens. On vient d'apprendre qu'elle épouse M. Dupuis de la Chaux, Cornette de Dragons, qui possede une terre en Bourgogne près celle de Ferney, & a huit à dix mille livres de rentes. En faveur de ce mariage M. de Voltaire lui donne 20000 Livres. Quelque tems auparavant il lui avoit assuré 1400 Livres de rentes viageres : elle aura de plus le produit de l'Edition des Oeuvres de Corneille, à laquelle préside M. de Voltaire, & qu'il doit accompagner de ses Remarques : ce sera un objet de plus de 20000 écus.

3 *Février* 1763. Il court manuscrite une tragédie de M. de Voltaire, intitulée *Saül.* Ce n'est point une piece ordinaire, c'est une horreur dans le goût de la *Pucelle*, mais beaucoup plus impie, plus abominable. On n'en peut entendre la lecture sans frémir.

5 *Février.* M. Goldoni commence à déployer ses talens en faveur des Italiens : on a joué hier de lui *l'Amour fraternel*; on prétend que cette piece accommodée au théâtre, est la même dont a été tiré *le Pere de famille* de Diderot. La comédie est froide & ne peut avoir un grand succès.

6 *Février.* Hier Geliotte & Mlle. Arnoux représenterent sur le théâtre de l'Opéra l'Acte de *Vertumne & Pomone.* Rien de plus délicieux. Ils recommencerent à deux fois, & l'assemblée très-brillante & très-nombreuse en fut sous le charme.

7 *Février* 1763. M. de la Baſtide a compoſé des *Contes* dans le goût de M. Marmontel : mais ils ſont inférieurs pour la narration & les agrémens du ſtyle ; ils ſont même pitoyables, à celui de *la petite maiſon* près, qui eſt très-bien & joliment fait. On prétend que ſa femme y a beaucoup de part. C'étoit autrefois une fille fort répandue dans ces ſortes d'avantures, & qui lui a ſuggeré toutes les deſcriptions agréables dont elle a l'imagination encore remplie.

8 *Fév.* 1763. On parle auſſi des *Contes* de Mlle. Uncy. Cette héroïne eſt remarquable, & il faut en faire l'hiſtoire en deux mots : elle a été élevée dès ſa plus tendre jeuneſſe par les ſoins de M. de Meyzieux, neveu de M. Duverney. Ce galant homme avoit coutume d'éduquer ainſi de jeunes perſonnes pour ſes plaiſirs. Celle-ci ne connoît point d'autres parens. L'heure étant venue, M. de Meyſieux lui témoigna ſes intentions : elle réſiſta, & le combat fut ſi vif & ſi opiniâtre que ſon protecteur la renvoya, l'expulſa ; & la Dlle. a depuis intenté un procès à ſon bienfaiteur pour avoir une légitime, une penſion au moins, &c. Elle a perdu.

11 *Février*. L'abbé de Caveyrac, ſi recherché depuis quelque tems pour quelques ouvrages en faveur des Jéſuites, qu'on lui attribue en tout ou en partie, & ſurtout pour *Mes Doutes*, eſt paſſé en Pologne, où, à la ſollicitation d'un grand Prince il a obtenu un Bénéfice. Il paſſe pour un Saint dans un certain monde. Il eſt bon de remarquer que ce même homme, ſi vendu aux Jéſuites aujourd'hui, a fait autrefois un livre diabolique contre le Pere

H 4

Girard. Il eſt vrai qu'il y fut forcé : ſon intention a toujours été de capter la bienveillance de la Société. Il fut dans ce tems-là trouver les Jéſuites de Provence : " Mes Peres, leur dit-il, „ voilà une fâcheuſe affaire. Vous ne manquez „ point de gens d'eſprit pour vous défendre, „ mais toute apologie ſortant de chez vous ſera „ ſuſpecte ; elle ſera bien mieux placée dans „ la bouche d'un étranger : je vous offre ma „ plume, je ſuis dévoué à la Société, &c. „. Les Jéſuites redouterent une pareille propoſition. Le Pere Girard étoit un Saint qui n'avoit pas beſoin d'apologie : le ciel, s'il le vouloit, feroit des miracles pour le juſtifier, &c. L'entêtement fut ſi grand de la part des R. P. que l'Abbé piqué vivement repliqua : " eh bien ! „ mes Peres, vous ne voulez pas de moi pour „ défenſeur : je vous déclare la guerre, & vous „ verrez quel ennemi je puis être ; &c. mais „ je n'en demeurerai pas moins diſpoſé à faire „ la paix, car je veux être de vos amis, à „ quelque prix que ce ſoit „ : & il a réuſſi.

12 *Février* 1763. M. de Marivaux, de l'Académie Françoiſe, eſt mort aujourd'hui. Les deux Théâtres ſe ſont enrichis de ſes productions, & pluſieurs de ſes Romans ingénieux ſont entre les mains de tout le monde. Il avoit l'eſprit fin & maniéré, beaucoup de délicateſſe ; il étoit parvenu à ſa 77e. année & ne faiſoit plus rien.

13 *Février*. Les deux ſpectacles de la *fauſſe Gloire* & de la *Gloire véritable*, dont on voit la deſcription dans le diſcours de l'abbé de Voiſenon, ont donné l'idée d'une exécution pittoreſque pour les Fêtes qu'on doit donner à

la paix. D'abord s'élevera celui de la *fausse Gloire*, avec son inscription & tous les attributs des Conquérants. Il subsistera peu, & s'écroulera bientôt, pour faire place au second, qui durera toute la nuit.

Comme M. l'abbé de Voisenon se nomme *Fusée*, & qu'on pourroit trouver quelques allusions piquantes à son genre d'esprit, sa famille s'est d'abord opposée à ce projet. Tout considéré, on estime qu'il lui feroit beaucoup d'honneur, & lui-même en est comblé.

15 *Février* 1763. M. d'Alembert s'est décidément refusé aux instances de l'Impératrice des Russies. Bien des gens croient qu'il auroit dû accepter, & que le gouvernement même auroit dû lui insinuer l'utilité dont il nous auroit été dans cette cour. Mais M. d'Alembert a-t-il les talens nécessaires pour l'éducation d'un Prince ? est-ce un politique, un homme fait pour vivre auprès des Rois ? C'est un Diogene, qu'il faut laisser dans son tonneau.

16 *Février*. *Théogene & Chariclée* est reculé. M. Collé, qui ne s'attendoit pas à un succès aussi complet, n'avoit pas trouvé mauvais que les comédiens se disposassent à donner cette nouvelle tragédie; mais voyant la fureur du public, il n'a pas voulu la laisser rallentir, & a interposé l'autorité du Duc d'Orléans pour empêcher sa piece d'être retirée : il a réussi.

Mlle. Clairon, qui devoit jouer le principal rôle, ne l'a point accepté : l'auteur est engoué de Mlle. Dubois, plus jolie que bonne actrice. Si cette piece réussit, l'auteur n'en devra point le succès au prestige du jeu de l'héroïne ; elle est très-froide & très-servile.

17 *Février* 1763. On continue à parler du *Saül* de M. de Voltaire, comme un tissu d'impiétés rares, d'horreurs à faire dresser les cheveux. Cette tragédie est toujours très-recherchée & très-peu répandue ; elle ne court que manuscrite.

Ce poëte infatigable varie sans cesse ses travaux. On parle de son *Oedipe* corrigé, dont il a tout-à-fait retranché le rôle de *Philoctete*. Il a retouché aussi sa *Marianne*.

18 *Février*. Rien de si raboteux, de si dur à la lecture, que la piece de *Dupuy & Desronais*. L'auteur y a noté toute la pantomime des acteurs, & il paroît que ces observations, loin d'avoir donné lieu au jeu des personages, n'ont été faites, au contraire, que d'après eux. L'épitre dédicatoire au Duc d'Orléans est du plus mauvais goût & très-petitement écrite.

20 *Février*. Madame la Duchesse d'Aiguillon se met sur le rang des auteurs, elle a traduit de l'Anglois des *Poésies Erses*, dont les Journaux ont rendu un compte très-avantageux. Le Journal étranger en avoit parlé le premier ; celui des Savans l'a fait ensuite, & s'étant servi des mêmes réflexions & presque du style du premier, celui-ci réclame le plagiat & crie vivement au larcin. Ce dégoût l'avoit presque mis dans le dessein de discontinuer, cependant il prend une nouvelle vigueur, & il va en paroître deux volumes pour continuer l'année derniere, qui n'est pas encore à sa fin.

21 *Février* 1763. La Poétique de M. Marmontel est sous presse : ses partisans l'annoncent, suivant l'usage, avec beaucoup d'éloges : il prêchera peut-être mieux par ses préceptes que par ses ouvrages.

23 *Février* 1763. On a fait un mauvais couplet ſur la Réforme & ſur les Jéſuites :

Capitaines, qu'on réforme,
Et qui partout publiez
Que c'eſt injuſtice énorme
Qu'on vous ait ainſi rayés ;
A tort de vous chacun crie ;
Un coup plus inattendu
Nous pétrifie :
Jeſus lui-même a perdu
Sa Compagnie.

23 *Février*. M. l'Abbé de Radonvilliers, Sous-précepteur des Enfans de France, s'eſt mis ſur les rangs pour briguer la place vacante à l'Académie Françoiſe par la mort de M. de Marivaux. Un tel concurrent écarte tous les candidats.

24 *Février*. On ne ceſſe de s'évertuer pour gagner de l'argent : il paroît un *Proſpectus d'une Gazette du Commerce*, inventée ſans doute à pareille fin. L'annonce en eſt belle ; on met les meilleures choſes du monde ; elle doit être de la plus grande utilité. Il en paroîtra deux par ſemaine : on en fera de deux ſortes, pour la ville & pour la province. Elles paroîtront au 1er. Avril 1763.

25 *Février*. On trouve dans la ville de Rheims un livre fort rare, intitulé *Apologie des Jéſuites* ; on l'attribue à un jeune Pere de Nancy. Il eſt fort bien écrit : il ne paroît pas cependant qu'il contienne des argumens plus victorieux que tous les livres déjà faits en faveur de la Société.

26 *Fév.* 1763. M. de Voltaire a écrit à M. d'Alembert pour le congratuler sur le courage qu'il a eu de préférer la philosophie aux richesses & aux grandeurs dont vouloit le combler une grande Princesse. La légéreté, la bonne plaisanterie, le sentiment pur & pénétrant caractérisent cette nouvelle production. Il y parle des Jésuites, de Mlle. Corneille, de l'Edition des Oeuvres de Pierre; il dit que les Graveurs conviennent que la souscription est ornée des noms les plus brillans, mais que malheureusement les noms des grands Seigneurs ne sont pas des lettres de change.

17 *Février*. Mlle. Dangeville quitte sans rémission le théâtre François : quoique préparés depuis longtems à cette perte, elle sera longtems l'objet de nos regrets. On dit pour nous consoler que Preville éleve Mlle. Luzi de l'Opéra-comique : il espere qu'elle remplacera quelque jour cette inimitable actrice. Il trouve à sa jeune pupile le talent le plus décidé : il la prépare, il la dispose, il la forme, & veut laisser mûrir le moment de son début : il ne doute pas qu'elle n'ait le succès le plus complet dès cet instant. Elle promettoit déjà beaucoup : elle est en bonnes mains. Voilà bien des motifs d'espérer : mais nous savons par malheur ce que nous perdons, nous le sentons tous les jours.

18 *Février*. Les Italiens ont donné aujourd'hui la premiere représentation du *Bucheron* ou des *trois Souhaits*, comédie en trois actes mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Custet, jeune homme qui entre en lice, & la musique de M. Philidor.

Ce dramé a été bien reçu du public à tous égards, la musique surtout a fait une sensation. Quant à la fable, elle est tirée du Conte de Perrault, plus rapide, plus serré, plus vif; elle est changée d'une façon plus convenable pour le théâtre, mais moins plaisante.

28 *Fév.* 1763. M. le Marquis de Pompignan reparoît sur la scene, au sujet d'un discours prononcé dans l'église d'une de ses terres par son curé, dans lequel ce Pasteur, en lui adressant la parole, fait l'éloge de ses vertus, exalte la magnificence avec laquelle il a contribué à la réédification de la paroisse. Ce discours, cité avec éloge par plusieurs Journalistes, a donné matiere à M. de Voltaire pour ridiculiser de nouveau M. de Pompignan par trois petites miseres imprimées : *Relation d'un voyage de Fontainebleau.* — Une *Lettre de l'Ecluse*, *acteur de l'ancien Opéra Comique* — & une *Chanson.* Toutes médiocres que soient ces productions, elles en rappellent de si sanglantes, que les amis de M. le Franc ne peuvent qu'être fâchés de ces écrits, d'autant plus que le public en général n'est rien moins que disposé en sa faveur.

1 *Mars.* M. l'Abbé le Gendre, rival de M. l'Abbé de Lattaignant dans le genre des chansons, a réformé ainsi celle qu'on a déjà vue sur la Réforme.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde*,

Brave officier, bon militaire,
La Réforme te désespere,
Que cela ne t'attriste pas !
Je veux que tu t'en glorifie ;
Jésus est dans le même cas,
On réforme sa Compagnie.

2 *Mars* 1763. Ce pays-ci ne tarit point en nouveautés. On propose une feuille hebdomadaire pour les livres fraîchement éclos, & l'on regarde cela comme très utile pour le public; il jugera: on ne parlera que de ceux imprimés avec permission, & répandus sous la protection du gouvernement.

3 *Mars*. M. Framery, écolier du Plessis, âgé de 17 ans & demi, vient de faire une petite piece pour la Comédie Italienne, qu'il avoit d'abord intitulée *la nouvelle Eve*. On lui a conseillé de substituer le titre de *Pandore*. Il y a de jolies choses, & elle promet du talent dans un âge aussi foible. Il étoit à craindre que la Police ne lui fît beaucoup d'accrocs, comme cela vient d'arriver.

4 *Mars*. *Arlequin*, *Valet de deux Maîtres*, comédie Italienne en cinq actes de M. Goldoni. On ne peut guere rendre compte de pareilles pieces, écrites en langue étrangere & dont le héros est Arlequin, qui varie ses rôles & les rend à sa fantaisie. On ne conçoit guères pourquoi les Italiens ont pensionné de deux mille écus un auteur qui ne leur est pas d'une plus grande utilité. On espéroit que le Sr. Goldoni monteroit sur la planche: apparemment que sa qualité d'Avocat ne lui a pas permis cette incartade, ou qu'il ne présume pas assez de ses talens.

5 *Mars*. M. de Saint-Foix, dans une Lettre fort ingénieuse, écrite à un prétendu peintre qu'il suppose faire le portrait de Mlle. Dangeville, couvre sous cette enveloppe délicate l'éloge le plus fin de cette inimitable actrice. Elle ne pouvoit être mieux louée que par le chantre *des Graces*.

5 *Mars* 1763. Il y a deux Lettres de M. de Voltaire à l'Abbé de Voisenon, remarquables par l'objet qu'il y traite. Ce grand homme voulant l'être exclusivement, y dégrade de la façon la plus basse & plus injurieuse Corneille & Crébillon. Ces deux pieces avouées & signées de lui, justifient le libelle qu'on lui attribuoit à juste titre contre le dernier, sous le titre d'*Eloge*.

6 *Mars*. Il passe pour constant que le Sr. Marin, Censeur de la Police, a été 24 heures à la Bastille pour avoir passé les vers d'une piece faite par M. Dorat. On a senti combien il étoit maladroit de le punir dans un pareil moment, que ce seroit afficher l'allusion qu'on vouloit éviter; en conséquence, avant que la chose ait éclaté, on a élargi ce Censeur. La suite justifiera ce bruit, s'il est vrai; dans quelques mois il sera obligé d'abdiquer la Censure.

7 *Mars*. On a joué à la Cour *le Devin de Village*. Quelques acteurs de la Comédie Italienne y ont chanté avec Geliotte, entr'autres Caillaud, qui a le bonheur de plaire au Roi. S. M. a les plus grandes bontés pour lui.

Mlle. Le Mierre, aujourd'hui Mad. Larrivée, ayant voulu chanter à ce divertissement, a trouvé sa voix en défaut. On attribue cet évenement à un accident survenu dans le voyage, elle est grosse d'ailleurs.

7 *Mars*. L'Encyclopédie s'imprime actuellement, & l'on espere voir finir ce monument immortel de l'esprit humain.

8 *Mars*. La santé de Mlle. Clairon baisse considérablement; on craint fort de la perdre; elle laisseroit le Théatre François dans un grand

délabrement : elle va partir inceſſamment pour aller conſulter Tronchin à Geneve.

8 *Mars* 1763. On voit au Palais un Tableau trouvé chez les Jéſuites de Billon en Auvergne, qui attire la foule des curieux & des amateurs. Il eſt très grand & contient plus de 200 figures : il repréſente un vaiſſeau fort vaſte, dans lequel ſont toutes ſortes de perſonages, ſurtout beaucoup de moines & les différens généraux d'Ordres. L'inſcription eſt *Typus Religionis.* Un Jéſuite eſt au gouvernail, qu'on reconnoît être St. Ignace. Un autre à l'avant du vaiſſeau, paroît obſerver la route. Le bâtiment cingle vers le Port du Salut, & laiſſe derriere lui le monde, déſigné ſous tous les attributs qui en indiquent les pompes, les vanités & les ſcandales. Différentes barques & chaloupes, où ſont des Cardinaux, des Rois, des Empereurs, cherchent à aborder le grand vaiſſeau. On paroît leur tendre des amarres pour les recevoir ; mais on en écarte de certaines qui ſont indiquées contenir des hérétiques : on les tue à coups de fleche, & il paroît qu'*Henri* IV, dont on reconnoît la tête, eſt renverſé d'un trait. On ne peut dire par quelle main il eſt décoché, & l'on commente beaucoup ſur cette effigie. On prétend que ce n'eſt qu'une copie, & que l'original eſt à Rome. En général, c'eſt un barbouillage, une peinture d'hôtellerie. Les gens ſenſés regardent toute cette allégorie comme une capucinade fort en vogue du tems de la ligue.

Il y a depuis quelques jours des défenſes ſévères de faire voir le tableau ; on l'a transporté au Noviciat.

9 *Mars* 1763. *Lettre de M. de Voltaire à M. d'Alembert.*

Ferney le 11 *Février* 1763.

Mon cher & illuſtre confrere, il ſemble que ſi quelques pédans ont attaqué en France la Philoſophie, ils ne s'en ſont pas bien trouvés, & qu'elle a fait une alliance avec les Puiſſances du Nord. Cette belle Lettre de l'Impératrice des Ruſſies vous venge bien. Cela reſſemble à la Lettre que Philippe écrivit à Ariſtote, le jour de la naiſſance d'Alexandre.

Je me ſouviens que dans mon enfance je n'aurois pas imaginé qu'on écriroit de pareilles Lettres de Moſcou à un Académicien de Paris. Je ſuis du tems de la Création, & voilà quatre femmes de ſuite qui ont perfectionné en Ruſſie ce qu'un grand homme y avoit commencé. Votre galanterie françoiſe doit quelques complimens au ſexe féminin ſur cette ſingularité, dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple. La belle Lettre que celle de Catherine! Ni Ste. Catherine de Sienne, ni Ste. Catherine de Boulogne, ni Ste. Catherine d'Alexandrie, n'en auroient jamais écrit de pareilles : ſi les Princeſſes ſe mettent à cultiver leur eſprit, la Loi Salique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands hommes, les grands exemples, & les grandes leçons nous viennent du Nord? Les Newton, les Loke, les Guſtave, les Pierre le Grand & gens de cette eſpece, ne furent point élevés à Rome dans le college de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours paſſés une groſſe apo-

logie des Jésuites pleine d'*Aos* & de *Pathos* : on y a fait le dénombrement des grands génies qui illustrent notre siecle ; ils sont tous Jésuites : c'est, dit l'auteur, un *Chapelain*, un *Bandury*, un *Buffier*, un *Desbillon*, un *Castel*, un *Laborde*, un *Berruyer*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Rooth*, & enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été si longtems l'oracle des gens de lettres.

Je suis assez comme M. Chicaneau, je ne connois pas tous ces gens-là, excepté feu Berthier, que j'ai cru mort sur le chemin de Versailles. Mais enfin je suis ravi que la France ait encore tant de grands hommes.

On dit aussi que l'on compte parmi les sublimes génies un M. *le Roi*, Prédicateur de St. Eustache, qui prêche contre les Philosophes avec l'éloquence du R. P. Garasse, Jésuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, contre les esprits-forts, en style bouffon & burlesque. A vous parler sérieusement, je trouve que si quelque chose fait honneur à notre siecle, ce sont les trois *Factums* de Mrs. Mariette, Beaumont & Loiseau, en faveur de la famille infortunée des *Calas*. Employer ainsi son tems, sa peine, son éloquence, son crédit, &, loin de recevoir aucun salaire, procurer des secours à des opprimés, c'est-là ce qui est véritablement grand, & ce qui ressemble plus au tems des Cicérons & des Hortensius, qu'à celui de Buth, de Huth, & de Frere Berthier. Je m'embarrasse fort peu du jugement qu'on rendra, car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, & je ne connois de tribunal infaillible que celui des honnêtes gens de differens pays, qui pensent

de même & compofent, fans le favoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont point l'efprit de corps.

Je ne fais ce que c'eft que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un *Examen de quelques pieces de Crébillon.* Je ne connois ni cet examen ni ces injures; j'aurois trop à faire s'il falloit lire tous ces rogatons. *Pierre le Grand* & le *Grand Corneille* m'occupent affez. J'en fuis malheureufement à *Pertharite*, & je marie la niece pour me confoler. Nous mettons dans le contrat qu'elle eft coufine-germaine de *Chimene*, & qu'elle ne reconnoît pour fes parens ni *Grimoald* ni *Vinulphe.* Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition foit achevée.

Beaucoup de grands Seigneurs ont foufcrit très généreufement : les graveurs difent que leurs noms ne font pas des lettres de change.

J'envoye à l'Académie l'*Heraclius* Efpagnol, que j'ai traduit de Calderon, & qui eft imprimé avec *l'Héraclius* François. Vous jugerez qu'il y a de tems en tems dans Calderon de très brillantes étincelles de génie.

Vous recevrez auffi bientôt une certaine *Hiftoire Générale.* Le genre humain y eft peint cette fois-ci des trois quarts; il ne l'étoit que de profil aux autres Editions : quoique je fois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connoître. Adieu, mon très cher maître Philofophe; je fuis obligé de dicter, je deviens aveugle comme La Mothe : quand l'Abbé Trublet le faura, il trouvera mes vers meilleurs.

10 *Mars* 1763. Le Journal Encyclopédique eft fufpendu. Le Sr. Rouffeau de Touloufe eft

ici pour plaider sa cause. Le Duc de Bouillon ayant eu avis que ledit Rousseau vouloit quitter Bouillon, où ce Journal s'imprime, pour passer à Manheim, chez l'Electeur Palatin, où il est appelé, a fait saisir tous les papiers de cet auteur, & l'a mis hors d'état d'exécuter son projet. Il demande à rester, & à r'avoir la liberté de continuer.

Il est aussi question d'un *Journal de Jurisprudence*, à la tête duquel il vouloit se mettre, & dont on a déjà vu le *Prospectus*.

11 *Mars* 1763. Favart a eu ordre du Gouvernement, c'est-à-dire des Ducs de Choiseuil & de Praslin, de composer une piece de théâtre pour la paix, qui sera jouée lors de la distribution des denrées, & du feu de paille qui doit être fait incessamment. On veut que cette comédie soit jouée aux François.

12 *Mars*. Caillaud est dans la plus haute faveur auprès du Roi. Ce Monarque goûte ses talens & son esprit : il est admis aux petits appartemens pour divertir S. M.

L'Opéra n'est point content de voir la Comédie Italienne admise à jouer ce qui la concerne devant le Roi. M. Villette & autres ont représenté *le Devin de Village*, dans lequel le seul Geliotte figuroit pour le premier spectacle.

13 *Mars*. Le Divertissement & la Comédie pour la Paix qui devoient être joués aujourd'hui, sont renvoyés à demain. La piece qui devoit être intitulée *l'Antipathie vaincue*, est nommée *l'Anglois à Bordeaux*. L'Ambassadeur d'Angleterre a demandé ce changement. Au reste, le Sr. Favart l'a portée chez tous les Ministres Etrangers, pour savoir s'ils n'y trou-

voient rien qui pût les bleſſer. Ils en ont été très contens. Pour les flatter davantage, on a ordonné de jouer *Brutus*, tragédie de M. de Voltaire, où l'on fait qu'il y a un Eloge magnifique de la dignité des fonctions d'un Ambaſſadeur.

14 *Mars* 1763. *L'Anglois à Bordeaux* a été reçu avec beaucoup d'applaudiſſement. On y a trouvé de l'eſprit infiniment, mais de l'eſprit à la Voiſenon, délicat, maniéré, précieux, revenant ſouvent ſur la même penſée, qu'il décompoſe & reproduit ſous toutes ſortes de faces. Cette piece, en un acte, ne peut figurer vis-à-vis du *François à Londres*. Celle-ci eſt infiniment ſupérieure. Traçons-en l'eſquiſſe en deux mots. Un Mylord eſt priſonnier d'un François, qui a une ſœur folle à l'excès; il en devient amoureux: ſon frere l'eſt de la fille de l'Anglois; il cherche tous les moyens de vaincre l'antipathie de celui-ci contre notre nation, & comme il refuſe tous ſes ſervices, il intéreſſe le valet de ſon priſonnier à lui faire tenir une lettre de change de deux mille guinées de la part d'un de ſes amis de Londres. Cet ami arrive pour épouſer la fille du Mylord, qui lui étoit promiſe: il ne la trouve pas bien favorablement diſpoſée, il ſe doute qu'elle a formé quelque inclination. Son pere ſurvient, remercie ſon ami de ſa lettre de change. Celui-ci n'y comprend rien. On éclaircit le fait: la générosité du François miſe dans tout ſon jour, pénetre l'un de reconnoiſſance, l'autre d'admiration. Ce dernier ſe trouve à ſon tour lui avoir les obligations les plus grandes, puiſqu'il lui doit la vie; on découvre qu'il aime la fille de l'Anglois, qui

celle-ci a du retour pour lui. Le nouvel arrivé la céde généreusement, & donne tout son bien à ces amans. On reçoit dans l'instant les nouvelles de la Paix : de-là un Divertissement fort plat. On fait danser toutes sortes de nations, jusqu'à des Negres ; puis on chante des couplets misérables.

Dans le courant de la piece on avoit amené un *vive le Roi* ! Quelques voix dans le Parterre ont fait chorus : il n'a pas été général à beaucoup près.

Mlle. Dangeville, qui se disposoit à se retirer, a contribué dans cette piece, par ordre du Gouvernement, qui la prend fort à cœur.

15 *Mars* 1763. *Benaker au sage & savant Abukibek.* Tel est le titre de la XVe. Lettre des *Lettres Cabalistiques* qu'on vient de réimprimer seule. Elle porte sur la destruction de la Société, qu'elle paroît prophétiser de la maniere la plus judicieuse & la plus sensible. Elle en détaille les motifs & les tire des mêmes raisons qu'ont fait valoir les différens Parlemens. Elle est fort singuliere par les circonstances. L'editeur n'a pas manqué d'observer que ces Lettres étoient du Marquis d'Argens, frere du Président d'Eguilles, actuellement décrété de prise de corps pour avoir soutenu, *per fas & nefas*, cette formidable Société.

16 *Mars*. M. l'abbé de Radonvilliers, Ex-Jésuite, Sous-précepteur des Enfans de France, a été élu avant-hier de l'Académie Françoise.

16 *Mars*. On annonce aussi la retraite de Mlle. Gaussin. Cette perte du Théâtre François ne fera pas autant de sensation que celle de Mlle. Dangeville.

17 *Mars* 1762. La seconde représentation de *l'Anglois à Bordeaux*, donnée hier, a eu le plus grand succès. On avoit demandé l'auteur dès la premiere représentation. Mlle. Hus s'étoit avancée sur le théâtre pour dire qu'il n'y étoit pas ; mais le public ne lui donnant pas le tems de s'expliquer, toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche, elle s'étoit retirée. Bellecour lui avoit succédé, & ayant eu plus de patience, avoit fait entendre cette excuse au Parterre : *qu'il le nomme donc*, s'étoit-on écrié. L'acteur a répondu que c'étoit M. Favart. Aujourd'hui les clameurs ont recommencé. Le pauvre diable a été traîné par deux Comédiens sur le théâtre, & y a reçu malgré lui la bordée des applaudissemens du public.

18 *Mars*. On annonce d'avance un Opéra de la composition de M. de la Borde le Musicien, qui doit être joué à Choisy le 6 Juin.

18 *Mars*. Les différens Spectacles ont demandé à jouer encore une semaine, comme la Comédie Italienne. Il paroît qu'ils ne réussiront pas. L'Opéra, qui devoit donner *Armide* pour la Capitation, ne jouera d'extraordinaire que demain samedi la même piece.

19 *Mars*. Les François ont fait leur clôture aujourd'hui par *Tancrede*. C'étoit Mlle. Dubois qui faisoit le rôle de Mlle. Clairon : elle a eu beaucoup de partisans & a été singuliérement applaudie. On ne peut cependant se dissimuler que c'est un rôle au-dessus de ses forces : elle n'a pas assez d'ame pour le jouer en beaucoup d'endroits, encore moins assez de dignité. Quoique bien bâtie, elle a des bras ignobles & trop grands pour avoir un beau geste : au reste, ce

qui décide la queſtion, c'eſt la tendreſſe affectueuſe avec laquelle Mlle. Clairon l'a complimentée & embraſſée ; on en peut conclure qu'elle l'a jugée hors d'état de pouvoir l'atteindre ; ſa jalouſie n'auroit pu y tenir, Mlle. Dubois ayant déjà l'irrémiſſible défaut d'être jolie.

20 *Mars* 1763. Enfin les Italiens ont gagné leur procès : ils s'étoient d'abord adreſſés à M. l'Archevêque, qui leur avoit interdit de jouer. Comme ce n'eſt point de ſon diſtrict, la Police leur permet de paſſer outre. Ils ſe trouvent ſubſtitués au privilege de l'Opéra Comique, à condition qu'ils ne joueront que des pieces de ce ſpectacle.

Le profit des repréſentations de cette ſemaine ſe répartit ſur le champ entre les différens acteurs, en n'en déduiſant que les fraix.

21 *Mars*. Il ſe trouve à Paris un arriere petit-fils de Racine par les femmes : comme il ne reſte aucun mâle, que le dernier mort & ſon fils avoient très-peu joui de leurs entrées, droit héréditaire dans une famille auſſi illuſtre pour le théâtre, que perſonne ne recueilloit cette eſpece de ſucceſſion littéraire, ce jeune homme a cru pouvoir ſe préſenter & attendre cette grace du reſpect & de la reconnoiſſance des Comédiens pour leur bienfaiteur. Leur procédé noble en faveur de ſon couſin, de la petite-fille de Corneille, de Crébillon, &c. lui étoient garants de leur généroſité. Les hiſtrions ont démenti en un inſtant toute la bonne opinion qu'avoient conçu d'eux les gens qui ne connoiſſent pas les reſſorts du cœur humain. Comme cette grace a été demandée ſourdement, qu'ils n'ont pas eſpéré qu'elle fit un grand éclat, que

le faste & l'ostentation sont ce qui les détermine plus ou moins aux bonnes actions, ils ont refusé tout net les entrées à l'arriere petit-fils de Racine; en ce que cette grace porteroit un grand tort à leurs intérêts, ont-ils dit, étant déjà trop multipliée. Leur ame vile & sordide s'est montrée à découvert en cette occasion.

22 *Mars* 1763. On annonce déjà pour la rentrée une actrice miraculeuse, Mlle. de Villeneuve, petite-fille de la femme-de-chambre de Mlle. Gaussin. Cela fait une affaire d'Etat. Elle étoit engagée pour aller à Manheim chez l'Electeur Palatin; elle avoit reçu cent pistoles. Heureusement qu'on a fait part à l'abbé de Voisenon de cette perte prochaîne; il l'a voulue voir, l'a faite déclamer, lui a trouvé les talens les plus décidés; il est parti sur le champ pour Versailles, en a parlé à M. le Duc de Praslin, à M. le Duc de Choiseuil, à Madame la Marquise; on est convenu qu'il l'ameneroit chez cette derniere, qu'on la feroit jouer devant le Roi, en voilant Sa Majesté, pour que la jeune personne n'en fût pas éblouie. Cela s'est exécuté avec le plus grand succès. On a rendu les cent pistoles qu'elle avoit touchées, & l'on s'attend incessamment à voir cette merveille

23 *Mars*. Le *Socrate* de Sauvigny, après bien des contradictions, doit se jouer à la rentrée. On avoit d'abord exigé qu'il supprimât une tirade contre Aristophane, comme désignant trop particuliérement le Sr. Palissot. La Marquise de Villeroi avoit assuré l'auteur qu'il ne seroit point représenté sans cela. Après bien des pourparlers il a rayé à regret le morceau, où ce méchant étoit particuliérement caractérisé.

24 *Mars* 1763. *L'Anglois à Bordeaux* a été joué à la cour. Le Roi, la Reine & la famille Royale ont voulu voir l'auteur: en conféqnence Favart s'y eft rendu. Il a été accueilli avec beaucoup de bonté. Au moment où on l'a conduit chez la Marquife, elle lifoit un Conte de Marmontel, *la Bergere des Alpes* : cette grande Dame a exigé qu'il en fît une piece, ce qui fera exécuté.

L'abbé de Voifenon recueille indirectement tous les éloges donnés à l'autre : il s'en défend avec la plus grande modeftie, mais l'efprit de la piece eft trop marqué à fon type pour le méconnoître.

25 *Mars*. On commence à répandre les bons mots des Enfans de France ; on en cite deux entr'autres qui décèlent leur maniere de penfer.

Le Duc de Berry, en parlant, avoit lâché le mot *il pleuva.* " Ah ! quel barbarifme, [s'écria „ le Comte de Provence] mon frere ; cela n'eft „ pas beau, un Prince doit favoir fa langue. --- „ Et vous, mon frere [reprit l'aîné] vous de- „ vriez retenir la vôtre „.

Le Duc de Chartres étant allé faire fa cour aux Enfans de France, il appeloit toujours M. le Duc de Berry, *Monfieur* : " mais, [dit ce „ jeune Prince] Monfieur le Duc de Chartres, „ vous me traitez bien cavaliérement ; ne de- „ vriez-vous pas me donner du *Monfeigneur ?* „ --- Non, [reprit vivement M. le Comte de „ Provence] non, mon frere, il vaudroit mieux „ qu'il dit *mon coufin* „.

26 *Mars*. M. l'Abbé de Radonvilliers a été reçu aujourd'hui. Rien de plus plat que fon dif-

cours & de plus platement débité. Il a voulu le réciter de mémoire : c'étoit une ſuite d'éloges lourds & mal-adroits. Il n'y a que le pauvre Marivaux dont il a reſtreint les louanges, attendu le genre pernicieux & condamnable dans lequel il a écrit. C'eſt quelque choſe d'aſſez plaiſant, que cet orateur fameux par ſes Romans & par ſes Comédies, ſe ſoit trouvé dans le cas d'être panégyriſé par un Prêtre d'une part, & par un Cardinal de l'autre, car c'eſt le Cardinal de Luynes qui avoit été Directeur. Il faut remarquer que cet auteur avoit été reçu par un Archevêque, M. Languet, qui, au lieu de lui donner le tribut d'encens uſité en pareil cas, l'avoit vivement tancé ſur l'uſage dangereux de ſes talens. Le candidat ayant péroré, le Directeur ayant répondu, Meſſieurs s'étant regardés avec quelque confuſion, ils ont levé le ſiege, n'ayant rien de plus à dire. C'eſt peut-être la premiere fois que la ſalle n'a rétenti d'aucuns battemens de mains. La ſéance a duré environ une demi-heure.

27 *Mars* 1763. Hier s'eſt fait la clôture des Italiens avec la plus grande affluence. Il y avoit du monde juſque dans le ceintre, où l'on louoit les places 6 Livres 12 Sols. Ils ont fait 4600 Livres, recette inouie juſqu'alors.

Le compliment s'eſt paſſé en dialogues, en vers & en chants : cela formoit un petit Drame qui a duré longtems & très-fade pour les Spectateurs, par la répétition fréquente des mêmes éloges, des mêmes remercimens & des mêmes ſuppliques.

28 *Mars*. Il court dans le monde des vers faits par les officiers Irlandois des Régimens

que M. le Marquis de Brehant, Maréchal de Camp, étoit chargé de réformer à Valenciennes, comme Inspecteur. La singularité les fait mettre ici, ils lui ont été présentés le jour de St. Patrice :

> Patrice que nous révérons
> Comme notre premier apôtre,
> Ainsi que vous, Brehant, nâquit chez les Bretons :
> Le ciel vous a choisis pour être nos patrons,
> Vous dans ce monde, & lui dans l'autre.

28 *Mars* 1763. M. Marmontel a eu l'honneur de présenter au Roi sa POETIQUE, *en trois volumes in*-8°. Cet ouvrage, que l'auteur annonce modestement ne pouvoir être fait que dans ce tems-ci & par-lui, n'est qu'une paraphrase de la *Poétique d'Horace* & de celle de *Boileau*. Nous en parlerons plus amplement quand nous aurons recueilli les divers avis des connoisseurs.

29 *Mars*. *Esprit, singularités & bons mots du Pere Castel.* Tel est le titre d'un ouvrage assez peu important, où l'on cite les différens apophtegmes & où l'on paraphrase les différens sentimens de ce Jésuite sur toutes les matieres. Le clavecin oculaire occupe une grande partie du volume : c'étoit en effet la plus importante singularité du personnage, fol d'ailleurs.

29 *Mars*. Il nous est tombé entre les mains une gazette manuscrite que le Sr. Freron envoye en Piémont & pour laquelle on lui donne cinquante Louis. C'est beaucoup dire que d'assurer qu'elle lui coûte encore moins à faire que ses feuilles, & qu'elle leur est inférieure. C'est une

rapsodie de tous les rogatons, contes populaires, historiettes, nouvelles de Paris, digérée à la hâte & mal écrite. On assure qu'il l'envoye en différens Etats étrangers.

30 *Mars* 1763. M. le Duc de Bouillon a paru se laisser toucher par les suppliques & soumissions du Sieur Rousseau de Toulouse ; il doit retourner dans sa Principauté pour y continuer son Journal, dont S. A. avoit mis en possession l'Abbé Méhegan. Il est obligé de faire deux mille francs de pension à ce dernier, & 100 pistoles à l'abbé Coyer. Il en coûte toujours quelque chose pour déplaire aux Princes.

31 *Mars*. M. Dorat, en Philosophe, s'est joint au Public pour trouver sa piece mauvaise ; il a fait à cette occasion une Epitre gentille. La voici : elle s'adresse à un ami :

Au milieu des plus grands revers
Tu dis que le sage plaisante,
Et qu'il verroit sans épouvante
La ruine de l'univers.
J'en fais mon compliment au sage ;
Cette héroïque fermeté
Est bien digne de notre hommage,
Je la respecte en vérité ;
Mais jamais ce triste courage
Par moi ne peut être imité.
J'ai toute la foiblesse humaine :
Mon ame esclave de mes sens
Ouvre toujours les deux battans
Au plaisir, ainsi qu'à la peine.
Ami, tu me vois consterné

D'avoir au grand jour de la ſcene
Riſqué mon drame infortuné;
Oui, ma douleur eſt ſans ſeconde:
Et cependant, on le ſait bien,
La chûte d'un drame n'eſt rien
Auprès de la chûte du monde.
Je puis, dis-tu, me conſoler
Entre les bras d'une maîtreſſe.
Exilé des bords du Permeſſe
C'eſt à Paphos qu'il faut voler.
Ce ciel n'eſt point exemt d'orages.
Déſormais à l'abri des vents
Je veux contempler les naufrages.
Et des auteurs & des amants.
Irois-je plein d'une humeur noire
De Vénus attriſter la cour ?
C'eſt bien aſſez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité pour la gloire,
Sans l'être encore pour l'amour.
Mais quoi! ton amitié me reſte,
C'eſt ma reſſource & mon ſoutien;
Pilade dans le ſein d'Oreſte
Ne doit plus ſe plaindre de rien,
La Gloire eſt une enchantereſſe
Qui ne remplit jamais un cœur;
L'Amour n'eſt qu'un inſtant d'ivreſſe,
L'Amitié ſeule eſt un bonheur.

1 *Avril* 1763. M. Cazot, Commiſſaire de la Marine, a voulu faire un poëme en proſe dans

le goût de l'Arioste, intitulé *Olivier*. Il roule sur l'ancienne Chevalerie, il est aussi extravagant que l'*Orlando*; mais est-il compensé par les beautés de toute espece dont est rempli le poëme Italien ? On croit y voir de l'allégorie.

2 *Avril* 1763. La gazette de France annonce pour le 13 Avril prochain l'ouverture d'une nouvelle Bibliotheque qui appartient à la ville. C'étoit ci-devant celle de M. Moreau, Procureur du Roi, de la ville, qui en étoit le possesseur ; il lui en a fait présent. Elle est placée à l'hôtel de Lamoignon, rue pavée. M. *Bonami*, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, en est nommé Bibliothécaire.

3 *Avril*. Un malheur ne va jamais sans l'autre : M. Dorat ayant essuyé une disgrace au Parnasse, elle a été suivie d'une autre à Cythere. Mlle. Dubois l'a congédié aussi séchement que le Public. Ce Poëte aimable s'est consolé de ce nouveau malheur par une Epitre aussi agréable que la premiere, elle s'adresse encore à un ami.

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse !
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Ris avec moi de ma disgrace,
Les regrets ne menent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien.
Tout m'amuse & rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,

Laïs eſt jeune, elle eſt jolie:
C'eſt pour cela que je l'oublie.
On riſque à s'en reſſouvenir.
Que je hais ce front où reſpire
L'intéreſſante volupté,
Cet art de tromper, de ſéduire,
Si ſemblable à la vérité,
Et ſa folie & ſa gaîté
Et les graces de ſon ſourire.
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure
Qui ſert de voile à ſes attraits,
Ou bien qui leur ſert de parure.
Ce ſein qu'Amour fait embellir,
Qui s'enfle, s'éleve, ou s'abaiſſe
Au moindre ſouffle du déſir,
Où la roſe ſemble fleurir
Sous la bouche qui la careſſe.
Ses caprices qui ſont des loix,
Ce feu dont ſon œil étincelle
Et les ſons touchans de ſa voix
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois!
Je la déteſte je l'abhorre.
Mais c'eſt trop m'en entretenir,
Car à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

4 *Avril* 1763. Mlle. Gauſſin, qui n'avoit demandé ſa retraite que pour ſe faire valoir,

l'ayant obtenue fans difficulté, a fait quelques démarches pour rentrer, fous prétexte du vuide qui alloit fe trouver à la comédie : elle a fait valoir fa bonne volonté, fon affection pour fes camarades, fon zele pour le public. M. le Duc de Duras lui a déclaré que ce qui étoit fait, étoit fait, qu'on fe pafferoit bien d'elle.

Le jeune Molé, quoiqu'il ne foit reçu à la comédie que depuis un an, a obtenu une part entiere, c'eft une faveur fignalée qu'on dit accordée à fes talens.

5 *Avril* 1763. On doit donner après Pâques *les Préjugés ou le Négociant* comédie en cinq actes, qui fera jouée au profit du Sr. Préville. La piece eft anonyme.

M. de Monlouvier, Gendarme de la Garde, vient de préfenter aux Comédiens une piece de caractere en cinq actes, intitulée *le Méfiant*. Cet aréopage n'a pas encore décidé de fon fort.

6 *Avril*. Entre 11 heures & midi le feu s'eft déclaré dans la Salle de l'Opéra, & a communiqué avec beaucoup de violence à la partie qui la lie au Palais Royal. En très-peu de tems l'incendie a été terrible : avant que les fecours aient pu être apportés, toute la falle & l'aîle de la premiere cour ont été embrafés. Il n'eft plus queftion d'Opéra. Le feu a pris par la faute des ouvriers, & s'eft perpétué par leur négligence à appeler du fecours ; il avoit pris dès huit heures du matin : ils ont voulu l'éteindre feuls, & n'y ont pu réuffir. Les portiers, qui ne doivent jamais quitter, étoient abfens.

Si le fait eft vrai, c'eft la ville qui doit en répondre & réparer tout le mal qui en a réfulté.

7 *Avril* 1763. M. Rousseau de Geneve travaille actuellement à un Mémoire pour la fille du Premier Président de la Chambre des Comptes de Dôle, qui, à la veille d'être forcée à un mariage qui lui répugnoit, a introduit sécrettement dans sa chambre son amant, & a rendu ses pere & mere témoins, malgré eux, de son mariage physique. Ce fait extraordinaire fournit beaucoup à l'éloquence libre & mâle de l'orateur. Le Magistrat poursuit criminellement le jeune homme, officier, comme séducteur, ravisseur, voleur même, car il avoit de fausses clefs, &c.

8 *Avril.* Le feu est éteint ou du moins ne brûle plus que dans les fonds de l'Opéra ; mais toutes les machines sont consumées. Il y a eu près de 2000 hommes employés à cet incendie.

On spécule différemment sur le sort de ce Spectacle ; les uns le placent au Carouzel, d'autres au Louvre, d'autres au même lieu, en le changeant de position ; on ne sait encore ni où il jouera en attendant, ni quand on représentera.

9 *Avril.* Le Roi a fait écrire aux Directeurs de l'Opéra que tous ceux qui sont attachés à ce spectacle, continueront à être appointés comme ci-devant ; que les pensions seront exactement payées à l'ordinaire, avec ordre de se tenir toujours en état de jouer. On assure qu'on prendra le théâtre Italien trois jours de la semaine, jusqu'à ce qu'on ait rétabli une salle ; celle des Thuileries ne pourroit servir sans qu'on y fît une grande dépense.

10 *Avril.* Mlle. Dubois, de la Comédie Françoise, a paru aujourd'hui au Concert Spi-

rituel. On ne lui présumoit pas assez de talens pour courir plusieurs carrieres à la fois. Quoi qu'il en soit, elle a chanté un *Usque quo*. Elle a été extrêmement claquée & passablement applaudie. Les connoisseurs lui ont trouvé de la voix, quoiqu'un peu voilée, mais point d'art ni d'expression.

11 *Avril* 1763. *La Renommée Littéraire*, offusquant les divers libellistes qui courent la même carriere, ces petits auteurs se sont remués & ont engagé le *Journal des Savans* à faire arrêter cet enfant bâtard. Il faut savoir que tous les autres doivent un tribut de cent écus à ce pere des Journaux. Mrs. le Brun n'avoient point payé, en conséquence on a fait saisie & arrêt entre les mains des imprimeurs.

12 *Avril.* M. le Duc d'Orléans a été hier à Versailles demander au Roi que l'Opéra restât au palais royal, offrant tout ce qui pourroit contribuer à l'agrément & à la sûreté de la salle. S. M. y a consenti. Ainsi ce spectacle ne changera point d'emplacement. On doit acheter toutes les maisons, depuis le cul de sac jusques à la rue des Bons Enfans. L'amphithéâtre sera adossé au palais Royal, & le théâtre répondra à la porte du cloître St. Honoré. Quatre issues faciliteront les débouchés des quatre côtés ; deux par le Palais Royal, la troisieme par la rue des Bons Enfans, & la quatrieme par la rue St. Honoré.

M. le Duc d'Orléans, outre les aisances qu'il doit procurer, donnera pour ses Loges 100,000 Ecus.

13 *Avril.* L'Académie des Inscriptions &

Belles-Lettres a tenu aujourd'hui ſa ſéance publique d'après Pâques.

Le Prix diſtribué, M. le Beau, Secrétaire perpétuel, a fait lecture de l'Eloge de M. Racine, fils du grand Racine.

M. Gibert a lu enſuite la premiere partie de la préface de M. de Ste. Palaye ſur le *Gloſſaire François*. Cette préface préſente des vues fort étendues & fort utiles pour la Littérature, elle a paru faire beaucoup de plaiſir aux auditeurs.

M. l'abbé Barthelemi a lu une Diſſertation *ſur le Rapport des Langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque*. Il a fait voir par les ſimilitudes des différens mots employés dans ces diverſes langues, pour exprimer les mêmes choſes à quelques terminaiſons près, qu'elles s'étoient formées les unes des autres. Les femmes mêmes ont été enchantées de cette lecture.

M. le Beau a lu pour M. le Comte de Caylus, *l'explication de deux paſſages de Diodore de Sicile, contenant la Deſcription du Bucher d'Epheſtion, favori d'Alexandre, & celle du Char qui tranſporta le Corps d'Alexandre à Alexandrie*. M. le Comte de Caylus avoit pris ſoin de faire graver une ſuite de quatre Eſtampes, qui repréſentent, d'après une inſcription, ces deux monuments dans toutes leurs proportions. Ces Eſtampes, au nombre de 150, ont été diſtribuées dans l'aſſemblée.

La ſéance a été terminée par la lecture d'un Mémoire compoſé par M. le Beau, le Profeſſeur d'Eloquence au College des Graſſins, ſur *les anciens Romans des Grecs*.

Cinq heures & demie ayant ſonné, Mrs. ont

levé la séance, comme des Ecoliers, & n'ont point laissé achever M. le Beau.

14 *Avril* 1763. L'Académie Royale des Sciences a tenu aujourd'hui son assemblée publique d'après Pâques.

L'annonce du prix de cette année qui regardoit la *Navigation* & en particulier *l'arrimage des vaisseaux*, est le premier article par où l'on a ouvert la séance. L'Académie n'ayant pas trouvé de piece parmi celles qui lui ont été envoyées sûr ce sujet, qui remplît suffisamment ses vues, propose encore le même sujet pour 1765.

M. de Fouchy, Secrétaire de l'Académie, a lu ensuite un détail raisonné sur les Descriptions des Arts & Métiers, qu'elle donne au public, comme le moyen le plus capable de les perfectionner.

Quatre Mémoires de divers Académiens ont suivi cette lecture.

Le premier, par M. Hellot, sur les matieres d'or & d'argent qui entrent dans le Commerce, pour différens ouvrages de bijouterie & dans les monnoyes, qu'il a savamment traité, & en chymiste.

M. Cassini a décrit dans le second tout ce qu'il a fait & observé en Allemagne par rapport à la prolongation de la Perpendiculaire au Méridien de Paris, depuis cette ville à celle de Vienne en Autriche, sur la longueur d'environ 300 lieues, avec des détails curieux, tant physiques & d'histoire naturelle, qu'astronomiques. Il est dommage que le tout soit assaisonné d'éloges fort fastidieux de tous les Princes d'Allemagne chez lesquels il a passé, avec des re-

tours d'amour-propre toujours risibles pour les auditeurs.

M. de Vaucanson a présenté le modele & lu la description d'une Grive propre à transporter les fardeaux les plus pesants, par exemple de douze milliers, d'un bord du riviere ou du rivage d'un port dans un navire, ou du fond d'un navire au port.

Le quatrieme & dernier Mémoire, par M. Malouin, a été *l'histoire abrégée de l'art de faire du pain*, depuis les Egyptiens, les Grecs & les Romains, jusqu'aux Gaulois & aux François de nos jours. C'est un détail très-curieux, où l'on voit qu'encore dans le siecle passé on disputoit sur la salubrité du pain levé ou non levé, & qu'il falloit un Arrêt du Parlement pour autoriser les boulangers en faveur du pain levé. Le fameux Gui Patin étoit pour le parti contraire.

15 *Avril* 1763. On vante le procédé honnête des Comédiens François à l'occasion de l'incendie de l'Opéra : ils ont député aux Directeurs pour offrir leur théâtre trois fois la semaine *gratis*. Il n'en a pas été de même des Italiens, & l'on est fort surpris dans le monde de l'indulgence du Roi à leur égard dans cette circonstance.

16 *Avril*. L'Opéra n'ayant pu s'arranger avec la Comédie Italienne, qui demandoit des dédommagemens considérables, il a été décidé qu'en attendant que la salle projettée fût bâtie, il joueroit dans celle des Tuilleries, appelée la *Salle des Machines*. En conséquence on va travailler à en diminuer l'étendue, qui étoit un des principaux obstacles à la voix. On ne pren-

dra uniquement que le théâtre, plus long que toute la salle incendiée. On croit que ces travaux dureront environ trois mois, pendant lesquels on sera privé d'Opéra. Le Roi fera cette dépense.

17 *Avril* 1763. On voit à la Comédie Françoise un Acteur nouveau dans les *Daves*; il se nomme *Auger* : on en dit beaucoup de bien, on lui trouve de la noblesse, car il en faut partout, de l'intelligence & un masque très-bon: c'est un genre différent de Préville.

18 *Avril. Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique* : traduction de M. l'abbé Mably. On prétend que ce livre est une image très-sensible des événemens de nos jours. Il fait du bruit : il est plein de principes sages, diffus en beaucoup d'endroits, d'un style simple, analogue aux vues saines & judicieuses de l'auteur. Il attribue cet ouvrage à Nicolès. On le présume factice. C'est un voile ingénieux que M. Mably emprunte pour dire des vérités salutaires.

19 *Avril.* On a donné aujourd'hui la premiere représentation du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, comédie en vers & en cinq actes. C'est une satyre amere & lourde de la Noblesse & surtout des Grands Seigneurs. Un Négociant de Bordeaux a obligé en différentes fois un homme de condition, son ami, au point que celui-ci se trouve endetté de 100,000 écus. Ne pouvant en être payé, le marchand qui a un peu de vanité dans la tête, imagine de faire épouser la fille de ce Seigneur à son neveu, & d'éteindre une dette qui seroit une source de procès. L'autre ne demande pas mieux que

de s'acquitter ainſi, mais ſa femme, ſon fils & ſa fille, répugnent à une alliance dont ils ne connoiſſent pas le motif. Pour les mettre à la raiſon, il faut le déclarer ; ils y donnent les mains pour-lors. Le jeune homme amoureux d'une autre perſonne voudroit fort ſe dégager : combats de différens côtés entre la vanité de ces nobles, l'amour du neveu & l'arrogance du créancier, qui menace toujours de redemander ſon argent ſi le mariage n'a pas lieu. La piece ſe dénoue au moyen d'une ruſe du jeune homme, qui fait prêter incognito la ſomme au Seigneur pour qu'il ſoit maître de rembourſer : il en profite avec la plus grande joye, ſon orgueil ſe trouve à ſon aiſe. Il n'y a que l'oncle qui enrage, il fait des difficultés ſur les papiers qu'on lui préſente, il montre des ſoupçons : on eſt obligé de faire parler le Notaire, il déclare que c'eſt de ſon neveu qu'ils viennent. Cet arrangement n'entre point dans les vues du marchand, & M. le Comte ne s'en tire que par le refus abſolu que fait la jeune perſonne dont étoit amoureux le neveu, de l'épouſer, que ſon oncle n'ait remis pleinement la dette au Seigneur à qui elle a des obligations perſonnelles. Notre brutal ſe fait tirer l'oreille, & ne cede qu'aux inſtances du pere de la fille, auquel il a lui-même de très-grandes obligations. Ces procédés généreux operent la conviction du Noble : il finit par avouer que c'eſt dans de pareils ſentimens que gît la grandeur véritable.

La piece a une duplicité d'intrigue : les caracteres en ſont mal frappés, rentrant pluſieurs les uns dans les autres ; le ſeul qui ſoit ſoutenu à un certain point eſt celui de l'oncle. Préville

le joue supérieurement. Elle est en général mal écrite, avec dureté; & les meilleures tirades, car il y en a, ont une teinte trop forte d'une amertume basse & ignoble.

20 *Avril* 1763. Hier on vint annoncer la piece pour la seconde représentation : quelques voix demanderent l'auteur. Le Sr. Bellecour répondit : *Messieurs, nous ne le connoissons point.*

Plusieurs personnes l'attribuent à Palissot. On croit y reconnoître sa froideur dans l'intrigue, sa touche dure & forte dans le style : d'autres veulent qu'elle soit de M. Helvetius; d'autres de M. Saurin. On la donne plus sûrement à un M. Dampierre, financier.

21 *Avril.* Comme les réparations & l'arrangement qu'on se propose de faire au théâtre des machines pour le mettre en état de former une salle d'Opéra, dureront plusieurs mois, l'Académie Royale de Musique va donner des concerts François aux Tuilleries, dans le lieu où s'exécutoit le Concert Spirituel, on y chantera des morceaux détachés des scenes d'Opéra. Le premier Concert est indiqué au vendredi 29. On auroit dû prendre ce parti plutôt : comme les Acteurs & tous les gens attachés à l'Opéra sont payés à l'ordinaire, il n'en coûte aucune dépense que celle des bougies.

22 *Avril.* Les Comédiens Italiens ont donné aujourd'hui la premiere représentation d'*Appelle & Campuspe*, comédie en deux actes mêlée d'ariettes.

Alexandre ayant entre ses mains une Esclave nommée *Campuspe*, la plus belle personne de son siecle, voulut en faire tirer le portrait par Appelle. Celui-ci revoit en elle son ancienne

maîtreſſe : le pinceau lui tombe des mains. Reconnoiſſance énergique! Le Roi ſurvient & les trouve très coupables envers lui. Son reſſentiment éclate. Les deux amans lui avouent que c'eſt une paſſion rallumée. La générosité ſuccede à l'indignation; Alexandre la remet entre les mains d'Appelle, & y renonce.

Ce ſujet très-beau & ſuſceptible d'une touche noble, généreuſe & pathétique, eſt abſolument dégradé entre les mains du Sr. Poinſinet. Tout y eſt eſtropié, & elle a eſſuyé une chûte complette. Envain l'auteur avoit tâché de capter la bienveillance du public par un compliment préalable, auſſi plat que le reſte & auſſi ridicule.

La muſique eſt du Sr. Gibert, auteur de celle du *grand Sultan* dans les *Sultanes*. Elle eſt foible dans cette piece, & n'a pu ſauver tout l'ennui de ce méchant drame.

23 *Avril* 1763. De tems en tems on réveille le public ſur l'édition annoncée de Cornèille, on aſſure qu'elle paroîtra décidément au mois de Juin, du moins en partie. Bien des gens prétendent que M. de Voltaire a moins voulu donner une dot à Mlle. Corneille, que faire un libelle diffamatoire contre ſon ayeul : il a déjà jetté des pierres d'aitente de ſon ſyſtème en pluſieurs occaſions.

24 *Avril.* Il nous tombe ſous la main, une *Vie Angloiſe de Madame la Marquiſe de Pompadour.* Elle eſt ancienne, puiſque les deux premieres parties finiſſent en 1738. En général, elle paroît pleine d'anecdotes fauſſes & rendues par un Etranger peu au fait de nos uſages. Il y a des réflexions judicieuſes, quelquefois

trop ameres, pour ne rien dire de plus : mais c'eſt un Anglois qui écrit.

25 *Avril* 1763. La *Poétique* de M. Marmontel, que ſes partiſans avoient annoncée avec tant de faſte, ne prend pas univerſellement. Ils ſont obligés de convenir eux-mêmes qu'elle eſt inintelligible en quelques endroits. Il s'allonge ſur les choſes qui le méritent le moins, & rend minutieux les objets les plus importans par trop de diſcuſſion. On y remarque une affectation de déprimer Boileau & de louer quelques modernes académiciens, ſurtout M. Watelet. L'auteur dans ſes deſcriptions voudroit y mettre une harmonie travaillée qui doit être l'effet d'un goût inſenſible, plutôt que d'une recherche pénible. On y trouve partout ſa maniere ; & les choſes les plus ſuſceptibles du pathétique manquent leur effet ſous le pinceau d'un pareil peintre.

26 *Avril.* Les Demoiſelles Verriere, les Aſpaſies du ſiecle, ſe diſtinguent par des ſpectacles agréables qu'elles donnent chez elles ; elles y jouent avec le plus grand ſuccès, elles ont deux théâtres fort ornés & très fameux pour des particuliers, à la ville & à la campagne. M. Colardeau, jeune Poëte, a conſacré ſes talens en l'honneur de ces deux Divinités. On y joue entr'autres nouveautés de cet auteur *la Courtiſanne amoureuſe*, drame en deux actes en vers mêlé d'ariettes, qu'il a fait en faveur de l'aînée, vivement épriſe de cet auteur.

27 *Avril.* C'eſt un M. Jolivet, Médecin, qui eſt à la tête de la continuation du Journal de Trévoux : il ſe ſoutient dans l'état très-médiocre où il l'a mis ; il en rejette la faute

fur fes acolytes. De quelque part qu'elle vienne, cet ouvrage tombe & ne peut longtems fubfifter, fi quelque main habile ne lui rend fa dignité & fon mérite.

28 *Avril* 1763. M. Peffelier, auteur de quelques comédies pour les deux théâtres & d'autres ouvrages en vers & en profe, vient de mourir : il ne travailloit plus depuis longtems.

29 *Avril.* L'Académie Royale de Mufique a donné aujourd'hui fon premier concert à la falle du Concert Spirituel. L'affluence étoit immenfe. On l'a trouvé bien choifi. Les voix font les mêmes qu'à l'Opéra. Mefdemoifelles Arnoux, le Mierre & Dubois; Mrs. Gelin, Larrivée & Magnet y chantent. Il y a apparence que ce fpectacle prendra, furtout s'il eft donné de loin en loin.

30 *Avril.* M. le Mierre entreprend l'*Idomenée*, déjà traité par Crébillon. Il choifit une autre route : il met en action ce que le premier n'avoit mis qu'en récit, &, dès le fecond acte il offre un tableau terrible de la rencontre du pere & du fils, après l'horrible vœu du héros grec.

1 *Mai.* Après bien des recherches & combinaifons il eft décidé que la piece du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, eft d'un M. de la Salle de Dampierre, Intéreffé dans les vivres, & Directeur de la régie des cartes. Ce drame, tout imparfait qu'il foit, a eu un demi-fuccès. On devoit le donner hier pour la derniere fois; mais comme les repréfentations font au profit de Préville, on les fera aller tant qu'on pourra : c'eft fon rôle feul qui foutient cette piece, tout le refte lui eft facrifié.

M. l'Empereur, jouaillier, y eſt dépeint très au naturel, & le public l'a reconnu avec plaiſir dans un portrait qu'en fait le Négociant.

1 *Avril* 1763. Quoique le *Saül* de M. de Voltaire ne ſoit pas imprimé, les manuſcrits s'en multiplient.

Ce drame eſt dans le goût, pour la forme conſtitutive, du *François Second* du Préſident Henault : il embraſſe une partie de la vie de Saül & tout le regne de David. Les actions ridicules ou cruelles de ces Princes y ſont rapprochées ſous le jour le plus pittoreſque. Si le but de l'auteur a été de prouver que le dernier ſurtout, ſi fort ſelon le cœur de Dieu, le Prophete-Roi, le Saint Prophete, étoit cependant coupable de toutes ſortes d'abominations, il a réuſſi. Au reſte, nul coloris étranger ; c'eſt le ſimple hiſtorique de ces deux vies ; ce ſont le ſtyle & les figures de l'Ecriture Sainte.

3 *Mai.* Mlle. de Maiſon-neuve, petite-fille de la femme-de-chambre de Mlle. Gauſſin, celle dont on a déjà parlé, & dont l'Abbé de Voiſenon a décelé les talens, vient de débuter : elle a de la naïveté, de l'intelligence & promet beaucoup : elle a été très bien accueillie aujourd'hui, elle a joué dans la *Gouvernante* & dans *Zenéide*. Dans la premiere piece, comme elle eſt tête à tête avec ſon amant, on vient l'avertir de ſe retirer : en fuyant, elle eſt tombée dans la couliſſe, & a laiſſé voir ſon derriere. Madame Bellecour, ditte *Gogo*, ſoubrette, eſt venue très modeſtement lui remettre ſes juppes. Le tout s'eſt paſſé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice, & la modeſte *Gogo*. La jeune perſonne n'a point été décon-

vertée, elle eſt rentrée peu après ſur le théâtre.

4 *Avril* 1763. *L'Oby impie* de M. de Voltaire, qu'on avoit annoncée depuis longtems comme devant être jouée à la Comédie Françoiſe, paroît imprimé en pays étranger : il y a des notes où il attaque *l'Athalie* de Racine, & ſurtout le rôle du grand-prêtre. Nous en parlerons plus au long quand nous l'aurons lue.

5 *Avril.* Le projet de la Salle de l'Opéra n'eſt point arrêté : on a repréſenté l'inconvénient qui réſulteroit du bruit des caroſſes, ſi l'on l'établiſſoit dans la forme nouvelle : d'ailleurs les dépenſes font peur, & tout eſt ſuſpendu. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que celle qu'on conſtruit aux Tuilleries ne ſera pas prête auſſitôt qu'on l'eſpéroit.

6 *Mai.* Nous avons aſſiſté aujourd'hui à la comédie chez Mlles. Verriere dans leur ſalle de Paris : elle eſt très jolie, grande pour une ſalle particuliere, d'une belle hauteur & fort ornée. On y compte ſept loges en baldaquin, galamment deſſinées & bien étoffées. Il y a auſſi des loges grillées pour les femmes qui ne veulent pas être vues.

On a donné *la Surpriſe d'amour*, de Marivaux, en trois actes; & *la Courtiſanne amoureuſe*, de M. Colardeau.

Dans la premiere piece Madame de la Mare, la cadette des deux ſœurs, faiſoit le rôle de la *Marquiſe* : l'autre, celui de *Soubrette*; M. le Baron de *van Swieten* celui du *Chevalier*; M. Colardeau repréſentoit le *Comte*; & M. d'Epinai, *Hortenſius* : le *Valet* étoit le Préſident de Salaberri. Le tout a été paſſablement joué en général; mais les deux ſœurs ont excellé, ſur-

tout la Comteſſe; elles feroient applaudies ſur la ſcene françoiſe.

La muſique de la ſeconde piece eſt de M. Dupin de Franceuil. La comédie eſt froide, & l'auteur n'a pas tiré tout le parti poſſible du ſujet. La Courtiſanne eſt trop langoureuſe, & fait des avances peu décentes ſur le théâtre, quoiqu'elles ſoient naturelles dans le Conte. Il y a des détails agréables. La piece eſt écrite élégamment & avec facilité. On y reconnoît une plume chaſte, qui ne ſe permet pas la plus légere plaiſanterie, quelques ſuſceptibles qu'en fuſſent le ſujet & le lieu. La muſique eſt bonne, bien nourrie : on reproche à l'auteur des longueurs & beaucoup de réminiſcences. L'aînée Verriere faiſoit le rôle de la *Courtiſanne*; ſa ſœur la *Soubrette*; Mlle. Villette une *Marchande de modes*; le Jeune, l'*Amoureux*; & la Ruette, le *Valet*. Ce ſpectacle fort amuſant étoit ſoutenu d'un orcheſtre bon & nombreux : en un mot, rien n'y manque; il y avoit fort bonne compagnie.

7 *Mai* 1763. M. Barthe vient d'eſſayer légérement ſes forces dans un drame d'un acte, intitulé *l'Amateur*. Il a été préſenté aux Comédiens, qui l'ont agréé.

7 *Mai*. On vend ſourdement une Lettre ſinguliere, d'un auteur toujours ſingulier : elle eſt intitulée *Lettre de J. J. Rouſſeau à Chriſtophe de Beaumont*. Cet auteur y diſcute le Mandement de M. l'Archevêque, & défend ſon *Emile* avec ſa force & ſa chaleur ordinaire,

8 *Mai*. La nouvelle actrice continue à réuſſir au grand regret de beaucoup d'honnêtes gens auxquels elle appartient, comme les Trinquants,

les Meulans : il ſera difficile d'arrêter cette vocation très décidée, & ſoutenue d'ailleurs par les brillantes eſpérances que lui donne ſon nouvel état.

9 *Mai* 1763. Les Comédiens François ont donné aujourd'hui la premiere repréſentation de *la Mort de Socrate*, tragédie en trois actes & en vers, dont on a déjà parlé. Ce ſujet très froid par lui-même, ſe réduit à une accuſation, à un jugement & à un ſupplice ; il a fallu ſe ſauver par des morceaux de détail où l'auteur a réuſſi. Sa verſification paroît nerveuſe : il y a des choſes fortement pleines, & le rôle de Socrate eſt très beau. Celui de la femme eſt trop reſſemblant pour le théâtre, les autres ne ſont pas aſſez développés, & ſurtout la converſion d'un de ſes accuſateurs s'opere trop bruſquement. Cette tragédie n'a été reçue ni avec enthouſiaſme, ni avec dégoût : elle aura quelques repréſentations, & ſi cela ne va pas plus loin, c'eſt le défaut du ſujet, & non de l'auteur.

10 *Mai*. Le Sr. Paliſſot s'eſt fait recueillir en trois volumes : on voit à la tête ſon portrait.

Le livre a pour épigraphe : *Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.* Tout annonce dans ce recueil l'inſolence & la ſotte vanité de l'auteur. Ce n'eſt qu'un réchauffé de ſes différens opuſcules. La piece des *Philoſophes* avec tous ſes agrémens occupe un volume entier : il y a une note déſignée contre l'auteur du *Socrate*, qu'on donne aujourd'hui ; il prétend qu'il vouloit l'attaquer dans cette piece ſous le nom d'Ariſtophane, & il tire avantage de ſe voir ainſi identifié avec le comique Grec.

11 *Mai*,

11 *Mai* 1763. Le *Socrate* a mieux réussi aujourd'hui. L'auteur, fort docile aux censures du public, a réformé sa piece en quantité d'endroits, & surtout dans le second acte qui étoit très foible. Il a motivé davantage le repentir d'un des accusateurs de ce grand homme; il a supprimé des longueurs à la mort : enfin la piece a été plus unanimément applaudie.

12 *Mai.* L'Impératrice des Russies veut absolument puiser dans nos Philosophes un instituteur du Prince son fils. Au refus de M. d'Alembert, on prétend que son choix doit tomber sur M. Marmontel, ou sur M. Saurin. Ces deux personages ne seront vraisemblablement pas aussi difficiles que M. d'Alembert.

13 *Mai. Plan d'éducation nationale par M. de la Chalotais.* Ce Magistrat infatigable, après avoir fait voir la nécessité de profiter de la crise actuelle pour réformer les études très-mauvaises aujourd'hui, vient de déposer au Parlement de Bretagne un ouvrage sur cette matiere ; il est dans les mêmes principes que l'auteur de *l'Education Publique.* Ils different dans les moyens à employer : sans doute que les yeux se dessilleront enfin, & qu'on opérera un changement si nécessaire. On ne sauroit qu'applaudir surtout, à la guerre constante & raisonnée que M. de la Chalotais ne cesse d'exercer contre la gent monacale.

14 *Mai.* M. Coste va faire paroître incessamment un ouvrage sur la *Poétique* de M. Marmontel, contre laquelle il y a beaucoup à dire.

15 *Mai.* Milord Maréchal, Gouverneur de Neuchâtel, qui avoit accueilli si généreusement Rousseau sous la protection du Roi de Prusse,

étant rentré en grace & dans ſes biens par l'intervention de ce Monarque, part inceſſamment pour l'Ecoſſe: le moderne Diogene l'y accompagne.

16 *Mai* 1763. M. Colardeau eſſaye de traduire *le Taſſe*, ſans entendre l'original. Ses amis lui ont conſeillé de laiſſer ſon ouvrage & de ne point concourir avec M. Watelet, qui a entrepris la même tâche. En conſéquence le jeune auteur eſt allé chez l'académicien lui faire hommage de ſa modeſtie & lui déclarer qu'il ne vouloit point aller ſur ſes briſées. M. Watelet n'a point voulu qu'il s'arrêtât pour lui; au contraire, il l'a exhorté à pourſuivre ſon deſſein, à lui lire même ce qu'il avoit fait de ſon ouvrage. Colardeau y a conſenti: le Millionnaire a trouvé que ce n'étoit point l'original, a paru redouter peu cette concurrence, a preſſé en conſéquence M. Colardeau de continuer: „ c'eſt au public, a-t-il „ dit, à nous juger, à décider qui l'emportera." Belle & louable émulation.

17 *Mai.* Le ſecond volume de *l'Hiſtoire de Pierre le Grand*, par M. de Voltaire, paroît & termine la vie de ce grand Empereur. On n'en eſt pas plus content que de l'autre. On trouve cet ouvrage extrêmement croqué: on y voit briller de tems en tems les étincelles du génie de l'Hiſtorien de *Charles XII:* mais ce n'eſt que par intervalles. D'ailleurs, il eſt comme les prédicateurs, le Saint du jour eſt toujours le plus grand chez lui: il avoit dans ſa premiere hiſtoire fait ſervir le Czar de contraſte à la gloire de Charles XII, aujourd'hui Charles XII ſert de marche-pied au Czar.

18 *Mai.* La *Lettre de J. J. Rouſſeau*, *Cito-*

yen de Genève, à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris, commence à transpirer. Nous venons de la lire : même simplicité, même force de logique, même énergie dans le style que dans ses autres ouvrages. L'auteur donne à entendre qu'on tiroit beaucoup de sa façon de penser noble & généreuse, si l'on lui laissoit la liberté de détailler deux anecdotes qui ont donné lieu à la persécution qu'il essuye. Il prétend en gros que c'est pour avoir refusé de prêter sa plume aux Jansénistes contre les Jésuites ; que M. l'Archevêque a servi, dans cette occasion, sans le savoir, l'animosité de leurs adversaires communs. Il est surpris que n'ayant point fait de mal à M. de Beaumont ; ayant, au contraire, toujours exalté sa fermeté, quoique mal employée, il en soit ainsi récompensé ; il devoit s'attendre à un traitement plus doux ; & il refute ensuite le Mandement de M. l'Archevêque, en prouvant [dit-il] que partout où M. de Beaumont a attaqué son livre, il a mal raisonné ; que partout où il a attaqué sa personne, il l'a calomnié : il finit par assurer Monseigneur de son très-profond respect.

19 *Mai* 1763. L'Opéra est à la veille de perdre une Danseuse vive, gaie & réjouissante : c'est Mlle. Allard. Un malheureux accident survenu chez elle au Duc de Mazarin, la met dans le cas de quitter Paris & de demander sa retraite. Ce Seigneur passionnément amoureux d'elle, l'entretenoit depuis fort longtems ; on a prétendu que cette Danseuse, suivant l'usage, étoit peu fidele ; qu'un rival s'est trouvé chez elle, & que le malheureux Duc a essuyé un traitement peu digne d'un homme de sa qualité : il a

la tête caſſée. Voilà le ſûr : du reſte des propos ſans fin, des lamentations, des jérémiades de la part de l'héroïne, des invectives, des horreurs de la part de ſes camarades femelles, & une fermentation générale dans le public.

20 *Mai* 1763. Les Concerts des Tuilleries ſe ſoutiennent ; les mauvais plaiſans ont dit que c'étoit *de l'onguent pour la brûlure*. L'affluence eſt toujours la même. Mlle. Chevalier a chanté aujourd'hui pour la premiere fois, & ſon volume de voix pleine & vaſte a fait un grand effet dans l'Acte de *Dardanus*, intitulé *la Magie*. Mlle. le Mierre s'entend toujours avec plaiſir. Mlle. Arnoux joue plus qu'elle ne chante : ſa voix anéantie n'a pas aſſez de force pour le lieu ; mais elle répare cela par une ame prodigieuſe, une expreſſion de geſte & d'yeux qu'elle ne peut contenir. Mlle. Dubois eſt mieux qu'au théâtre ; ſon organe ſonore, flexible & vigoureux, y produit une ſenſation bien autre qu'à l'Opéra. On ne s'apperçoit point de ſon air triſte & de ſon œil de travers, comme ſur la ſcene. Les voix des hommes ſont à-peu-près au même point que ſur le théâtre. Quant à l'orcheſtre, il eſt infiniment ſupérieur & exécute à ravir.

21 *Mai*. Les preſſes gémiſſent ſans interruption pour le compte de M. de Voltaire. Les Cramer donnent une *Nouvelle Hiſtoire générale* de cet auteur, très-augmentée, puiſqu'elle eſt en 8 volumes. Quand l'âge n'auroit rien ôté à cet auteur du brillant du ſtyle & de l'agrément des réflexions, il n'eſt pas poſſible qu'il ait la profondeur & ſurtout l'exactitude ſur la

quelle eſt fondée la véracité, premiere qualité d'un hiſtorien.

22 *Mai* 1763. L'Opéra eſt menacé d'un très-grand délabrement. Larrivée & ſa femme, [Mlle. le Mierre] ont demandé leur retraite aux Directeurs & ceſſent de chanter au bout de ſix mois, ſi cela ne ſe raccommode pas. Ce couple d'hiſtrions a pris des airs vis-à-vis de Rebel & de Francœur; ils ont trouvé mauvais qu'on eût renvoyé des Chœurs un de leurs protégés: ils ont parlé haut, même impertinemment. Ceux-ci s'en ſont plaints au Miniſtre: M. de St. Florentin les a vertement réprimandés; il a traité, dit Larrivée, ſa femme comme une ſervante. En conſéquence ces époux ſe ſont piqués au jeu & menacent le public d'une diſgrace. Mlle. le Mierre s'eſt déjà retirée du concert du Prince de Conti, qui lui donnoit mille écus, parce que S. A. S. n'avoit point envoyé prier à ſouper ſon mari, un jour qu'on l'avoit demandée.

24 *Mai*. Il faut ſe rappeler ce qui s'eſt paſſé à Genève touchant l'*Emile* de J. J. Rouſſeau. Voici la Lettre que ce moderne Diogene a écrite au premier Syndic, pour abdiquer le titre & la qualité qu'il a toujours affecté de prendre, de Citoyen de cette République.

„ Revenu du long étonnement où m'a jetté de la part du magnifique Conſeil le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raiſon me preſcrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur ".

„ Je vous déclare donc, Monſieur, & je vous prie de déclarer au magnifique Conſeil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgeoiſie & de Cité de la ville & république de Genève;

ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, ſans jouir d'aucuns de ſes avantages, je ne crois point être en reſte avec l'Etat en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom de Genevois: j'ai tendrement aimé mes compatriotes, je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux. On ne ſauroit plus mal réuſſir. Je veux leur complaire juſques dans leur haine : le dernier ſacrifice qui me reſte à faire, eſt celui d'un nom qui me fût cher. Mais, Monſieur, ma patrie en me devenant étrangere, ne peut me devenir indifférente : je lui reſte attaché par un tendre ſouvenir, & je n'oublie d'elle que ſes outrages. Puiſſe-t-elle proſpérer toujours & voir augmenter ſa gloire! puiſſe-t-elle abonder en citoyens meilleurs & ſurtout plus heureux que moi!

„ Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, les aſſurances de mon profond reſpect „.

25 *Mai* 1763. M. de Chabanon n'eſt point encore conſolé de ſa diſgrace littéraire, il en eſt atteint de vapeurs ſombres : il eſt allé ces jours-ci voir M. Colardeau, ſon intime ami, de qui nous tenons l'anecdote ; il a paru dans l'état le plus affreux du déſeſpoir ; il lui a lu une *Epître ſur les gens de Lettres*, qui ſe reſſent du noir qu'il broye depuis longtems : ſon confrere y a trouvé de bonnes choſes, & a remis par-là un peu de beaume dans le ſang de l'auteur.

26 *Mai*. La Lettre de J. J. Rouſſeau au premier Sindic de Genève, ayant été donnée au magnifique Conſeil, il y a eu pluſieurs voix pour ſévir contre l'auteur ; mais la pluralité a été de faire tranſcrire la Lettre ſur les regiſtres

& d'octroyer la demande à l'auteur. Ainsi le voilà Cosmopolite.

27 *Mai* 1763. La piece du Chevalier Rochon de Chabannes, qui avoit pour titre *le Protecteur*, va être jouée incessamment ; mais on a fait changer le titre en celui de *la Manie des Arts*, ou la *Matinée à la mode*. On a craint de blesser trop vivement quelques Seigneurs, dont l'amour-propre auroit été offensé : M. de Lauraguais surtout s'y pourra trouver très-bien peint. Il y a un subalterne de Valet ou d'Intendant, qui rime assez au Sr. Corbie, & ce personage-là pourroit être dangereux.

28 *Mai.* Il paroît des vers sur la Statue Equestre du Roi, de M. Germain; ils avoient été soigneusement faits avec d'autres pour Madame la Marquise, & envoyés ensemble à l'héroïne. Ceux-ci devoient servir de passeport aux premiers. M. Germain n'eut point de réponse : le desir d'imprimer l'aiguillonnoit : il en parle au Censeur de la Police, qui en réfere à M. de Sartine. Ce magistrat ne veut rien prendre sur lui ; il va trouver Madame de Pompadour pour prendre ses ordres. Elle lui dit qu'on peut imprimer ceux sur la statue : qu'elle remercie fort l'auteur de ceux qui la concernent ; mais qu'elle desire qu'ils ne soient pas publiés. En conséquence ils sont restés dans le porte-feuille de M. Germain : ils étoient infiniment supérieurs aux autres, ampoulés, gigantesques & n'ayant qu'un vain faste de mots.

29 *Mai.* Nous venons de lire l'*Olympie* de M. de Voltaire, tragédie très-médiocre, d'un grand appareil de spectacle. *Olympie* est une fille d'Alexandre & de Statira. Elle ignore

ſa naiſſance ; elle a été élevée par Demetrius, fils d'Antipater, un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Il veut l'épouſer, mais avant il veut expier les iniquités dont il ſe ſent coupable, entr'autres la mort d'Alexandre, de Statira, &c. La cérémonie ſe paſſe dans le temple d'Epheſe. . . . . Celle qui doit préſenter Olympie, eſt Statira, retirée-là & inconnue ; elle découvre qu'Olympie eſt ſa fille ; elle lui apprend qu'elle eſt ſur le point de donner ſa main au meurtrier de ſon pere & au ſien . . . . elle recule d'horreur, elle eſt d'autant plus malheureuſe qu'elle l'aime. Antigone veut profiter de cette découverte pour l'obtenir, elle ne ſe veut donner ni à l'un ni à l'autre. Les deux généraux ſe propoſent un duel, ils en ſont empêchés : on en vient à une bataille. Demetrius paroiſſant le vainqueur, Statira ſe tue. On prépare un bucher pour brûler ſon corps : Olympie s'y jette : Demetrius meurt : Antigone eſt au déſeſpoir, &c. On ne retrouve pas même dans cette rapſodie le brillant de la verſification de M. de Voltaire.

Un certain Colini qui la donne au public, apprend qu'elle a été jouée chez ſon maître, l'Electeur Palatin, & qu'elle y a fait un grand effet. Il ſe donne pour avoir été attaché autrefois à M. de Voltaire ; en reconnoiſſance il fait imprimer cette tragédie.

30 *Mai* 1763. L'Acteur nouveau continue à donner au public les plus grandes eſpérances. Il a été reçu aux grands appointemens. Sa jeuneſſe, ſa figure, agréable & très-fine, ſa légéreté, ſa ſoupleſſe, en augmentent journellement le ſuccès.

31 *Mai* 1763. *Richeſſe de l'Etat.* C'eſt une

feuille in-4°. qui ſe diſtribue gratis. Elle eſt un tableau très-ſuccinct des moyens de répartir ſur les ſujets du Roi une impoſition perſonnelle, qui abſorberoit toutes celles dont les diverſes marchandiſes ſont chargées, augmenteroit de beaucoup les revenus de la couronne, mettroit le gouvernement à portée de ſatisfaire à ſes engagemens, & laiſſeroit au commerce une liberté eſſentielle à ſon cours. Tel eſt le plan qu'offre cet imprimé, qui ſemble réunir tous ces avantages, & dans une forme ſi ſimple qu'on ne peut aſſez s'étonner ſi le Miniſtere ne l'adopte pas.

Au reſte, il eſt tiré de tous les Auteurs Patriotiques qui ont travaillé ſur cette matiere, de M. de Boulainvilliers, de M. de Vauban, de M. de Mirabeau, &c. C'eſt l'extrait de ces divers ouvrages réduit en 8 pages.

L'auteur de cette feuille eſt M. Rouſſel, Conſeiller au Parlement.

1 *Juin* 1763. On a donné aujourd'hui la premiere repréſentation de *la Manie des Arts* ou de *la Matinée à la mode*, comédie en un acte & en proſe, que nous avons déjà annoncée. C'eſt une piece en ſcenes à tiroir, ſans intrigues & ſans dénouement. C'eſt un homme de condition qui a la fureur de ſavoir tout, de faire tout, & de protéger tout. Il a ſous ſes ordres des ſubalternes de différens arts, diſpoſés à ployer ſous ſes caprices. Il s'enſuit des ſcenes fort ridicules & d'un bon comique. Après pluſieurs allées & venues de cette eſpece, on vient annoncer qu'on a ſervi, & les Acteurs s'en vont. Cette fin n'a pas été du goût de tout le monde, & a eſſuyé beaucoup de critiques. Comme cette comédie avoit été applaudie juſques-là, elle a pourtant

passé. L'auteur prétend qu'un acteur a supprimé de son chef un monologue qui devoit clôre la piece beaucoup mieux : c'est à la seconde représentation qu'on en jugera.

2 *Juin* 1763. On débite un bon mot de Mlle. Arnoux, très-fin & très-joli, mais dont nous doutons qu'elle ait les gants. Ces jours derniers Mlle. Vestris, Italienne de naissance, & dont les goûts divers sont très-connus, se récrioit sur la nouvelle fécondité de Mlle Rey; elle ne concevoit pas comment cette fille s'y laissoit prendre si facilement : *vous en parlez bien à votre aise*, répond l'actrice enjouée, *une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.*

2 *Juin*. Le projet de la nouvelle salle d'Opéra est enfin arrêté ; elle sera construite dans le goût de l'ancienne & au même emplacement, à quelque différence près pour la commodité des entrées & des issues. C'est à Marly qu'on a définitivement réglé cette importante opération, qui ne commencera pas sitôt.

Quant à la salle qu'on construit sur le Théâtre des Thuileries, elle ne sera prête que pour le mois d'Octobre.

3 *Juin*. Il paroît depuis quelques jours aux François une nouvelle Actrice dans les rôles de Soubrette : c'est Mlle. *Luzzi*, fort annoncée depuis quelque tems, & que Préville formoit avec le plus grand soin. Elle n'a point trompé l'espérance publique : elle a de la taille, de l'aisance, plus de finesse que de naturel. Il faut voir comment elle se soutiendra.

4 *Juin*. Le dénouement de *la Manie des Arts* n'a pas été plus heureux aujourd'hui. On apporte au Marquis, le héros de la piece, une

Lettre ; elle eft de l'auteur qui lui demande un dénouement. Il eft enchanté de cette confulta-tion , il la lit tout haut. C'eft bien difficile ! dit le valet, le dénouement d'une matinée eft le dîner , & l'on a fervi. Cette plaifanterie criti-que & indirecte de la furprife du public à la premiere repréfentation , eft mal-adroite. Par cette raifon , il faut que M. Rochon cherche encore de nouveau : il fe plaint que le Sr. Molé a eftropié auffi ce même monologue, qu'il avoit totalement paffé fous filence à la premiere re-préfentation.

5 *Juin* 1763. On continue à s'entretenir de la Lettre de J. J. Rouffeau : en rendant juftice à la force du raifonnement , à l'énergie du ftyle de l'auteur , on ne le trouve pas ici plus exemt de contradiction que dans fes autres ouvrages. En difcutant exactement celui-ci on y fent des paralogifmes , qui induifent à juger qu'il n'eft pas intimément convaincu de tout ce qu'il dit pour conferver fon fyftême de fingularité : il veut allier à fa façon de penfer, la plus libre & la plus indépendante , une forte de religion incom-patible : il fe dit Chrétien , & il ne croit pas au péché originel : il rit de nos dogmes & de nos myfteres , il les appelle un *vrai galima-thias* ; il n'adopte que notre morale : mais les Déiftes , les Athées même en font autant. On entrevoit que la fermeté du ci-devant Citoyen de Genève fe dément en quelque chofe ; tout courageux qu'il veut paroître , il n'a ofé donner fa profeffion de foi , purement Socratique. Il eft plus hardi & plus fincere dans fon *Contrat Social*. On doit s'en tenir à cet ouvrage , pour apprécier fes vrais fentimens.

6 Juin 1763. On a trouvé ces jours-ci un placard affreux à la nouvelle ſtatue de *Louis XV*: elle portoit cette inſcription latine, *Statua Statuæ.* On a arrêté du monde & ſévi contre quelques gens qu'on ſoupçonnoit.

7 *Juin. Caquet bon bec ou la Poule à ma tante; Poëme en ſept chants, par M. de Jonquieres, pere.* Quoique Freron accorde quelques éloges à cet ouvrage, on peut le regarder comme au-deſſous du médiocre.

9 *Juin.* On ſe doutoit avec raiſon que le Sr. Larrivée & ſa femme mettroient de l'eau dans leur vin; ils avoient débité qu'on leur offroit trente mille francs dans une cour étrangere. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que leur morgue ſe rabaiſſe & qu'ils nous reſteront.

10 *Juin. Lettre de M. Paliſſot à Mrs. les Comédiens François ordinaires du Roi.*

Je vous préſente, Meſſieurs, un Recueil de mes ouvrages: ceux que j'ai compoſés pour le Théâtre vous appartiennent; les autres ſont un gage de la reconnoiſſance que je dois à vos talens. Je ne m'abuſe point ſur la valeur du préſent que je vous fais, mais je ſuis bien aiſe de donner le premier un exemple qui peut contribuer à réaliſer un projet que j'ai fait depuis longtems pour l'honneur de votre théâtre.

Il me ſemble, Meſſieurs, qu'il vous manque une Bibliotheque Dramatique, & que vous êtes d'autant plus intéreſſés à vous en procurer une, qu'elle contiendroit en quelque ſorte les archives de votre propre gloire. En effet, le théâtre ne vous doit-il pas le divin Moliere, & beaucoup d'autres auteurs juſtement célébrés? Je ne connois aucune Société Littéraire qui puiſſe ſe pré-

valoir d'avoir enrichi la Scene d'un aussi grand nombre de productions distinguées.

Le projet auroit aussi son utilité, même pour les gens de Lettres, qui pourroient puiser dans cette Bibliotheque des ressources qui ne sont pas toujours à leur portée. Les frais n'en seroient pas très-dispendieux : car enfin cette collection n'est point immense, & tous les auteurs modernes se disputeroient l'honneur de contribuer à cet établissement par un tribut de leurs ouvrages. C'est l'exemple que j'ai voulu donner, & qui vous prouvera du moins combien je suis sensible à la gloire des Arts ; & particuliérement à la vôtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de Mrs. les Comédiens François à M. Palissot.

Monsieur,

Nous avons reçu avec plaisir le recueil de vos ouvrages que vous nous avez envoyé lundi dernier. C'est une attention dont nous vous remercions tous. Vous avez raison de penser que la Comédie Françoise devroit avoir une Bibliotheque. Il est vrai qu'il est bien extraordinaire que les ouvrages dramatiques soient entre les mains de tout le monde, & que nous n'en ayons pas la plus exacte Collection.

Nous avons eu depuis longtems la même idée, mais toujours sans effet. Votre honnêteté, à laquelle nous sommes sensibles, va presser l'exécution d'un projet avantageux & qui peut faire honneur à notre société. Nous vous renouvellons encore nos remerciemens, & nous

avons l'honneur d'être, &c. Le lundi 10 Mai 1763.

Nota. Cette Lettre eſt ſignée par les acteurs & actrices de la Comédie.

On laiſſe réfléchir le Lecteur ſur le ridicule de la Lettre & de la réponſe.

11 *Juin* 1763. On doit donner après-demain *Manco*, premier Ynca du Pérou, tragédie en cinq actes. C'eſt une piece, dit-on, où l'homme ſauvage eſt perpétuellement en oppoſition avec l'homme civil. C'eſt le Syſtême de Rouſſeau mis en action. Ce ſujet très-beau ne peut gueres être le coup d'eſſai d'un nouveau candidat. Il eſt à craindre qu'il ne ſoit manqué. L'auteur eſt M. Le Blanc, peu connu quant à préſent.

12 *Juin. La richeſſe de l'Etat*, qui ne s'étoit diſtribuée jusqu'à préſent que ſourdement & *gratis*, ſe vend publiquement aujourd'hui. On prétend que le Contrôleur général a ſuivi ce conſeil pour faire tomber cette feuille, & mettre fin à la fermentation qu'elle occaſionne. Les financiers ſont furieux contre ce projet : il paroît être, en général, le vœu de la nation.

13 *Juin*. Les Comédiens François ont joué aujourd'hui pour la premiere fois le *Manco*, dont on a parlé. C'eſt une tragédie des plus mal faites. Il y a le rôle d'un ſauvage qui pourroit être très-beau ; Il débite en vers tout ce que nous avons lu épars ſur les rois, ſur la liberté, ſur les droits de l'homme, dans *l'Inégalité des conditions*, dans *Emile*, dans le *Contrat Social*. Le tiſſu ne répond pas aux ſublimes idées que ſuggere un tel perſonnage. On découvre aiſément que l'auteur a fait un

drame pour enchâsser les scenes où il traite ces grandes questions, & non les scenes pour le drame. Au moyen de cela elles ne sont point fondues avec le reste de la piece; point d'assemblage régulier; des discordances, des coûtures qui paroissent de tous côtés: quatre intérêts. Tel est le monstre dramatique dont nous parlons. Un Roi qu'on donne comme bon, & qui, pour rendre ses peuples heureux, a voulu se mettre à leur tête; qui par le même zele pour le bonheur des sauvages *Zantis*, les a vaincus, enchaînés, &c. & veut les entretenir malgré eux sous sa domination. Un Sauvage, plein d'idées sublimes, qui, au moment où il reçoit la liberté de ce Prince généreux, conspire contre lui. Un Grand Prêtre désigné, après la mort de *Manco*, pour Souverain, & qui veut l'assassiner en reconnoissance. Enfin un Sauvage prétendu, ou du moins se croyant tel, qui a tout le fade, tout le langoureux de nos galans de la ville, qui, élevé, chéri, instruit pour la guerre par le chef des sauvages, manque tout-à-coup à ce qu'il doit à ce second pere, en faveur d'un Monarque étranger, qui a vaincu, détruit, enchaîné sa nation. Tels sont les personages. En un mot, intérêt d'un roi qui cherche son fils, enlevé dès le berceau; intérêt d'une nation qui veut conserver sa liberté contre l'oppression d'un vainqueur; intérêt d'amour entre un sauvage prétendu & une princesse élevée à la cour; intérêt en faveur d'un bon roi, qu'un prêtre, désigné son successeur par lui-même, veut assassiner.

Cette tragédie, généralement proscrite, étoit sur le point d'expirer de sa belle mort, quand

un ſeul malheureux vers, applaudi d'abord pour ſon ridicule, enſuite exalté par les ſots, a relevé ce drame écraſé, en a fait la fortune : *Voilà l'homme civil*, & *voilà l'homme ſauvage*, dit un ſauvage qui vient d'arracher un poignard qu'un grand Prêtre levoit contre le fils du Roi. Tel a été le reſſort qui a remonté cette piece déteſtable.

Un courier eſt allé ſur le champ annoncer à la cour le ſuccès de cette tragédie, déſignée pour être jouée à Choiſy.

14 *Juin* 1763. On a donné hier à Choiſy un Opéra nouveau en trois actes, ayant pour titre *Iſmene* & *Iſmenias*, paroles de M. Laujeon, muſique de M. de la Borde. On ne dit du bien ni du poëte ni du muſicien. Les Ballets ſont la partie de ce ſpectacle qui a été la plus exaltée. Géliotte a chanté, ainſi qu'un petit enfant de ſept ans, qui a plu beaucoup au Roi, & S. M. a redemandé cet Opéra pour jeudi, en faveur de ce dernier.

14 *Juin*. Il paſſe pour conſtant que quatre auteurs ont mis la main à la tragédie du *Manco*. On les nomme tous.

Il n'eſt plus étonnant qu'il y ait quatre intérêts, chacun y a mis le ſien.

15 *Juin*. *Manco* a été joué à la cour aujourd'hui avec des changemens, entr'autres une ſuppreſſion de quatre à cinq cent vers. Comme cette piece contient des choſes très fortes contre la royauté, l'auteur a cru devoir adoucir cela par le quatrain ſuivant, adreſſé au Roi ;

J'ai peint un Roi jufte, clément:
Digne par fes vertus d'une gloire immortelle:
Pouvois-je faire autrement ?
J'avois mon maître pour modele !

Le rôle de *Manco* a plu beaucoup au Roi.

17 *Juin* 1763. L'ouvrage de M. Rouffel eft arrêté d'avant-hier. Les courtifans qui favent empoifonner tout, ont fait valoir fon ouvrage pour aduler le Roi, & juftifier les impôts énormes dont le peuple eft chargé : „ Voilà, Sire, „ (ont-ils dit) un tableau par lequel la nation, „ de fon propre aveu, de fon confentement „ libre, offre à M. V. fept cent & tant de „ millions : V. M. n'en perçoit actuellement „ que trois cent ; de combien donc s'en „ faut-il encore que ce peuple, qui crie fi fort, „ ne paye à V. M. tout ce qu'il pourroit faire ? „ Ce fophifme a paru victorieux : enforte que le Parlement a cru devoir fouftraire un ouvrage dont on tire des conféquences fi effrayantes : on a parlé même de mettre l'auteur à la Baftille.

18 *Juin*. Le *Journal Etranger* ne pouvant plus fe foutenir, les auteurs ont cherché un meilleur moyen de gagner de l'argent ; ils ont inventé une *Gazette Littéraire*, qui embraffe l'immenfité du Globe. Ils n'avoient point affez de fecours pour donner un volume par mois ; ils offrent maintenant une feuille par femaine, & en outre un Supplément auffi fort que les quatre feuilles, pour fuffire à leur vafte projet. Ce n'eft qu'un droit de la Gazette de France, qu'ils veulent faire valoir, contenu dans fon pri-

vilege. Le zele, le désintéressement, la critique juste & plus portée à l'éloge qu'à la satyre, présideront à ce laborieux ouvrage. Il se fera sous les auspices du Ministre des Affaires Etrangeres, & Mrs. Arnaud & Suard suivront cette importante nomenclature ; en un mot, ils ne visent à rien moins qu'à faire tomber tous les Journaux, à les absorber dans leur tourbillon : ils ne font grace qu'au *Journal des Savans* & au *Mercure*. La premiere feuille commencera à paroître le premier mercredi de Juillet, & ainsi de suite.

19 *Juin* 1763. *Doutes modestes sur la Richesse de l'Etat, ou Lettre écrite à l'Auteur de ce Systême par un de ses confreres.* Tel est le titre d'un écrit in-4°. de 8 pages, petite impression, qui a pour date le 13 Juin 1763. Il regne dans le tout un fond de plaisanterie, d'ironie, toujours mal placée dans un ouvrage qui traite de matieres grâves, & d'objets intéressant aussi essentiellement le bonheur des peuples. Les grands argumens de l'auteur sont 1°. l'unité d'un impôt qui n'établit aucune distinction entre la Noblesse, le Clergé & le Peuple : 2°. le montant excessif de ce même impôt qu'on regarde comme très commode & très avantageux, lorsqu'il est porté à plus du double de ceux qu'on lève actuellement, même les fraix de Régie compris : 3°. la folle répartition qu'on en fait, de façon qu'il paroîtroit que le Royaume seroit composé de plus de gens riches que de gens mal aisés ; ce qui renverseroit tout l'ordre suivi jusqu'à présent pour imposer les charges de l'Etat.

20 *Juin*. On a fait aujourd'hui la céré-

monie de l'inauguration, qui a confifté à découvrir la Statue Equéftre de *Louis XV*, & tout l'accompagnement de ce monument. Les quatre figures ne font encore qu'en plâtre doré. Ce font quatre Vertus : la *Force*, la *Paix*, là *Prudence*, la *Juftice*, en forme de Caryatides, qui foutiennent l'entablement du piedeftal. Deux Bas-reliefs, l'un repréfentant le Roi dans un char, couronné par la Victoire & conduit par la Renommée à des peuples qui fe profternent : dans l'autre, le Roi affis fur un trophée donne la paix à fes peuples. Une Renommée la publie avec une trompette de la main gauche; elle tient une palme de la main droite. On voit dans le fond un homme & un cheval mort. On critique fort cette inauguration des quatre Vertus. Eft-il dans la nature qu'on employe de ces figures pour fupporter un grouppe équeftre? D'ailleurs leur attitude molle & délicate rend mal la vigueur dont il auroit fallu les animer. Les bas-reliefs font fimples. On voit d'un autre côté cette infcription : *Ludovico XV*, *optimo Principi*, *qui ad Scaldim*, *Mofam*, *Rhenum Victor*, *pacem armis*, *pace & fuorum & Europæ felicitatem quæfivit*. Et de l'autre celle-ci : *Hoc pietatis publicæ monumentum Præfectus & Ædiles decreverunt anno* 1748, *pofuerunt anno* 1763. On critique la criniere du cheval, trop lourde, fon encolure forcée : on trouve fa croupe bien. On admire la figure, quoique peu reffemblante; on prétend qu'il faut l'envifager de profil.

Du refte, des pafquinades fans fin. On dit à propos des quatre fœurs qui préfentent leur derriere : *Baife mon cul*, *la paix fera faite*, &c.

21 *Juin* 1763. Les Comédiens François ont donné aujourd'hui la comédie *gratis* : ils ont joué le *galant Mercure* & les *Trois Cousines*. Mlle. Clairon & Mlle. Dubois se sont présentées sur le théâtre entre les deux pieces, & ont fait voler de l'argent vers le peuple, en lui criant : *vive le Roi* !

Vive le Roi & Mlle. Clairon ! Vive le Roi & Mlle. Dubois ! a répondu cette pauvre populace enchantée. On trouve l'action des deux reines comiques de la derniere insolence.

22 *Juin.* Le feu d'artifice qu'on a tiré aujourd'hui & qui devoit avoir le plus grand succès, a manqué absolument. Cela contribue à faire regretter encore davantage le projet du Sr. *Dimin.* Cet homme de génie avoit un modele qu'on a pu voir, par lequel il représentoit d'abord le Temple de la Discorde avec tous ses attributs : ce qui donne lieu à tout l'artifice possible, à un feu d'enfer, à des volcans immenses. La Déesse s'embrasoit elle-même, consumoit son Palais ; & sur ses débris s'élevoit celui de la Paix, de la plus grande magnificence, avec un feu doux & majestueux, suivi d'une illumination étincelante. Cette idée très poétique, qu'on a débité avoir été suggérée par le Poëme de l'Abbé de Voisenon, avoit été enfantée avant ; & c'est par hazard que l'orateur & l'architecte se sont rencontrés dans leur plan ; ce qui les démontre tous deux hommes de génie & d'une imagination brillante.

23 *Juin.* Il est question de rejouer *l'Anglois à Bordeaux*, pour couronner toutes les fêtes & mettre le dernier sceau à la joie publique. Mlle. Dangeville, quoique retirée du Théâtre,

doit reparoître en cette occasion, & concourir en ce qui la concerne à la satisfaction générale. Le Sr. Vestris s'est plaint que l'Académie de Danse fut la seule négligée en cette occasion : il a demandé à déployer ses talens; en conséquence il a composé le Ballet annoncé dans la Comédie dont on vient de parler, il doit s'exécuter avec l'élite de l'Opéra.

24 *Juin* 1763. L'Inoculation, sur laquelle on a tant écrit, est à la veille d'être proscrite. Le 8 de ce mois le Parlement a rendu un Arrêt provisoire qui, sans suivre à la lettre les conclusions des gens du Roi, ordonne les précautions les plus séveres pour employer cette pratique. Il est question d'avoir l'avis des Facultés de Médecine & de Théologie, avant de statuer définitivement. On regarde cette marche, comme tendant d'une façon sûre, quoique plus éloignée, à la destruction du systéme des Inoculateurs. On prétend que des Médecins ont excité le Parlement en cette occasion; ainsi il n'est aucun doute que leur avis sera très contraire à l'introduction de la nouvelle méthode. Quant à la Faculté de Théologie, il suffit que ce soit une nouveauté pour être réputée condamnable : „ Où êtes-„ vous, illustre La Condamine! pour opposer „ votre bouclier à une conjuration générale? „ Ce grand défenseur de l'Inoculation est malheureusement en Angleterre.

25 *Juin*. M. de Bougainville, ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles Lettres & de l'Académie Françoise, est mort asthmatique. Cette perte peu importante sera facilement réparée : *Colas vivoit*, *Colas est mort.*

26 *Juin*. Le divertissement composé par le

Sr. Vestris, qui doit être exécuté demain à la Comédie Françoise, est amené naturellement à la suite de *l'Anglois à Bordeaux*. On lui a laissé la faculté de choisir dans le Ballet du Roi les sujets qui lui conviendroient le mieux. On s'imagine bien que l'Orchestre sera changé & fortifié par celui de l'Académie Royale de musique. La fureur est extrême pour ce genre de spectacle transposé de scene. Toutes les loges sont retenues pour trois fois.

27 *Juin* 1763. Le spectacle François s'est ouvert aujourd'hui par un compliment au sujet de Mlle. Dangeville, aussi superflu que ridicule: c'est le Sr. Molé qui l'a débité. Cette actrice a reparu dans *l'Anglois à Bordeaux*, avec des applaudissemens intarissables. Cette piece n'est pourtant pas à beaucoup près son triomphe, son rôle est fort peu de chose.

Le Ballet a tant représenté de choses qu'on n'y a rien compris. Il s'ouvre par un vol à vuide: Minerve est censée descendre & préluder par un chant très médiocre. Mlle. Dubois a exécuté ce rôle, on ne peut pas plus mal. Au fond du théâtre paroît une tour; Apollon frappe, elle tombe, & l'on voit la Statue Equestre du Roi. Puis viennent des danseurs de toutes especes & de toute nation, qui s'entremélent, s'embrassent & s'accordent de la meilleure foi du monde. Le tout est terminé par un pas de onze. Le Sr. Vestris fait Apollon. On a fort applaudi à l'exécution. Quant au dessein, il ne part pas à beaucoup près d'un homme de génie.

28 *Juin*. On assure que l'Abbé de Prades, qui avoit été disgracié par le Roi de Prusse, & détenu prisonnier depuis plusieurs années à Mag-

debourg, eſt rentré en grace, & que même il aura l'adminiſtration de l'Evêché de Breſlau. On mande que la Lettre, que ce Monarque lui a écrite, commence par ces mots : *quoique votre conduite avec moi ne ſoit pas nette, je veux vous rappeler, & vous permettre de revenir auprès de moi, &c.*

28 *Juin* 1763. Le Sr. de Grandval ayant ſoupé ces jours-ci avec Mlle. Dangeville, lui a adreſſé les vers ſuivans au nom d'un Jardinier :

Je voudrois bien ici vous traiter entre nous
De la même façon que je traite mes choux ;
Le public, j'en ſuis ſûr, me feroit bonne mine,
Pour lui plaire voici comment je m'y prendrois :
Au théâtre françois je vous arroſerois
Tant de fois, qu'à la fin vous prendriez racine.

29 *Juin. Couplets adreſſés à Madame Favart.*
Air : *quand la Bergere vient des champs.*

Quand je dirai que vos attraits
De l'Amour ne ſont que les traits,
Que vous êtes ce même Amour,
C'eſt chanſonnette
Qu'on vous répete
Cent fois le jour.

Irai-je, fade Taconet, (*a*)
Pour vous aſſortir un Bouquet,

(*a*) Souffleur de l'Opéra Comique, auteur de l'almanach chantant, où il chante M. & Mad. Favart.

Desirer d'être Zéphir ?
    C'est vain langage ;
    Sot persiflage,
    N'est point desir.

Quand sur la lyre de Guerin (a)
Promenant une foible main
J'essaye à former quelques sons,
    Soudain je pense
    Que l'imprudence
    Fit des chansons.

Comment donc faire en pareil cas ?
Il faut songer à vos appas.
D'eux seuls je veux suivre la loi.
    Je vois Justine : (b)
    Muse badine,
    Inspirez-moi.

Je vais dire tout simplement
Qu'on est poëte en vous voyant,
Qu'on est amant auprès de vous :
    Suis-je le vôtre ?
    Dieux ! l'un & l'autre
    Sont votre Epoux.

29 Juin.

(a) M. Guerin, auteur ingénieux & facile de différens couplets, insérés dans quelques pieces de M. & Mad. Favart.

(b) Mad. Favart se nomme Justine.

29 *Juin* 1763. On a fait une tragédie de l'avanture de Malagrida. On y rappelle la malheureuse cataſtrophe de Portugal : elle forme le ſujet de l'intrigue. Ce drame aſſez mal ourdi a le mérite d'une verſification aſſez bien faite. On n'en dit point l'auteur. Il eſt en trois actes.

30 *Juin. Syſtême d'impoſitions & de liquidations des Dettes de l'Etat*, *par M. le Chev. de Forbin*, *officier de la Marine.* Ce livre, qui tend à réduire tous les impôts à un ſeul, ſur le pain & la viande, paroît d'abord abſurde & injuſte. On trouve à la lecture que c'eſt l'ouvrage d'un homme profond & qui a travaillé d'après les grands principes de la Légiſlation : au moins l'auteur rend-il ſon plan aſſez plauſible, pour avoir beſoin d'une refutation très-ſavante. Ce livre eſt plein d'une philoſophie judicieuſe & raiſonnée.

30 *Juin.* On prétend que M. l'Evêque d'Orléans [Jéſuite] ſe met ſur les rangs pour ſuccéder à la place de l'Académie Françoiſe, vacante par la mort de M. de Bougainville.

1 *Juillet.* La *Gazette Littéraire* de l'Europe, qui devoit commencer le premier mercredi du mois, eſt ſuſpendue. Le *Journal des Savans* s'oppoſe formellement à cette nouveauté. L'intérêt eſt le mobile du procès pendant au Conſeil. Cet ouvrage périodique rend peu par lui-même ; mais comme pere des Journaux il a le droit de percevoir une rétribution de tous les Journaux ſubalternes qui veulent s'élever : ils ne peuvent paroître que ſous ſes auſpices. La *Gazette Littéraire* a pour objet d'anéantir cette foule de Scriblers. En conſéquence plus de tributs au *Journal des Savans*; le peu qu'il fait

par lui-même pourroit tout au plus le ſoutenir: M. le Duc de Choiſeuil protege celui-ci; le Duc de Praſlin eſt pour la *Gazette : ſub judice lis eſt.*

2 *Juillet* 1763. Les Italiens doivent donner lundi les *Fêtes de la paix*, divertiſſement du Sr. Favart, dont la muſique ſera de Philidor. La ſcene doit ſe paſſer dans la place ou plaine de *Louis XV*, toujours avec la ſtatue.

2 *Juillet. Entendons-nous*, *ou Rêve d'un vieux Notaire.* Cette facétie eſt d'un homme qui paroît prendre la balance entre l'auteur de *la Richeſſe de l'Etat* & ſes adverſaires: il en conclut qu'il n'y a rien de plus ſage ni de plus ſalutaire dans la criſe actuelle que les Edits. En ne convenant point de ſa concluſion, en laiſſant à part ſes raiſonnemens très-frêles & peu forts de logique, on ne peut diſconvenir que cet ouvrage ne ſoit écrit avec une légereté, une fineſſe, une gaîté, dignes des plus grands maîtres en pareil genre. On n'en nomme pas encore l'auteur.

3 *Juillet.* M. de la Condamine ayant été filouté à Londres dans ſon auberge, a fait de cette miſere un événement important, par un *Appel à la Nation Angloiſe*, qu'il a jugé à propos de faire inſérer dans les Gazettes. Rien de plus fol que cette piece: l'auteur y met cette nation au-deſſous des Sauvages & des Barbares chez leſquels il a voyagé. Il eſt à craindre qu'il ne lui en reſte un ridicule ineffaçable.

4 *Juillet.* Les *Fêtes de la paix* données aujourd'hui aux Italiens, ſont déteſtables. C'eſt un drame à ſcenes à tiroir. Le théâtre s'ouvre par deux hayes de ſoldats, repouſſant la foule qui voudroit déborder dans la place: ſurvient le Roi

d'Armes & ses Hérauts. Le premier publie la paix en chantant : il finit par ordonner à la garde de laisser entrer tout le monde ; il est naturel, dit-il, que les enfans approchent de leur pere. Il s'en va, les soldats se retirent, la place reste vuide. Si l'on ne connoissoit le zele de l'auteur, on regarderoit cette absurdité comme une épigramme très-déplacée & même punissable. Arrive successivement un maître de pension avec ses éléves, qui crache du latin : puis une grisette, que tient un abbé sous le bras : de-là une satyre sur les oreilles du petit collet, &c. C'est une galerie continuelle de personnages de tous états, disant des chansons fort plattes & fort ennuyeuses. On ne peut, en un mot, rien voir de plus misérable : nulle saillie, nulle gaîté. On ne fera point à Favart le tort d'imputer cette piece-ci à l'abbé de Voisenon.

5 *Juillet* 1763. Depuis *la Richesse de l'Etat*, on feroit une Bibliotheque, très-légere il est vrai, mais fort nombreuse, des écrits sans fin auxquels ce rêve patriotique donne lieu chaque jour. Le gouvernement, en laissant paroître indistinctement tout ce qu'écrivent sur cette matiere les habiles & les ignorans, les bons citoyens & les mauvais, les plaisans & les raisonneurs, a pour but, sans doute, que tout se perde indistinctement dans ce déluge immense, & que ses ouvrages seuls puissent surnager.

6 *Juillet*. M. de Crébillon continue à donner des Romans sous toutes sortes de forme, il vient d'en produire un en maniere de dialogues, intitulé *les hazards du coin du feu*. Ce sont des avantures plus que communes, sous un titre neuf ; des pensées très-ordurieres & déguisées

fous des propos rompus, entortillés : du jargon, en un mot, & des impertinences. Voilà le livre décomposé.

7 *Juillet* 1763. Malgré la profcription générale, *les Fêtes de la Paix* ont reparu aujourd'hui. Favart a fait entendre qu'il n'avoit donné que fon brouillon : c'eft à préfent la piece au net. Depuis quelque tems les auteurs ont abufé de l'indulgence du public, au point de paroître ainfi en robe de chambre à fes yeux, pour effayer s'il voudra bien le fouffrir, fauf à faire leur toilette enfuite. Quoi qu'il en foit, au moyen de beaucoup de retranchemens & de quelques inverfions, cette piece eft reffufcitée & la Thalie du Sr. Favart fe tient aujourd'hui fur fes deux brodequins. Bien des gens préfument qu'elle a été relevée par l'abbé de Voifenon. Quoi qu'il ait affecté de nier conftamment qu'il ait eu aucune part *à l'Anglais à Bordeaux*, fes amis de cœur ont découvert qu'il avoit pourtant été piqué de l'impudence de quelques Journaliftes à foutenir qu'elle étoit en entier de Favart ; il l'a malicieufement voulu laiffer marcher feul cette fois-ci : l'horrible culbute qu'il a faite, a vengé l'abbé affez dignement : il a bien voulu lui prêter fon appui pour rendre ce drame un peu fupportable, il eft trop vicieux radicalement.

8 *Juillet*. Le Sr. Favart a obtenu de la cour 1000 Liv. de penfion pour avoir fait la piece de *l'Anglais à Bordeaux*. C'eft encore l'abbé de Voifenon qui a follicité cette faveur pour fon protégé. Son activité en cette occafion, bien oppofée à fon caractère d'indolence, confirme de plus en plus le bruit accrédité parmi les gens

de lettres, qu'il eſt le vrai coloriſte de cette piece.

9 *Juillet* 1763. *Zelis au bain*, *Poëme en 4 chants.* Cette bagatelle, qu'on attribue à un jeune homme de vingt ans, n'eſt précieuſe ni par le fond, ni par l'invention du ſujet : mais elle eſt délicatement écrite, elle eſt d'un coloris frais, d'un pinceau tendre, facile & gracieux : elle eſt de M. le Marquis de Pezay.

10 *Juillet.* Les Anglois ont fait imprimer une *Réponſe à l'Appel de M. de la Condamine*, où ſon incartade eſt traitée ainſi qu'elle le mérite. Tout le monde a regardé cette démarche de ce François comme une extravagance.

11 *Juillet.* M. le Comte de Lauraguais, connu par différentes folies en pluſieurs genres & ſurtout par la manie d'être auteur, a pris l'Inoculation ſous ſa protection. En conſéquence il a fait un Mémoire où il traite l'Arrêt du Parlement des qualifications les plus indécentes, ſans parler de ſes écarts ſur la religion & de quantité de plaiſanteries qu'il dirige contre les différens corps qui doivent connoître de cette matiere. Le 2 de ce mois il a eſſayé de lire ce Mémoire à l'aſſemblée de l'Académie des Sciences, dont il eſt membre ; ſes confreres n'ont pu tolérer les indécences dont il eſt plein : ils l'ont arrêté au bout de quelques phraſes & lui ont témoigné leur répugnance à entendre la ſuite : ils en ont fait même un refus abſolu. M. de Lauraguais, mécontent de ne pouvoir donner à ſon ouvrage la publicité qu'il deſire, en a envoyé des copies aux Miniſtres & à différentes perſonnes de la cour ; ce qui pourroit lui être funeſte. Ce même Mémoire a été relu le 6. Ce n'eſt plus qu'une diſſertation toute ſimple en faveur de l'Inocula-

tion; & l'Académie n'a point hésité à la faire signer par son Secrétaire. C'est dans cet état qu'il est imprimé.

13 *Juillet* 1763. J. J. Rousseau, qui devoit suivre Milord Maréchal en Ecosse, n'y passera point; il reste dans les environs de Neuchâtel, à Môtiers, où il est depuis sa sortie de France.

13 *Juillet.* On voit dans le *Mercure* de Juillet la traduction d'une partie du second chant de de la *Pharsale*, par M. Marmontel : elle est précédée d'une Lettre qui fait, suivant l'usage, l'éloge du héros & du panégyriste, c'est-à-dire, de l'auteur & du traducteur. Nous trouvons cette traduction en prose maniérée, embarassée & lourde. Nous doutons qu'elle donne beaucoup de goût pour l'original.

14 *Juillet.* Le procès que le *Journal des Savans* a intenté aux auteurs du projet de la *Gazette Littéraire*, a excité une grande fermentation à la cour: M. le Duc de Praslin, comme Ministre des Affaires Etrangeres, protege la derniere; l'ancien a pour lui M. le Duc de Choiseuil. Les deux Ministres prennent la chose fort à cœur, & la cour se divise. M. l'Abbé de Voisenon, qui sent combien cette mésintelligence peut faire de tort aux Lettres, est parti pour Compiegne : le crédit qu'il a auprès de ces deux Ducs, lui fait espérer de pouvoir les rapprocher.

15 *Juillet.* Tout le monde sait que M. de la Poupeliniere visoit à la célébrité d'auteur; on connoissoit de lui des comédies, des romans, des chansons; &c. mais on a découvert depuis quelques jours un ouvrage de sa façon qui, quoiqu'imprimé, n'avoit point paru; c'est un livre intitulé *les mœurs du siecle, en Dialogues.*

Il eſt dans le goût du *Portier des Chartreux*. Ce vieux paillard s'eſt délecté à faire cette œuvre licentieuſe. Il n'y en a que trois exemplaires exiſtans. Ils étoient ſous les ſcellés. Un d'eux eſt orné d'eſtampes en très-grand nombre : elles ſont relatives au ſujet, faites exprès & gravées avec le plus grand ſoin. Il en eſt qui ont beaucoup de figures, toutes très-finies. Enfin on eſtime cet ouvrage, tant pour ſa rareté que pour le nombre & la perfection des tableaux, plus de vingt mille écus.

Lorſqu'on fit cette découverte, Mlle. de Vandi, une des héritieres, fit un cri effroyable & dit qu'il falloit jetter au feu cette production diabolique. Le Commiſſaire lui repréſenta qu'elle ne pouvoit diſpoſer ſeule de cet ouvrage, qu'il falloit le concours des autres héritiers ; qu'il eſtimoit convenable de le remettre ſous les ſcellés jusqu'à ce qu'on eût pris un parti : ce qui fut fait. Ce Commiſſaire a rendu compte de cet événement à M. le Lieutenant Général de Police, qui l'a renvoyé à M. de St. Florentin. Le Miniſtre a expédié un ordre du Roi, qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour S. M ; ce qui a été fait.

16 *Juillet* 1763. M. le Comte de Lauraguais a été arrêté hier, & conduit ce matin par ordre du Roi à la citadelle de Metz.

Ce Seigneur a lu le ſix de ce mois un Mémoire ſur l'Inoculation à l'aſſemblée de l'Académie des Sciences, dont il eſt membre pour la méchanique. Dans cet ouvrage il improuve l'Arrêt du Parlement ſur cette matiere, & défend l'Inoculation, qu'il ſoumet à ſes calculs. Il ne s'eſt pas borné à cette lecture, il a envoyé

ce Mémoire à M. de St. Florentin, avec une Lettre pour l'engager à le mettre sous les yeux du Roi. Tout cela n'eût été rien, s'il n'eut affecté de répandre cet ouvrage avec deux Lettres différentes, à M. le Comte de Bissy & à M. le Comte de Noailles. Cet éclat scandaleux a obligé le Roi de punir le Comte de Lauraguais de la licence avec laquelle il a parlé dans ses Lettres particulieres de la Faculté de Théologie, du Parlement, & de quelques personnes de la cour.

17 *Juillet* 1763. On vante beaucoup une *Lettre Pastorale* de M. l'Archevêque de Lyon : elle est adressée au Clergé Séculier & Régulier & à tous les Fideles de son Diocese : elle est datée de Paris le 30 Juin dernier. Elle roule sur des discussions survenues entre les différens corps de la ville relativement aux R. P. de l'Oratoire. Ces Messieurs ont remplacé les Jésuites dans les fonctions de l'éducation publique.

Cette Lettre est écrite avec noblesse & onction, elle est dans un style vraiment pastoral, digne, en un mot, des premiers siecles de l'église. M. l'Archevêque y rend un compte modeste de sa conduite dans toute cette affaire; il y témoigne combien il est pénétré de n'avoir pas eu le suffrage de ses ouailles, dont il jalouse l'estime, la confiance & l'amitié. Ce phénomene épiscopal contraste merveilleusement avec la morgue & le despotisme qui regnent dans la plupart des ouvrages de Nosseigneurs modernes du Clergé.

18 *Juillet*. Les Lettres de M. de Lauraguais servent à l'instruction de son procès littéraire : on les rapportera à mesure qu'elles se présen-

teront, sans prétendre les citer comme des morceaux précieux par le goût, l'esprit, ou le style qui y regnent.

Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. le Comte de St. Florentin, en lui envoyant son Mémoire sur l'Inoculation pour être mis sous les yeux du Roi.

J'ai cru devoir, Monsieur le Comte, vous engager à donner au Roi un Mémoire que j'ai fait sur l'Inoculation : vous avez protégé tant de voyages entrepris par les Académiciens du Roi, pour déterminer la figure de la terre, qu'il m'a paru, j'ose le dire, impossible que vous ne prissiez pas un intérêt bien vif à ce qui intéresse l'existence des habitans, la conservation du Roi particuliérement, & celle de ses sujets.

Par quelle fatalité notre nation a-t-elle toujours combattu contre des vérités dont les autres jouissent déjà? C'est une chose bien extraordinaire & bien douloureuse à contempler que le moment, où la perfection des beaux arts éleve un monument au Roi, que celui où les Magistrats sont assez éclairés pour rejetter les refus des sacremens, soit en même tems celui où les Magistrats consultent les ignorans Docteurs sur la probabilité physique de l'Inoculation, changée par l'expérience dans le moyen de conserver les créatures de Dieu, après leur avoir imposé silence en Théologie? Le Requisitoire est digne de la barbarie du siecle de Louis le jeune; mais comme Louis XIV créa l'Académie pour conserver au moins les lumieres acquises, & que ses membres doivent lutter contre les œuvres nouvelles, j'ai cru devoir faire

le Mémoire que je vous prie de présenter au Roi, & n'ai pas cru que les tracasseries qu'il me fera, les cris qu'il excitera, les ridicules dont on voudra me couvrir, dussent m'arrêter. Je connois tous les quinze-vingt du monde, mais parce que leur routine leur a fait connoître des sentiers, je ne crois pas que ce soit un bonheur d'avoir les yeux au bout d'un bâton, & j'aime mieux contempler le jour de la place où je reste immobile, que de marcher dans une nuit éternelle. Enfin, Monsieur, quoique je ne sois pas Médecin, & que j'aye écrit sur l'Inoculation, quoique je ne demande point de pension, & que je désirasse que mes confreres touchassent celles qu'ils ont méritées, malgré que mon Mémoire soit fort ennuyeux, si vous protégez l'Inoculation contre les préjugés & les fripons, vous serez certainement l'homme qui méritera davantage d'inspirer les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être très parfaitement, &c.

19 *Juillet* 1763. On a imprimé depuis quelques jours une Lettre de J. J. Rousseau de Geneve, qui contient sa renonciation à la société civile, & ses adieux aux hommes. C'est une déclamation des plus vives contre l'espece humaine, qu'il taxe de tous les vices, & qu'il abanbandonne à ses mœurs corrompues. Libre par la proscription qu'on a faite de sa personne, il se regarde comme sans maître & sans patrie. Il y déclare qu'il préfere les forêts aux villes infectées d'hommes cruels, barbares, méchans par principes, inhumains par éducation, injustes par des loix qu'ont dicté la tyrannie. On feroit presque tenté de croire que cette Lettre n'est point de Rousseau, tant elle est extraordinaire;

que c'eſt une plaiſanterie de quelqu'un qui a voulu l'imiter : mais le ſtyle ſoutenu qui y regne, toujours mâle, toujours nerveux, ne laiſſe preſqu'aucun doute que l'ouvrage ne ſoit de ce moderne Diogene.

20 *Juillet* 1763. *Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. le Comte de Biſſy, en lui envoyant copie de la Lettre écrite à M. le Comte de St. Florentin.*

Voilà, Monſieur le Comte, la copie de la Lettre que vous m'avez demandée, & que je crois moins indigne du ſujet qu'elle traite, depuis que vous l'avez applaudie. Vous me demandez auſſi mon Mémoire : il faudra bien qu'il paroiſſe, car j'avoue qu'il peut me juſtifier de beaucoup d'imputations qu'on répand ſourdement. Je voudrois bien qu'il fît moins de bruit & plus d'effet. Je ſuis reſté dans le ſilence, tant que les choſes ſont reſtées dans le cercle où la force de l'opinion les meut : mais M. Omer de Fleury m'a forcé de parler.

L'Académie a trouvé mauvais, c'eſt-à-dire M. du Hamel du Monceau & M. le Camus ont trouvé mauvais, que j'appelaſſe le Fleury au requiſitoire *Omer de Fleury*; mais ils ont été aſſez contens des raiſons qui m'ont forcé à l'appeler ainſi : j'ai cité l'hiſtoire des quatre fils d'Aymon, l'uſage où nous étions de ne point appeler notre Secrétaire ſimplement M. de Fouchy, ou Grand Jean, mais Grand Jean de Fouchy, comme il ſigne lui-même; qu'enfin Mrs. de Fleury étoient trois freres, qu'en leur ſuppoſant à tous trois autant d'eſprit & de talens, il valoit mieux les déſigner par leur nom diſtinctif que de leur donner des ſobriquets, ainſi

que le monde avoit consacré ceux de *Choiseuil le Merle* & de *Mailly la Bête*. D'ailleurs je leur ai dit qu'ayant écrit comme Sœur du Pot, s'ils me cherchoient querelle, il faudroit qu'ils me citassent devant les Freres de la Charité : ils ont paru satisfaits, & cela me donne l'espérance de ne pas choquer MM. Cependant, malgré la conviction où je suis que je démontrerai avec la derniere évidence que le requisitoire est digne de toute censure, je viens d'avoir une idée qui me désole, & si vous pensez, comme moi, je suis au désespoir. N'imaginez-vous pas que M. Omer de Fleury, ainsi que le Parlement, ont dit, il faut bien essayer à quoi la Faculté de Théologie peut être bonne : nous la faisons déjà taire en Théologie, voyons si l'on peut l'écouter en Physique ; & si elle radote sur l'Inoculation, ainsi que sur les Sacremens, nous lui défendrons d'ouvrir à jamais la bouche que pour la Consécration ; ce qui ne tire point à conséquence. S'ils ont pensé cela, je me pendrois d'en avoir suspendu l'effet par mes raisonnemens. Bon jour, Monsieur le Comte.

21 *Juillet* 1763. *Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. le Comte de Noailles, le* 8 *Juillet* 1763.

J'eus le bonheur, comme vous savez, Monsieur, de vous rencontrer hier : vous alliez monter dans votre carosse, je crus être caché dans la foule des pauvres qui l'entouroient, mais vos yeux me distinguerent, parce que votre main aime à soulager leur misere. Vous me reconnûtes après trois ans, vous vîtes la joie se répandre sur mon visage, vous la fîtes passer dans mon cœur en m'embrassant. Vous joigni-

tes à vos bontés pour moi des reproches obligeans, & si vous vous moquâtes de moi en me disant que vous saviez que je ne venois point chez vous, parce que j'étois sûr que vous viendriez chez moi si je le voulois, je n'ai pu m'en fâcher ; je restois dans la confusion. Elle eût été bien plus grande, si j'avois deviné que je pusse être aujourd'hui dans le cas de recourir à vous.

Voilà mon histoire, & vous l'apprendrez à peu près par les trois copies de Lettres que j'ai l'honneur de vous envoyer. Lisez d'abord celle à M. de St. Florentin, ensuite celle à M. de Bissy, enfin la seconde que j'ai écrite encore à M. de St. Florentin ; vous verrez les motifs & les raisons qui m'ont déterminé à la démarche que j'ai faite. Souffrez, puisque j'eus l'honneur de vous voir hier, & que le pécheur toucha l'habit du juste, qu'il vous parle morale. Nos fautes excitent votre charité chrétienne, & dans le monde pervers les fureurs humaines. A peine ma Lettre au Comte de Bissy a-t-elle été écrite, qu'on m'en parla : enfin j'apprends hier qu'on crie au blasphême : je craignis d'avoir offensé quelqu'un, puisque je voyois qu'on parloit de venger Dieu ; je relus ma Lettre, je cherchois au moins quelques indiscrétions. Faites-moi donc découvrir mes fautes, Monsieur le Comte, car je n'y ai rien trouvé de blâmable. Vouloir que mon Mémoire fît du bien, au lieu d'éclat, vous paroît sûrement honnête. C'est ce sentiment qui vous faisoit dérober à l'Armée tous les momens que vous ne deviez pas à son exemple, pour donner au Roi les plus secrets avis du plus fidele de ses sujets. Mes raisons pour appeler le Fleury au Requisitoire

Omer de Fleury, font excellentes. Me puniroit-on pour n'avoir pas dit la meilleure de toutes, c'eft que c'eft fon nom? Le monde eft donc bien jufte, puifqu'il eft fi févere. Dire à l'Académie qu'on écrit comme une garde-malade, ne peut offenfer que les Médecins qui raifonneroient comme cela. J'ai dit que je démontrerois que le requifitoire eft digne de toute cenfure, & je l'ai déjà fait. Mais tandis qu'on me menaçoit de M. Omer de Fleury, je me fuis fenti indigné contre lui; il m'attaqueroit lui, quand je devrois demander fa tête au Parlement, c'eft-à-dire aux chambres affemblées, pour avoir engagé la Grand'Chambre à la profcription de nos races futures, pendant qu'il faut que toutes les Chambres foient affemblées pour juger un fimple gentilhomme; j'ai dit, je ne le crains pas, mais je vous demande que faut-il faire?

Enfin, quant aux vues que je ne fais que prêter évidemment à M. Omer de Fleury, & à la Grand'Chambre, c'eft que j'avoue qu'il me parût toujours très défirable que les miniftres des autels s'y confacraffent paifiblement. Me puniroit-on parce que je fuppofe qu'un bon prêtre pourroit dire la meffe fans que cela tire à conféquence? Se réferve-t-on encore le droit de me perfécuter en chafuble?

Quoi qu'il en foit, je ne fais comment on a trouvé tout cela, mais on m'a dit que la Reine crioit contre moi. Je me jette à vos pieds, & bénis vos grandeurs, parce que j'admire l'ufage que vous en faites : parlez à Madame la Comteffe de Noailles, daignez me parler, & je vous entendrai comme elle, car hier j'ai fenti que

vos baifers feroient revivre un mort, vous êtes fait pour tous les miracles.

22 *Juillet* 1763. Il fe répand des *Remontrances du Parlement de Rouen* du 16 Juillet 1763, au fujet des Edits & de la Déclaration enrégiftrée au Lit de Juftice dernier. Elles font de l'éloquence la plus mâle, la plus onctueufe & la plus vraie. Ce morceau, joint à celles de Paris, antérieures & poftérieures à ce même Lit de Juftice, paroiffent avoir réuni tout ce que le zele patriotique dirigé par le refpect & la foumiffion dûs au Souverain, peuvent enfanter de plus beau, de plus folide & de plus touchant.

23 *Juillet*. Les Italiens ont donné aujourd'hui la premiere repréfentation des *Deux Chaffeurs & la Laitiere*, fables dialoguées & mêlées d'ariettes. La mufique eft de Duni; les paroles d'Anfeaume.

On regardoit cette nouveauté comme fi peu de chofe, qu'on ne l'avoit point affichée : elle a pris avec fuccès, à la faveur de la mufique qui fait tout paffer à cet heureux Théâtre. Comme il n'avoit point de département fixe, il eft devenu l'égoût des autres, il n'eft point d'abfurdité qui ne puiffe y être admife.

24 *Juillet*. On a découvert parmi les livres de la Bibliothéque du College de Louis le Grand un manufcrit in-folio, noté & paraphé par M. d'Argenfon, Lieutenant Général de Police, contenant un détail d'une confpiration formée par les Jéfuites & l'Archevêque de Paris, du Harlay, contre les jours de Louis XIV. Cette confpiration avoit été découverte par l'Abbé *Blache*, & voici ce qu'on en fait.

Cet Abbé Blache étoit de Grenoble, avoit d'abord entré dans les Ordres, vint à Paris, Aumônier des Religieuses de la Ville-l'Evêque.

Quand il eut découvert la conspiration en question, il consulta trois Jésuites pour savoir ce qu'il devoit faire. On sait le nom de deux, le P. *Dupuis* & le P. *Guilleret*. Leur réponse fut qu'il falloit laisser agir la Providence, & qu'il n'étoit point obligé à révélation. Peu satisfait de cette décision, il consulta séparément le Prieur de l'Abbaye de St. Germain-des-Prez, & celui des Blancs Manteaux; ils furent du sentiment contraire. En conséquence il fit parvenir à M. le Tellier, lors Chancelier, un Mémoire détaillé, contenant tout ce qu'il savoit de la conspiration prétendue. Il pria le Chancelier de ne pas lui faire de réponse directement, pour ne point l'exposer à la vengeance secrette des auteurs du complot; mais pour sa tranquillité & pour certitude que sa Lettre & ses instructions avoient été remises, il pria le Chancelier de faire mettre une Lettre rouge initiale à la Gazette de France le 31 Décembre 1683. Ce qui a été exécuté. Cette lettre majuscule G est grise dans toutes les autres Gazettes.

Cette année le *Cabinet des Parfums* fut détruit. Le détail portoit, que c'étoit-là, & par le moyen des odeurs, qu'on devoit faire périr Louis XIV.

On motive cette conspiration par ce qui s'étoit passé en 1680. Le Clergé venoit de publier les quatre fameux articles auxquels le Roi avoit donné toute l'authenticité, en les faisant enre-

giſtrer dans toutes ſes Cours & obligeant tous les Profeſſeurs de Théologie de les enſeigner. Cet acte de vigueur brouilla la cour de France avec le Régime, & la paix ne fut faite que par la révocation de l'Edit de Nantes, que Madame de Maintenon, à la ſollicitation des Jéſuites, obtint de la foibleſſe de Louis XIV.

Quoi qu'il en ſoit, en 1704 l'Abbé Blache fut arrêté en vertu d'une Lettre de Cachet & mis à la Baſtille, où il eſt mort. Le jour de ſon empriſonnement le Lieutenant Général de Police, Commiſſaire en cette partie, dreſſa un procès verbal, contenant inventaire des papiers de l'Abbé Blache. Ces papiers furent rangés par cotte & paraphés par M. d'Argenſon, & c'eſt parmi ces papiers que s'eſt trouvé le manuſcrit en queſtion. Il a été dépoſé au Greffe le 14 Juillet, par Mrs. les Commiſſaires du Parlement, chargés de ce qui concerne le college de Louis le Grand & autres maiſons des Jéſuites à Paris.

25 *Juillet* 1763. *Additions à l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale & les mœurs des nations, depuis Charlemagne juſqu'à nos jours.* Telle eſt la ſuite de *l'Hiſtoire Univerſelle* de M. de Voltaire. C'eſt un croquis très-informe de tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à la paix derniere ; il veut tout embraſſer, n'approfondit rien, & traite tous les événemens de la maniere la plus vague, la moins circonſtanciée & ſouvent la plus erronnée.

26 *Juillet.* On a trouvé au college de Louis le Grand une médaille frappée du tems de la Ligue [1590] repréſentant le Cardinal de Bourbon, élu Roi ſous le nom de Charles X,

par les factieux, à la tête desquels étoient les Jésuites. On a trouvé aussi le coin qui a servi à frapper les médailles de ce tems-là : cette derniere piece est surtout très-curieuse.

27 *Juillet* 1763. Samedi 23 a été joué pour la douzieme & derniere fois *l'Anglois à Bordeaux*, non par satiété, mais pour que les Acteurs n'oublient pas les autres pieces. On a terminé également la Pantomime, exécutée par le Ballet du Roi.

28 *Juillet*. Pour completter la Collection des Lettres de M. de Lauraguais, il faudroit en avoir encore deux de ce Seigneur à M. de St. Florentin. On en a assez vu pour connoître son genre d'esprit & s'instruire à fonds du procès. Il suffit d'ajouter que dans la troisieme à ce Ministre, écrite après la réception de la Lettre de Cachet, il marque qu'il a reçu les ordres du Roi avec toute la soumission d'un sujet; que si cependant il lui est permis de faire ses très-humbles représentations, il observera qu'il eût desiré que les ordres de S. M. lui eussent été signifiés dans une forme plus légale.

29 *Juillet*. Le Parlement a rendu un Arrêt le 22 de ce mois, au sujet de la Bibliotheque léguée par M. le Président du Harlay au college des Jésuites, à la charge de la rendre publique [ce qu'ils n'ont pas fait]. Il ordonne que, vu la difficulté, l'impossibilité même, de distraire des autres livres ceux-là qui n'ont aucune marque de distinction, on s'en rapportera au verbal de la remise qui en fut faite aux Jésuites, suivant lequel cette Bibliotheque est évaluée à 25,000 Livres. En conséquence, on commencera par prélever cette somme sur la vente. Elle doit

être employée à fonder deux Bourſes, dont M. le Prince de Tingry, héritier de la maiſon de Harlay, aura la nomination.

31 *Juillet* 1763. Le Sr. de Bure, fils, a commencé de nous donner un catalogue de livres rares en tout genre. Le premier volume roule ſur la Théologie. Ce projet eſt louable; il peut être très-utile aux Littérateurs, & ſurtout aux Bibliographes. L'eſſai qui paroît, n'eſt pas à ſon point de perfection à beaucoup près. Il faudroit, à de très-vaſtes connoiſſances de la Librairie, joindre une fineſſe de tact, un goût exquis, incompatibles avec la préſente érudition.

31 *Juillet*. Mlle. Dumeſnil a joué dans *Medée*, ces jours-ci, avec tant d'enthouſiaſme de la part du public, que Mlle. Clairon s'en eſt allarmée. Elle ne devoit reprendre qu'à Fontainebleau : elle n'a pu voir ſans jalouſie le triomphe de ſa rivale; elle ſe diſpoſe à paroître inceſſamment.

2 *Août*. Rouſſeau écrit à un de ſes amis qu'il y a une grande fermentation à Genève ſur ſon compte : les citoyens ne ſont point contens de la conduite du magnifique Conſeil, & peut-être ſera-t-on forcé de réintégrer ce membre dans tous ſes droits, privileges, &c. Il faudroit voir comment cet illuſtre miſantrope ſe comportera dans cette occaſion : c'eſt ici la pierre de touche de ſa modeſtie, il eſt à craindre qu'il ne dévoile un orgueil dont on le croit paîtri.

3 *Août* 1763. Extrait d'un ſermon prêché à Ste. Marguerite, fauxbourg St. Antoine, le Mercredi 20 Juillet, par M. l'abbé Labbat, Prêtre habitué de St. Euſtache.

Nemo vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam. . . . . Dans les regnes précédens les Princes marquoient leur religion en protégeant les ministres de l'église. . . . . Les Magistrats persécutent l'innocent & oppriment la religion. . . . . Les esprits se soutiennent par une modération forcée & une politique momentanée. . . . . . Tôt ou tard la révolution éclatera dans un royaume où le sceptre & l'encensoir s'entre-choquent sans cesse.. La crise est violente & la révolution ne peut être que trop prochaine.

Le prêtre, auteur du sermon, a été décrété de prise de corps par le Châtelet.

4 *Août*. On attribue à M. de Voltaire la fable suivante sur l'expulsion des Jésuites :

Les renards & les loups un jour étoient en guerre :
Les moutons respiroient ; les bergers imprudens,
Chasserent par arrêt les renards de nos champs :
Les loups vont désoler la terre.
Les bergers, soit dit entre nous,
Ne pourroient-ils pas bien s'entendre avec les loups ?

5 *Août* 1763. On ne peut s'empêcher de rire en voyant le complot général des Journalistes pour faire accroire au Public que *l'Anglois à Bordeaux* est du Sr. Favart. Fréron, dans sa 19e. feuille, rompt une lance en faveur de ce parodiste. Plus ces Messieurs s'acharnent & se réunissent à soutenir ce paradoxe, plus le public connoisseur reconnoît une impulsion secrette & puissante qui les a forcés à parler ainsi contre leur propre sentiment.

6 *Août*. On donne manuscrits quelques mor-

ceaux détachés du Mémoire de M. le Comte de Lauraguais, avec cette addition. On l'a dans toute ſon originalité :

Omer de Fleury dit, &c. Mrs. comme je ſuis chargé par état de vous propoſer des theſes de médecine, & qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affoibliſſent la ſécurité & de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe qui préſide à vos démarches, aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra réglet ſur le fait de l'Inoculation, qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects. . . . .

Page 3. Et comme dans la petite vérole ordinaire on s'en remet ordinairement à la prudence des malades & des médecins, vous ſentez bien que dans l'Inoculation, où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

Page 4. Mais comme ce qui peut intéreſſer la religion, ne regarde en aucune maniere le bien public, & que le bien public ne regarde pas la religion, il faut conſulter la Sorbonne, qui par état eſt chargée de décider quand un Chrétien doit être ſaigné & purgé ; & la Faculté de Médecine, chargée par état de ſavoir ſi l'Inoculation eſt permiſe par le Droit Canon.

Ainſi, Mrs., vous qui êtes les meilleurs Médecins & les meilleurs Théologiens de l'Europe, vous devez rendre un Arrêt ſur la petite vérole, ainſi que vous en avez rendu un ſur les *Catégories* d'Ariſtote, ſur la *Circulation du Sang*, ſur l'*Emétique* & ſur le *Quinquina*.

On ſait que vous vous entendez par état à toutes ces choſes, comme en finances. Puiſque l'Inoculation, Mrs., réuſſit dans toutes les

nations voiſines qui l'ont eſſayée, puiſqu'elle a ſauvé la vie à des nations qui raiſonnent, il eſt juſte que vous proſcriviez cette pratique, attendu qu'elle n'eſt pas enrégiſtrée ; & pour y parvenir vous employerez la déciſion de la Sorbonne, qui vous dira que Saint-Auguſtin n'a pas connu l'Inoculation ; & la Faculté de Paris, qui eſt toujours de l'avis des médecins étrangers.

Surtout, Mrs., ne donnez point un tems fixe aux ſalutaires & ſacrées Facultés pour décider, parce que l'Inoculation de la petite vérole ſera toujours proſcrite en attendant.

A l'égard de la ſœur aînée de la petite, Mrs. des Enquêtes ſont exhortés à examiner ſcrupuleuſement les pillules de Keyſer, tant pour le bien public, que pour le bien particulier des jeunes Meſſieurs qui en ont beſoin par état.

La Sorbonne ayant donné ſon Décret ſur cette matiere théologique, nous eſpérons que vous ordonnerez la peine de mort [que les Facultés de Médecine & de Théologie ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas] contre les enfans de nos Princes inoculés ſans votre permiſſion, & autre quiconque révoquera en doute votre ſageſſe & votre impartialité reconnue.

7 *Août* 1763. Le célebre Cochin a gravé le fameux tableau trouvé à Billon en Auvergne, & dont on a déjà parlé. Cette eſtampe ſe vend publiquement : elle rend parfaitement l'original & en donne une beaucoup plus grande idée qu'il ne mérite. La compoſition en eſt immenſe, & d'une allégorie ſoutenue. On y critique entre autres le paſſage : *non colluctatio nobis adver-*

ſus carnem & ſanguinem, ſed adverſus reges & principes. Il auroit fallu ajouter *tenebrarum*, mot qui pourroit avoir été omis exprès.

Le compte rendu le 15 Juillet 1763, par le Préſident Rolland, de ce tableau, en donne une explication fort détaillée : il ne fait pas difficulté d'inſinuer qu'on eſt tenté de prendre pour la tête d'Henri IV, celle qui eſt détachée & renverſée dans le bâteau, ayant pour inſcription *Heretici inſultantes.*

10 *Août* 1763. *Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. de St. Florentin, à la reception de la Lettre de cachet du* 15 *Juillet* 1763.

Je viens, Monſieur, de recevoir les ordres du Roi ; je les ai reçu avec tout le reſpect que tout ſujet doit à ſon maître, mais auſſi avec le courage qui me rend peut-être digne d'être le ſujet du meilleur des Rois. Vous pouvez juger, Monſieur, dans ce moment, de mon exiſtence toute entiere : croyez que je n'ai pas riſqué le repos de ma vie pour faire rire les ſots, crier les caillettes, ſcandaliſer les honnêtes gens du monde & déſeſpérer les prêtres : j'eſpérois conſerver à la France près de 50,000 hommes, qui meurent tous les ans de la petite vérole : j'eſpérois empêcher leur proſcription probable, en faiſant frémir le Parlement du requiſitoire qui préparoit cette affreuſe proſcription. Songez donc, Monſieur, & je vous le dis avec attendriſſement, qu'il meurt à Paris tous les ans 20,000 hommes, que cette ville eſt à-peu-près la vingtieme partie du Royaume, que les morts ſe montent à 400,000 hommes, que ſur huit morts il y en a au moins un qui meurt de la petite vérole ; il y en a donc 50,000 qui ſont

enlevés par cette maladie; & que l'avantage de l'inoculation étant de 300 contre 1, elle conserveroit 59834 personnes à l'Etat.

Je n'ai pas commis le crime, Monsieur, de me croire criminel, pour avoir employé tous les moyens qui pourroient rendre ce requisitoire odieux & méprisable. Je ne redoutois pas même d'être cité au Parlement. S'il m'avoit condamné, en me plaignant de l'abus des loix, j'eusse adoré leur justice : je n'ai que la douleur de lui être dérobé ; c'est le seul sentiment qui mêle quelqu'amertume à l'obéissance que je dois au Roi.

J'ai rassuré le pauvre homme que vous m'avez envoyé: il me croyoit apparemment coupable; d'ailleurs comme il avoit peut-être ses affaires & moi les miennes, & qu'enfin je n'aime pas les complimens, pour le tranquilliser je lui ai dit que j'allois vous écrire, & lui ai donné ma parole que nous partirions cette nuit ensemble.

10 *Août* 1763. *Lettre d'un Philosophe à un autre Philosophe de ses amis.* Je m'afflige avec tout autre, Monsieur le Comte, de ce qui vous arrive ; mais j'en ris avec vous. La prison ne vous inquiete pas. Votre ame est toujours égale & tranquille, à Metz comme à Paris. Le public malin n'en croit rien : il se moque de vous, & prétend que vos Lettres à M. de St. Florentin, à M. de Bissy & à M. de Noailles, sont de la mauvaise plaisanterie, sans goût, sans style, & que vous n'écrivez pas mieux en vers qu'en prose ; ce sont-là ses propres termes.

Si vous étiez, Monsieur le Comte, de ces gens bouffis d'orgueil qui prétendent que tout ce qu'ils font soit bien, je me garderois bien d'avoir

d'avoir tant de franchiſe; mais je vous connois, vous êtes Philoſophe, la critique du public vous touche peu, je ſais que vous voulez bien écrire : on le voit aſſez. Cela ſuffit. On vous reproche ſurtout de courir après l'eſprit, ſans pouvoir l'attraper : ce n'eſt donc pas votre faute, voilà ce qui vous juſtifie.

Aujourd'hui on ne juge des choſes que par les apparences, on ne veut pas ſe donner la peine d'approfondir les motifs qui font agir. L'homme eſt comme cela, qu'y faire ? Vous ne lui ôteriez pas de la tête que vous voulez faire parler de vous, à quelque prix que ce ſoit : on dit tout haut à qui veut l'entendre que vos deſſeins *in petto* étoient que M. le Procureur général vous dénonçât au Parlement, pour être jugé les Chambres aſſemblées, afin que la choſe fît plus d'éclat, & que tout le monde parlât de vous comme d'un martyr.

Voyez, Monſieur le Comte, comme on vous prête de la miſere, de la petiteſſe : qu'on connoît mal le ſage ! c'eſt bien de ces fadaiſes dont il s'occupe, il aime le grand, le ſublime.

Le public ingrat ignore les peines que vous vous êtes données pour trouver de la Porcelaine qui allât ſur le feu ; combien de choſes auſſi importantes n'avez-vous pas tentées qui n'ont pas mieux réuſſi ? Ce n'eſt pas que vous ayez épargné l'argent aſſurément ; mais le tems de ces découvertes n'étoit pas venu : la poſtérité reconnoîtra vos ſervices ; l'homme de mérite n'eſt jamais jugé ce qu'il vaut de ſon vivant. C'eſt ce qui fait, Monſieur le Comte, qu'on vous tourne en ridicule, qu'on ſe moque de vos talens & de votre eſprit : on vous blâme auſſi d'a-

voir quitté le service : quand vous ferez mort on ne parlera plus de tout cela, & vos cendres reposeront en paix.

Cette Lettre est de M. le Duc de Pequigny à M. le Comte de Lauraguais.

11 *Août* 1763. *L'Apologie des Jésuites convaincue d'attentat contre les loix divines & humaines. Trois parties.* Cet ouvrage, attribué à M. de Montclar, Procureur général du Parlement de Provence, résume de nouveau tout ce qu'on a dit de plus spécieux en faveur des Jésuites, renverse, détruit, pulvérise tout l'échaffaudage de leurs défenseurs; il finit par attaquer spécialement *l'Apologie des Jésuites de Nancy*, & ne laisse rien à désirer sur l'éclaircissement de cette matiere. Le livre est écrit d'une façon nerveuse, concise & atterrante.

14 *Août*. On débite imprimé un portrait de M. de Voltaire de 200 vers environ : il paroît que c'est quelqu'un qui sous le voile de l'éloge a prétendu tourner en ridicule ce grand homme, quoique Fréron paroisse le donner comme d'un louangeur de bonne foi. Voici le début :

TAYLOR INS...

Je chante un mortel exigu
Et dont le frêle individu
N'a presque point de consistance;
Mais s'il n'a ni hanche ni cu,
S'il est aussi sec qu'un pendu,
Le ciel le fit en récompense
D'esprit abondamment pourvu.

Après avoir détaillé les qualités de cet homme universel, l'auteur finit ainsi :

Quand on jouit de l'avantage
De réunir tant de trésors,
Il est permis pour son usage,
De n'avoir qu'un petit visage,
Point de mollet & peu de corps.

On attribue cet écrit à M. de la Viéville.

16 *Août* 1763. Les Ecrits sur *la Richesse de l'Etat*, pour ou contre, ne tarissent pas. On distingue dans le grand nombre de ces brochures *la Balance égale ; ou la juste imposition des droits du Roi*. L'auteur y présente un plan d'administration très-séduisant, & qui semble approcher du vrai point tant désiré. Il improuve le projet qui a donné lieu à tous les autres, en démontre les défauts, & y supplée par le sien, tous les autres tendant à la destruction des finances.

16 *Août*. *Coup d'œil d'un Citoyen : Ouvrage en trois parties, du Sr. Forbonnais* ; qui a fait, il y a déjà du tems, le livre intitulé *Considérations sur les finances*, livre très-estimé en pareilles matieres. On prétend que M. le Contrôleur général a pris de l'ombrage contre cet auteur systématique, surtout à l'occasion des liaisons qu'il a depuis quelque tems avec M. le Duc de Choiseuil ; il a recherché le péché originel de ses liaisons avec M. de Silhouette : enfin ce citoyen zélé, sans être absolument exilé, a été conseillé de s'expulser & d'aller dans ses terres.

17 *Août*. Le *Saül* de M. de Voltaire, malgré la défense & la sévérité de la Police, est imprimé. On y trouve peu de changemens. Les avis sont fort partagés : les uns trouvent cet ouvrage détestable, & dans le fond & dans la

forme ; ils en reprouvent le ſtyle emphatique & ſimple tour à tour ; les autres le regardent comme un chef-d'œuvre d'impiété, mais en même tems comme un ouvrage pittoreſque & philoſophique.

18 *Août* 1763. On parle de donner l'hôtel de Conti à la Comédie Françoiſe & de faire de la vieille Salle un magaſin d'éleves. Ce ſeroit une Ecole d'Académie de déclamation. Ce projet, ſuggéré par Mlle. Clairon, reprend faveur. Cette grande actrice gémit toujours de ſe voir ſous les cenſures de l'Egliſe, elle renouvelle ſes efforts pour ſecouer ces indignes anathêmes : par le titre d'*Académie de Déclamation*, elle éluderoit ces peines canoniques.

20 *Août*. La Faculté de Médecine ne voulant rien faire avec précipitation, ramaſſe avec ſoin tous les faits relatifs à la matiere dont le Parlement l'a chargée. Elle a écrit dans les cours étrangeres, pour avoir de toutes parts les notions les plus ſûres & les plus multipliées ſur l'Inoculation : *Interea patitur Juſtus*, c'eſt-à-dire, que cette utile pratique reſte proſcrite ; ce que M. le Comte de Lauraguais avoit prévu & ce dont il ſe plaignoit ſi fort.

20 *Août*. M. de la Harpe, connu par différentes Héroïdes dont Fréron a enrichi ſes feuilles, entre dans la lice dramatique. La premiere tragédie que doivent donner les François, eſt ſon *Warwik*. Mlle. Clairon ne doit pas jouer dans cette piece.

24 *Août*. Il paroît une magnifique édition des *Poéſies Sacrées de M. le Franc de Pompignan*, ornée de toutes les graces typographiques & de la magnificence du burin de M.

Cochin. Cet auteur, tant miſtifié, tant baffoué par M. de Voltaire, a cependant un mérite ſpécifique : il y a dans ſes Odes des ſtrophes dignes de Rouſſeau ; ſes diſcours tirés des livres ſapientiaux ſont pleins d'une philoſophie ſublime, enrichie d'une poéſie vive, nerveuſe & pittoreſque.

25 *Août* 1763. Aujourd'hui M. l'Abbé Rouſſeau a prononcé devant Mrs. de l'Académie Françoiſe le panégyrique de St. Louis. Le Pere Elyſée, auſſi fameux prédicateur, a fait le même panégyrique devant Mrs. des Académies des Sciences & des Inſcriptions.

Cette après-midi on a adjugé le prix d'Eloquence à M. Thomas, cet athlette invincible, couronné tant de fois qu'on ne peut nombrer ſes victoires. Le ſujet étoit l'*Eloge de Sully*. Mrs. Saurin, Duclos & Watelet, ſe ſont relevés ſucceſſivement pour achever la lecture de ce long ouvrage. On a été ſurpris du ton dogmatique & libre qui y regne. Pluſieurs endroits ſont une ſatyre amere de l'Adminiſtration actuelle; mais le moyen de louer un tel Miniſtre, ſans critiquer ceux qui ne lui reſſemblent pas ! La Séance a fini ſéchement, M. d'Alembert, qui eſt en poſſeſſion d'égayer l'Académie par quelque carricature du jour, étant encore auprès du Roi de Pruſſe.

26 *Août*. Hier s'eſt fait l'ouverture du Sallon avec toute l'affluence poſſible. On ſait qu'on y expoſe les différens ouvrages que les Peintres, Sculpteurs & Graveurs de l'Académie veulent y envoyer. La collection de cette année continue à donner une idée de l'Ecole Françoiſe, la ſeule aujourd'hui de l'Europe. Il ſem-

ble que le public ſe ſoit porté plus volontiers en foule vers le tableau de M. Vanloo, repréſentant les *trois Graces enchainées de fleurs par l'Amour*. Le coloris en eſt des plus brillant, il eſt nourri de peinture. On a trouvé les figures un peu flamandes, on les eut déſiré plus ſveltes. La *Chaſteté de Joſeph*, par M. Deshayes, attire beaucoup d'attention. Les *Marines* de M. Vernet, *les quatre parties du Jour*, & en général tous ſes tableaux ſont recherchés des amateurs. *La piété filiale* de M. Greuze ſe conſidere avec la plus grande admiration. Enfin *le Promethée* en marbre de M. Adam, *le Pigmalion* de M. Falconnet, emportent les ſuffrages en cette partie.

27 *Août* 1763. On a placé hier au Sallon le portrait du Roi en Tapiſſerie, d'après le tableau original de M. Louis Michel Vanloo, expoſé en 1761. Cet ouvrage eſt de la plus grande magnificence pour l'exécution. Il faut être prévenu pour ne pas s'y méprendre. S. M. y eſt en pied avec tous les attributs de la royauté. Les ombres, les nuances, les teintes, les dégradations y ſont de la préciſion la plus correcte. On diroit que l'on a d'abord tiſſu le cannevas de la forme la plus fine & la plus ſerrée, & qu'on l'a peint enſuite. C'eſt de M. Audray.

28 *Août*. *Requête de la Veuve Calas au Roi* : en vers. Ce morceau, plein de poéſie & de pathétique, eſt de très-bonne main ; on n'en dit pas l'auteur.

29 *Août*. On répand dans le public une eſtampe, gravée il y a pluſieurs années, mais qui étoit reſtée dans le plus grand ſecret ; elle

a été faite d'après la *Colonne Médicis*. Elle représente l'extérieur de cet ouvrage, & la coupe intérieure est perpendiculaire. Dans un coin du tableau on voit l'Ignorance en bonnet d'âne, qui amene à sa suite des pionniers & autres ouvriers, prêts à démolir. Au pied de la Colonne se trouvent des Sauvages, qui se disposent à la défendre. Ils supportent les armes de M. de Bignon, alors Prevôt des Marchands. On sait que ce fut M. de Bachaumont qui s'opposa pour lors à cette barbarie, ayant acheté le monument. Cette gravure, conséquemment très-injurieuse au Prévôt des Marchands, avoit été supprimée : elle reparoît depuis peu, à l'occasion des travaux qu'on fait dans l'hôtel de Soissons.

30 *Août* 1763. Le discours de M. Thomas continue à faire grand bruit. On assure qu'on en avoit supprimé déjà plusieurs phrases avant la lecture. On trouve qu'on n'a pas tout retranché ; on cite la devise qu'il avoit donnée : *ô utinam!* On n'a pas voulu la laisser imprimer.

31 *Août*. *Catéchisme de l'honnête homme, ou Dialogue entre un Caloyer & un honnête homme, traduit du Grec vulgaire par J. J. R. D. G.*

Tel est le titre d'une très-petite brochure fort rare. Il paroît qu'on veut la mettre sur le compte de Rousseau : bien des gens la donnent à M. de Voltaire. Les personnes un peu instruites ne l'imputent ni à l'un ni à l'autre. On prétend que cet ouvrage n'est que le précis mis en dialogue d'un plus ancien, connu de tous les gens de Lettres, attribué à St. Evremond, quoi qu'il y ait bien de l'apparence qu'il n'en soit pas. On

à lieu de le soupçonner du Roi de Prusse, ou peut-être de la Métrie, mort à la cour de ce Prince. Quoi qu'il en soit de la génération de cet écrit peu répandu, mais fort recherché, il est du nombre de ceux qui n'auroient jamais dû voir le jour : malheureusement il est imprimé & conséquemment indélébile.

1 *Septembre* 1763. La Littérature essuye des modes, ainsi que tout le reste : depuis quelque tems les génies se sont tendus vers la Finance & la Politique : les calamités de l'Etat ont fait naître des écrits vigoureux, presque dignes des beaux jours des républiques d'Athenes & de Rome. On y voit la liberté palpitante rendre ses derniers soupirs avec la plus grande énergie. On sent bien que nous voulons parler des belles Remontrances que nos divers Parlemens ne cessent de faire en ces tems orageux : celles de Bordeaux ne sont point inférieures à celles de Paris & de Rouen, elles enchérissent même, & n'approchent point encore, à ce qu'on assure, de celles de Grenoble.

2 *Septembre*. L'ouvrage de M. Thomas fait un bruit du diable à la cour : les Fermiers Généraux surtout s'en plaignent. Malgré les retranchemens qu'on assure y avoir été faits par l'Académie, on y trouve encore des choses trop fortes pour des tems où l'adulation & la mollesse ont énervé toute la vigueur des ames. On est surpris qu'un homme attaché à un Ministre ait parlé avec tant d'amertume de l'Administration moderne. Ce langage feroit honneur au maître, s'il l'avoit entendu.

3 *Septembre*. On crie plusieurs Arrêts du Conseil, qui suppriment les beaux écrits dont

on a parlé. Il ſemble qu'on veuille interdire aux Parlemens la liberté de faire imprimer ces grands morceaux d'éloquence, propres à tranſmettre dans les mains particulieres les ſentimens mâles & généreux des vrais patriotes. Celui contre Bordeaux eſt adroit, en ce qu'il donne cet écrit, & les autres comme propres à décourager les peuples; & c'eſt ſur ce motif qu'il eſt fait une défenſe générale aux Imprimeurs de France de dévoiler ainſi les ſecrets de la Cour & des Parlemens, ſans ſon approbation. Cet écrit, comme Littéraire, eſt attribué au Sieur *Moreau*, appelé l'Avocat des Finances.

4 *Septembre* 1763. Depuis quelques jours, Mlle. Dumeſnil & Mlle. Clairon ont joué en préſence l'une de l'autre dans *Heraclius* & dans *Rodogune*. La premiere l'a ſans contredit emporté, & le public, quelqu'idolâtre qu'il ſoit de la derniere, ne s'eſt point mépris ſur la différence qu'il faut mettre entre ces deux rivales.

5 *Septembre*. On annonce la *Marianne* de M. de Voltaire comme refondue en grande partie; il y a un rôle tout nouveau.

5 *Septembre*. M. l'Abbé Yvon, ce fameux proſcrit comme complice & auteur de la theſe de l'Abbé de Prades, revenu depuis quelque tems en ce pays avoit annoncé qu'il faiſoit un ouvrage capable de ſurprendre. Il paroît cet ouvrage, & il étonne en effet, non par la maniere dont il eſt traité, mais par ſon but extraordinaire dans un pareil homme : c'eſt une *Réponſe à la Lettre de J. J. Rouſſeau à Chriſtophe de Beaumont, Archevêque de Paris*. On eſt tout-à-fait émerveillé de voir un Apôtre de

M 5

l'Athéiſme tourner caſaque, & ſervir de bouclier à M. de Beaumont.

Il ne paroît encore que la premiere partie de cet ouvrage; il doit contenir quinze Lettres; elle renferme une préface fort longue, ſuivant l'uſage de ce verbeux métaphyſicien, & la premiere Lettre; c'eſt-à-dire que, pour réfuter une brochure très-mince, ce champion volumineux ſe diſpoſe à donner au public une ſuite de trois ou quatre volumes in-12. Quant au ſtyle, perſonne n'oſera le mettre en paralelle avec la plume brûlante de Rouſſeau.

6 Septembre 1763. L'Académie des Sciences diſtribue le programme d'un ſujet propoſé par un citoyen zélé *ſur la meilleure maniere d'éclairer une grande ville, en embraſſant autant qu'il ſera poſſible la ſûreté, la durée & l'économie.* On y développe pluſieurs points à conſiderer, qui rendent cette queſtion plus compliquée qu'elle ne paroît au premier coup d'œil. Les ouvrages doivent être envoyés avant le premier Janvier 1765.

Le prix eſt une ſomme de cent piſtoles, qui a été dépoſée par le citoyen zélé. On ſait que c'eſt M. de Sartines, aujourd'hui Lieutenant Général de Police dans cette capitale.

7 Septembre. On a repris aujourd'hui *Marianne* avec les changemens qui ont paru néceſſaires, diſoit l'affiche. Le concours n'a pas été nombreux, comme il l'eſt aux pieces de M. de Voltaire, & tout cet appareil n'a point fait, ainſi qu'on l'eſpéroit, la ſenſation d'une piece nouvelle. Les innovations ſe réduiſent au rôle de *Varus*, auquel on en a ſubſtitué un autre. Il ſe trouve dans la même poſition, & dit à peu

près les mêmes chofes & les mêmes vers. Beaucoup de fpectateurs ont regretté de grandes beautés de détail fupprimées dans les changemens faits à cette tragédie.

8 *Septembre* 1763. La *Gazette Littéraire* n'a point encore paru, elle eft toujours fufpendue par l'oppofition formée en vertu du privilege du *Journal des Savans*. L'affaire portée au Confeil devoit être jugée à Compiegne, mais elle n'a pu l'être, les parties intéreffées ayant demandé du tems pour produire réciproquement leurs titres.

9 *Septembre. Les Remontrances de Grenoble* annoncées comme un chef d'œuvre de liberté & d'énergie, font ici de la plus grande rareté & ne fe vendent point. Nous venons de les lire, elles foutiennent la réputation qu'elles ont; &, comme on l'a dit, les Cicéron, les Demofthene, les grands orateurs des anciennes républiques, fe trouveront revivre dans un fi bel ouvrage.

10 *Septembre*. La Salle de l'Opéra n'eft point encore prête; on prétend que ce fera pour le retour de Fontainebleau; c'eft-à-dire pour la fin de Novembre. On eft indigné que dans une capitale on travaille auffi lentement à fatisfaire les plaifirs du public.

11 *Septembre*. M. de Voltaire avertit dans toutes les gazettes, dans tous les ouvrages périodiques, que fon édition de Corneille eft prête; qu'il ne tiendra point à lui qu'elle ne paroiffe; mais que les gravures ne font point finies, que ce fera pour l'année prochaine. Il eft étonnant que depuis que le public eft dupe des foufcriptions, il y donne encore.

M. de Voltaire profite de l'occasion pour faire une nouvelle protestation contre tout ce qui paroît sous son nom. Il déclare que les Cramer seuls ont droit d'imprimer ses ouvrages, & qu'il n'avoue que ce qui sort de leur imprimerie.

12 *Septembre* 1763. Le Sr. Moreau continue à se décrier, en prêtant sa plume d'une façon vile & méprisable. On lui met sur le corps différentes *Lettres du Chancelier aux Cours Souveraines*, entr'autres celles au Parlement de Bordeaux & de Grenoble. Ces pieces, comme littéraires, [& c'est le seul point de vue sous lequel nous les envisageons] sont pleines d'un amas de phrases boursouflées & puériles : on y remarque même un ton de persiflage indécent dans la bouche du grave Magistrat qu'on fait parler. Le tout est assaisonné d'une amertume qui sent l'auteur accoutumé à écrire des satyres, & non le personage suprême qui tempere, qui calme les esprits trop exaltés.

13 *Septembre*. *Profession de Foi Philosophique*. C'est le titre d'une brochure légere, où l'on cherche à tourner en ridicule les ouvrages de M. Rousseau. Il est fort aisé de le faire, rien ne prêtant plus à la parodie que le sublime, soit en style, soit en action, soit en morale. On ne peut se dispenser de rendre justice à l'esprit & à la bonne plaisanterie de l'auteur. On n'en dit pas le nom; mais c'est un des meilleurs ouvrages faits contre l'immortel Rousseau; il est plein des égards & des considérations qu'on doit au grand homme.

14 *Septembre*. M. Saurin vient de produire ce qui suit :

AU ROI.

Pour ton inſcription, *Louis*, on s'évertue.
Qu'eſt-il beſoin d'eſprit ? Notre cœur t'a nommé ;
Qu'on mette en lettres d'or au bas de ta Statue :

LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

15 *Septembre* 1763. Il a débuté ces jours-ci aux Italiens une Actrice d'un ordre ſupérieur : elle eſt faite pour remplacer Mad. Favart, & elle la ſurpaſſe déjà. Elle n'a pas un organe bien étendu, mais de la gentilleſſe dans la voix ; elle ſe diſtingue par une grande aiſance ſur le théâtre, par une intelligence très-rare dans une débutante. Elle eſt reçue, mais ne doit commencer à jouer qu'à Pâques. Elle va s'exercer en province, d'ici à ce tems-là. Elle ſe nomme Mlle. *Beaupré*.

18 *Septembre*. *Les quatre Saiſons*, ou *les Georgiques Françoiſes*, *par M. le Cardinal de Bernis*. C'eſt le Pendant des *quatre Parties du Jour* : même délicateſſe, mêmes graces, même imagination riante & facile ; trop de profuſion encore d'images, des richeſſes poétiques, mais peu de philoſophie ; en un mot, la Muſe de M. de Bernis n'eſt pas moins agréable ſous ſa calotte rouge qu'en petit rabat. Cet ouvrage a l'air d'un larcin d'ami, par les fautes typographiques de l'imprimé. On critique également le titre des *Georgiques Françoiſes*, qu'on attribue à l'éditeur.

19 *Septembre*. On doit donner inceſſamment *Blanche & Guiſcard*, tragédie imitée librement de l'Anglois, par M. Saurin, de l'Acadé-

mie Françoise. Ce sujet est tiré de *Gilblas* [2e. vol. chap. 4, intitulé *le mariage de vengeance*] M. Saurin avoit déjà lu le premier acte à une assemblée publique de l'Académie, & il n'avoit point été goûté. Le dénouement semble surtout devoir donner beaucoup de tablature. Un mari fait mettre l'épée à la main au Roi; il tombe, & sa femme s'approchant pour lui donner du secours, il la poignarde, la jugeant infidele. Cet instrument long, dont il faut que le moribond se serve avec graces & vigueur, a beaucoup intrigué: on verra comment sera exécuté le coup de théâtre. Les Comédiens, grands partisans du costume, ont été au cabinet des estampes pour l'habillement des Siciliens de ce tems-là. Il s'est trouvé peu pitorresque & peu théâtral; il a fallu y suppléer, en se rapprochant davantage des tems modernes.

M. le Chevalier de la Morliere publie qu'il avoit déjà traité ce même sujet: le public doit être fâché de ne pas voir du tragique de sa façon.

20 *Septembre* 1763. Il court dans le monde une Lettre manuscrite à M. J. J. Rousseau. On l'attribue à une Dame, qui joint aux graces de la figure & de la jeunesse, celles de l'esprit & de la belle littérature. Elle rétorque ingénieusement contre cet écrivain quelques expressions, quelques façons de penser de cet auteur, qui, isolées, paroissent fort ridicules ou fort impertinentes. Cette plaisanterie trop longue ne peut être placée ici.

21 *Septembre*. Le Pere Cerutti, Jésuite, âgé de 24 ans, le fameux auteur de leur *Apologie*, est à Paris en Abbé. Il part pour Avignon,

il travaille à une continuation de ſon ouvrage. Ses premieres viſites ont été chez Mrs. d'Alembert & Duclos ; ce qui a fait dire plaiſamment à ce dernier, qu'on n'avoit rien à craindre de ce Jéſuite, que cette double viſite valoit une abjuration.

23 *Septembre. Clovis*, *Poëme*. C'eſt le même plan de Deſmarets, allongé de pluſieurs chants ; il eſt en vers de dix ſyllabes. On ſent qu'il eſt traité d'une façon moins grâve. L'*Orlando furioſo* paroît avoir été le modele de l'auteur, modele qu'il n'a pas attrapé à beaucoup près. Il a parodié Deſmarets, comme Voltaire a parodié Chapelain. Il n'eſt pas plus heureux dans cette imitation. Il y a pourtant de la facilité & du pittoreſque dans ſa verſification.

24 *Septembre*. M. de Lauraguais ayant écrit à M. de Voltaire pour lui faire part de ſon ſéjour à la citadelle de Metz, cet auteur a pris la choſe en plaiſantant. Il paroît ignorer dans ſa réponſe les motifs de la détention de ce Seigneur ; il le ſuppoſe en ce poſte comme honoré de la confiance du Roi, il le félicite & ne doute pas que S. M. n'ait reconnu ſes talens, en les récompenſant auſſi honorablement. C'eſt un perſiflage auſſi indécent que facile à faire.

25 *Septembre*. M. de Sauvigny nous a lu la tirade contre Paliſſot qui devoit être inſérée dans le *Socrate*. Ce morceau contre le moderne Ariſtophane, eſt nerveux, & peint à merveille ce ſcélérat. Il eſt fâcheux que la police ait couvert de ſon égide ce vil perſonage.

26 *Septembre*. Les Comédiens François ont donné aujourd'hui la premiere repréſentation

de *Blanche & Guiscard*, tragédie de M. Saurin, imitée librement de l'Anglois, est-il dit sur l'affiche. Ce drame est vicieux dans ses caracteres & dans sa contexture ; il paroît d'abord prêter beaucoup par sa catastrophe sanglante & par la violence des passions où se trouvent les acteurs ; mais l'instabilité de caracteres, petits & grands, dans la même action, les rend impropres à la scene. On peut voir le sujet dans Gilblas, qui a été littérairement imité. Il se passe une reconnoissance dès le premier acte, ce qui est contre toutes les lettres dramatiques.

Le coup d'épée que le Connétable donne à sa femme, quoique couché sur le plancher, est merveilleusement exécuté. Bellecour le pousse avec toute la grace possible. Mlle. Clairon n'a pas joué avec le même succès qu'à l'ordinaire. Elle fait *Blanche*. L'auteur a supprimé le rôle de *Constance*, plus théâtral, & qui auroit pu faire un grand effet.

27 *Septembre* 1763. M. de Bullionde, Capitaine des Carabiniers, Chevalier de St. Louis, est mort depuis quelque tems ; il n'avoit que 22 ans. Son essai dans la Littérature, la *Pétrissée*, quoique des plus médiocres, mérite qu'on jette quelques fleurs sur son tombeau.

29 *Septembre*. On assure que Fontainebleau sera très-brillant pour les fêtes, que le *Palais de Diamans* est changé & doit être infiniment plus beau.

L'*Idomenée* de M. le Mierre doit être joué à la cour pour la premiere fois, & ne paroîtra point à Paris avant ; on l'annonce d'avance comme un drame de la plus grande beauté pour

les ſituations : ſi la piece réuſſit, il eſt d'étiquette qu'on faſſe à l'auteur une gratification de deux mille écus.

30 *Septembre* 1763. Il eſt beaucoup queſtion de l'édition de Tacite, à laquelle on travaille ſous les auſpices de l'abbé Brothier, ci-devant Jéſuite. Ce Savant très-eſtimé en cette partie a reſtitué les paſſages tronqués de l'hiſtorien latin. On aſſure que c'eſt de la plus grande beauté, & dans le vrai goût de l'original. Les Anglois ſurtout en font grand cas & attendent avec impatience cette production. Cet abbé Brothier eſt regardé comme ayant travaillé en tout ou en grande partie à deux parties de *l'Appel à la Raiſon*.

1 *Octobre*. Garrick, ce fameux acteur & directeur d'un des théâtres de Londres, eſt à Paris depuis quelque tems. Il eſt venu à nos ſpectacles, il a fait connoiſſance avec nos acteurs, ſur leſquels il ne s'explique point que vaguement & avec des louanges qui indiquent des reſtrictions. On prétend que Mlle. Clairon avoit pris des leçons de lui pour la piece de M. Saurin, auquel cas elle n'a point fait honneur à ſon maître. Cette tragédie eſt ſans contredit celle où elle a le plus mal joué depuis longtems.

2 *Octobre*. *Théâtre de M. Favart, ou Recueil de Comédies, Parodies, Opéra-Comiques, avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece*. Cet ouvrage, en huit volumes, contient une infinité de drames de toute eſpece. On en connoît pluſieurs qui ont eu un très-grand ſuccès. Il paroît que les opéra-comiques ſont le vrai genre de ce parodiſte gai & naturel. Quiconque lira ce mêlange, y trou-

vera une touche bien différente de celle de l'auteur des *Sultanes*, d'*Annette & Lubin*, & tout recemment de *l'Anglois à Bordeaux*. On a mis plusieurs pieces sous le nom de Madame Favart : il est à présumer qu'elle n'y a qu'une très-légere part.

3 *Octobre*. *Blanche & Guiscard* a fini après la troisieme Représentation. Pour consoler l'amour-propre de l'auteur, les Comédiens avoient affiché le samedi 10 Décembre que cette piece seroit jouée pour la derniere fois, à cause du voyage de Fontainebleau.

Les Concerts François sont suspendus pendant le séjour de la cour à Fontainebleau. Il est bien à craindre qu'on ne soit obligé de les reprendre au retour ; la Salle qu'on fait aux Thuilleries pour l'Opéra, ne sera vaisemblablement pas en état d'y jouer. On découvre à chaque instant de nouvelles choses à faire, soit pour la sûreté du service de ce spectacle, soit pour les commodités & pour l'agrément du public. C'est le Sr. Souflot qui y préside, & cet ouvrage ainsi morcelé en détail ne lui fait point honneur : il devoit embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ce qu'il avoit à faire.

7 *Octobre*. On a donné aux Italiens le 27 septembre, la premiere représentation d'une piéce nouvelle, intitulée *les amours d'Arlequin & de Cornelie*. Ce drame, très-goûté, quoiqu'Italien, est de M. Goldoni. On ne sauroit croire combien, dans un sujet si simple, il y a de vraies beautés : les incidens en sont très-multipliés, ils s'enchaînent tous & sortent naturellement les uns des autres. Le pathétique & le comique sont tellement fondus ensemble dans

cette piece, qu'ils ne font point disparate. Mlle. Cornélie y brille par le sentiment.

8 *Octobre* 1763. *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage.* Cette sage production est de M. Marin, Censeur Royal. Il a voulu faire quelques efforts pour repousser les dangereux sophismes du Philosophe de Genève; & cet athlete estimable mérite en cela des éloges. A-t-il réussi? Il convient lui-même que c'est le pot de terre contre le pot de fer. Pourquoi donc vouloir être brisé?

9 *Octobre*. Il commence à se répandre un in-12. en billot, intitulé *l'Aretin*. Il a pour épigraphe *Parve, nec invideo, sine ine, liber, ibis in ignem.* On peut sur cette étiquette juger de ce qu'il contient. C'est un ouvrage dans le goût de Rabelais, un amphigouri, où il se trouve des choses excellentes; il indique beaucoup de connoissances & même d'érudition de la part de son auteur. En général, c'est un homme qui en veut beaucoup à l'Ecriture Sainte, & qui parodie les différentes histoires des livres sacrés d'une façon à les tourner en ridicule aux yeux de ceux qui ne connoîtroient pas le contre-poison. Aussi prétend-on que ce livre est d'un Ex-Mathurin. On l'avoit attribué à M. de Voltaire.

10 *Octobre*. Le poëme épique de M. d'Arnaud, sur *Pierre Premier*, se trouve dans une fâcheuse concurrence: M. Thomas, malheureusement pour lui, traite le même sujet. Il n'y a pas d'apparence que le moderne *Jérémie* puisse tenir devant un pareil adversaire: au reste, le public jugera.

11. *Octobre*. On vient de recueillir en 4

volumes in 8. les Oeuvres du Roi de Pologne Staniſlas, ſous le titre d'*Oeuvres du Philoſophe Bienfaiſant*. On lit dans la préface un portrait de ce Monarque, qui eſt une eſpece d'hiſtorique de ſa vie, par M. le Chevalier de Polignac. Cet ouvrage ne peut que faire honneur au Roi dont il porte le nom : tout y eſt très eſtimable, à ne le regarder que comme les productions d'un citoyen, & l'on ne peut lui refuſer des éloges en n'y conſidérant que l'homme de Lettres. Dans les obſervations ſur le gouvernement de Pologne on lit: „ nous „ n'avons que trop ſouvent ſujet de nous „ plaindre du choix que nous avons fait de „ nos Rois. A peine avons-nous élevé nos „ Rois ſur nos têtes, qu'ils tâchent de nous „ écraſer; ils voudroient anéantir tout ce qui „ a contribué à les mettre ſur le trône ". C'eſt un Roi qui parle.

12 *Octobre*. Vers attribués à M. de Voltaire ſur la ſtatue du Roi, faite par M. Pigale pour la ville de Rheims:

Eſclaves proſternés ſous un Roi conquérant,
De vos pleurs arroſez la terre:
Citoyens! levez-vous ſous un Roi bienfaiſant:
Enfans! connoiſſez votre pere.

13 *Octobre*. On fait un conte aſſez plaiſant pour donner matiere à une comédie: en conſéquence nous allons en donner l'extrait. On rapporte qu'à Roye le Lieutenant-Général faiſoit la cour à une Demoiſelle qui paroiſſoit agréer ſon hommage; un Officier ſe mit ſur les rangs, il ne put effacer le robin. Dans un accès de

rage il le tire à part, il lui déclare qu'il faut cesser ses assiduités auprès de la Demoiselle, ou se déterminer à se battre. Le Magistrat, homme de cœur, lui répond que rien n'est capable de l'intimider : il accepte le défi. Tous deux rendus au champ de bataille, le robin annonce qu'il ne sait point se battre à l'épée, mais qu'il a apporté des pistolets. Il en fait voir deux, donne à choisir au militaire, lui présente ensuite de quoi charger le sien. La préparation faite il continue d'offrir généreusement à son rival de tirer le premier. Il tire : le robin tombe : l'officier le croit mort, va prendre la poste & part. Quelque tems après il rencontre quelqu'un de l'endroit, qui lui demande : „ ce qu'il étoit devenu ? „ pourquoi il étoit parti sans dire mot ? — Vous „ ne savez pas mon affaire, replique l'officier „ surpris ; c'est moi qui ai tué votre Lieutenant-„ Général. — Vous n'y pensez pas, repart en „ riant le quidam : il est plein de vie, il vient „ d'épouser Mlle. une telle ".... Coup de foudre pour le militaire : il reconnoît combien il a été dupe ; il finit par en rire & par avouer son étourderie. Le fait est que le Magistrat lui avoit présenté des balles artificielles, au moyen de quoi le pistolet n'étoit que chargé à poudre ; il avoit fait le mort, se doutant bien de l'évasion de l'autre, &c.

14 *Octobre* 1763. Il se répand un mot de Madame la Marquise sur le tableau des *Graces* de M. Vanloo, qui désole ce grand artiste. L'illustre protectrice étoit au Sallon. Celui-ci l'escortoit. Quelqu'un dit à Madame de Pompadour qui paroissoit négliger le tableau de Vanloo : „ Madame, vous ne faites pas attention à ces

„ *Graces* : — çà, des *Graces* ! dit dédaigneuſement la Virtuoſe ; çà, des *Graces !* " & fait en même-tems une pirouette pour aller plus loin voir les citrons de Javotte. L'artiſte humilié s'approche humblement, & lui dit : „ Madame, „ je les referai ".

16 *Octobre* 1763. Epitre à Lucinde, par un Sage.

Oui : c'eſt Lucinde (*a*) que j'ai vue :
C'eſt ainſi qu'elle eut ſoupiré ;
Oui, c'eſt bien cette ame ingénue,
Qui s'épanouit par degré :
Enfin, c'eſt la nature même,
Dans toi c'eſt elle que l'on aime ;
Tu dictes ſes plus douces loix :
Dans tes regards elle reſpire,
Sur ta bouche elle vient ſourire,
Elle s'exprime par ta voix.
Qu'elle ſoit toujours ton modele :
Elle eſt la mere des ſuccès ;
Pour reconnoître ſes bienfaits,
Sois toujours naïve comme elle.
Sa beauté dédaigne le fard.
Suis l'exemple qu'elle te donne :
La ſimple fleur qui la couronne,
Vaut tous les preſtiges de l'art.
De mille ſons l'eſſain frivole

(*a*) Mlle. Doligny, qui à joué le rôle de *Lucinde* dans *l'Oracle*.

Viendra bientôt groſſir ta cour :
Ah ! crains leur encens qui s'envole
Auſſi vîte que leur amour !
Leurs cœurs reſſemblent à leur tête ;
Garde-toi de ces ſéducteurs :
Ils t'écriroient ſur leurs tablettes,
Et puis iroient tromper ailleurs.

Je ſais, ſi tu voulois m'en croire,
Celui qu'il te faudroit choiſir :
Il eſt amoureux de la gloire,
Très-indulgent pour le plaiſir :
Il fuit le faſte & l'étalage :
En un mot, cet amant, c'eſt moi....
Tu t'offenſes de mon hommage !
Il eſt indiſcret, je le vois.
Un Mentor déplaît à ton âge.
Flore n'aime que le printems
Lucinde ! tu n'as pas vingt ans,
Et j'ai le malheur d'être ſage.

17 *Octobre* 1763. C'eſt M. de Sartine qui a la Librairie. Le Sr. Marin eſt choiſi pour le Secrétaire. On parle de donner à ce Lieutenant Général de Police un Conſeiller au Châtelet ſous ſes ordres, les grandes occupations de ce Magiſtrat ne pouvant ſuffire à une partie auſſi étendue.

18 *Octobre*. Annonce tirée d'une Gazette de Londres du 23 Septembre. " Il eſt arrivé dans ,, cette ville un François célebre par pluſieurs ,, excellens ouvrages philoſophiques. Il ſe

„ nomme M. de Vergy : l'objet de ſon voyage
„ en Angleterre eſt de voir des hommes „.

Dans la Gazette ſuivante M. de Vergy a fait inſérer cette réponſe.

„ M. de Vergy eſt fort ſenſible à l'honneur
„ qu'on lui fait de le mettre dans les papiers
„ publics. Il ne mérite pas certainement une
„ diſtinction auſſi flatteuſe ; mais il prie Mrs.
„ les Anglois de croire qu'il eſt autant d'hommes
„ à Paris qu'à Londres, dans le ſens philoſo-
„ phique que le gazetier paroît avoir voulu
„ attacher à ce mot, & qu'il n'eſt pas venu
„ ici dans l'eſprit ridicule de trouver l'huma-
„ nité plus parfaite. Sans mépris & ſans en-
„ thouſiaſme pour tout être, portant un grand
„ ou un petit chapeau, un turban ou un bon-
„ net quarré, il eſt perſuadé que tout eſt au
„ mieux & même le petit orgueil qui prétend
„ à la ſupériorité „.

Quel eſt ce M. de Vergy, François célebre par d'excellens ouvrages philoſophiques ? C'eſt un problême à réſoudre. Le ton modeſte de ſa réponſe donne lieu de croire qu'il auroit réformé cette erreur du gazetier, ſi c'en eut été une : d'un autre côté, on ne connoît point ici aucun auteur de traités philoſophiques, nommé Vergy. Eſt-ce un nom ſuppoſé d'un homme de Lettres plus connu ? C'eſt le point de la queſtion.

19 *Octobre* 1763. M. Thomas, Secrétaire de M. le Duc de Praslin, connu par ſes triomphes académiques & ſurtout par ſon *Eloge de Sully*, vient d'être nommé Secrétaire interprête des Cantons Suiſſes pour le Roi. Il doit cette grace à M. de Praslin, qui a cherché à l'attacher au gouvernement,

gouvernement, pour lever l'obſtacle qu'on lui oppoſoit, & mettre cet homme de lettres en état d'être adopté pour membre de l'Académie, ſi l'occaſion s'en préſente.

L'Académie ne reçoit point dans ſon ſein des gens qui ont un ſervice particulier auprès des Grands, à moins que ce ne ſoit chez les Princes.

20 *Octobre. Vers des Lorrains au Roi* Staniſlas, *à l'occaſion du trône de Pologne vacant par la mort du Roi Electeur de Saxe:*

Peuple ami de la liberté,
Qui dans un Roi ne chériſſez qu'un Sage,
Venez à Stanislas rendre un troiſieme hommage,
C'eſt le rendre à l'Humanité.
Mais, ô vous Stanislas! vous dés Rois le modele,
A votre propre loi ſeriez-vous infidele?
Vous regnez ſur nos cœurs, que voulez-vous de plus?
La monarchie univerſelle
N'eſt que l'empire des vertus.

21 *Octobre.* M. l'Abbé Boulet de Vauxelles a fait hier en Sorbonne un ſermon, ſuivant l'uſage, à l'occaſion de la fête de Ste. Urſule: il a pris l'incrédulité pour matiere de ſon diſcours; il a démontré que la foi ſe retiroit de la France, il a prétendu que nos malheurs en tout genre ne le prouvoient que trop, il a pris occaſion de-là pour en faire un tableau des plus triſtes & des plus véhemens. On regarde ce diſcours, bien fait dans ſon genre, comme une déclamation également indigne & de l'orateur citoyen & de l'orateur chrétien. On prétend qu'il

feroit repréhenfible à beaucoup d'égards fous ces deux points de vue.

22 *Octobre* 1763. M. de Voltaire ne laiffe paffer aucune occafion de draper M. de Pompignan : il publie un Quatrain à l'occafion des traductions de Jérémie que vient de donner au public ce magiftrat poëte :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant fa vie ?
C'eft qu'alors il prophétifoit,
Que Pompignan le traduiroit.

23 *Octobre.* M. l'Abbé Cannieres Deslandes a fait auffi un *Eloge de Sully*, qui a concouru avec celui de M. Thomas. Il a mis à la tête de fon difcours un avertiffement préliminaire. Là-deffus, bavardage peu honorable & qui prévient mal. Ses notes font plus philofophiques qu'hiftoriques, & fentent fouvent la déclamation. Son ftyle eft incorrect, lâche, diffus, fon expreffion impropre.

25 *Octobre.* On parle beaucoup de l'Opéra de *Scanderberg*, exécuté à Fontainebleau le 22 de ce mois avec la plus grande magnificence. La décoration de la mofquée furpaffe tout ce qu'on en peut dire, les colonnes en font garnies de diamans & font un effet des plus furprenans. On prétend que c'eft en petit l'imitation de celle de Ste. Sophie. Ce drame eft connu pour être de M. de la Motte. Mais il ne l'avoit pas fini. Le cinquieme acte étoit d'une main étrangere, lorfqu'il fut joué en 1735. Ce même acte a été changé en paroles & en mufique : on a également ajouté des morceaux

de chant & de ſymphonie dans le corps de l'ouvrage.

27 *Octobre* 1763. On vient d'imprimer dans le plus grand détail tout ce qui s'eſt paſſé au ſujet des Edits & déclarations. On y rend compte de la conduite qu'ont tenu ceux qui ont été chargés de veiller à leur enrégiſtrement. Le rédacteur s'eſt particuliérement appéſanti ſur M. Dumeſnil & M. de Fitz-James, ſur leſquels il ſe permet beaucoup de licence. On les accable de ſarcaſmes, d'épigrammes, de chanſons; on leur reproche leur naiſſance, que l'on dégrade au dernier point.

28 *Octobre.* M. de Hume, ce Philoſophe Anglois ſi connu dans la République des Lettres, vient d'arriver à Paris; il eſt Secrétaire intime du Lord Hereford, Ambaſſadeur d'Angleterre en France.

29 *Octobre.* Mlle. Bieron nous donne un ſpectacle des plus curieux & des plus intéreſſans. Cette fille, auſſi active qu'induſtrieuſe, s'eſt depuis pluſieurs années appliquée à l'anatomie d'une façon ſi intelligente, qu'elle en exécute des modeles de la plus grande perfection. Elle emploie toutes ſortes de matieres, à meſure qu'elle les trouve plus propres à faire illuſion & à rendre dans toute leur vérité les diverſes parties qu'elle veut figurer. De tels ouvrages pourroient être fort utiles pour pluſieurs opérations, & cette habile ouvriere devroit être encouragée par le Gouvernement.

30 *Octobre.* Les comédiens François repetent actuellement le *Comte de Warwik*, tragédie de M. de la Harpe, jeune auteur connu par quelques héroïdes, & dont on nous donne

les plus grandes espérances. S'il réussit, il aura d'autant plus de mérite, que ce sujet a déjà été manqué par M. de Cahuzac.

31 *Octobre. Vers de M. de Voltaire à l'Impératrice des Russies.*

Dieux ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les moi : je pars au même instant !
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O *Catherine* ! heureux qui vous entend.
Plaire & régner c'est-là votre talent,
Mais le premier me touche davantage.
Par votre esprit vous étonnez le Sage,
Il cesseroit de l'être en vous voyant.

1 *Novembre* 1763. M. Marmontel ayant mis en drame son Comte de *la Bergere des Alpes*, & M. de la Borde en ayant fait la musique, ces Mrs. ont présenté leur ouvrage aux Italiens. Les comédiens prévenus par le Sr. Favart qu'il travailloit pour eux à la même piece, ont refusé cette nouveauté, qui d'ailleurs ne leur a pas paru d'une bonté supérieure.

2 *Novembre.* M. le Chevalier de la Morliere travaille à une Suite de l'histoire du Théâtre, depuis 1720 jusqu'à nos jours : il peut tirer un grand parti de ce morceau intéressant.

2 *Novembre.* On connoît actuellement l'auteur du poëme de *Zelis au Bain.* C'est décidément M. de Pezay, officier de Dragons, jeune homme qui a de l'aisance, de la versification, du coloris, mais qui ratte les jouissances.

3 *Novembre.* L'*Idomenée* de M. le Mierre devoit être joué à Fontainebleau, mais cet au-

teur a éludé cet honneur : il doit passer à Paris après le *Warwick* de M. de la Harpe : il a voulu être neuf pour la capitale.

4 *Novembre* 1763. Le catalogue de la Maison Professe paroît : il contient plus de sept mille articles, sans compter une infinité de livres dépareillés. La Bibliotheque de M. Huet & celle de Menage, avoient été fondues dans celle-là.

5 *Novembre. Lettres sur l'origine de la Noblesse Françoise, par M. le Chevalier d'Arcq*, cet auteur est connu pour être fils naturel de M. le Comte de Toulouse. Il discute les trois Systêmes, du Comte de Boulainvillier, de l'Abbé Dubos, & de M. le Président de Montesquieu : il établit le sien, qui tend à conclure que la Noblesse n'est qu'une concession de nos Rois, &c. il le développe avec clarté, avec élégance & érudition.

6 *Novembre.* Il s'éleve un orage terrible contre M. Thomas : M. Veron de Forbonnais réclame ses dépouilles ; il accuse cet orateur d'avoir pillé de la façon la moins honnête son livre *des Recherches & Considérations sur les finances de France*. Il prétend que la troisieme partie du discours de M. Thomas, & la meilleure sans contredit, est en entier extraite de son ouvrage, qu'il a rétréci & rapetassé étrangement ; il y a non-seulement puisé son plan, mais encore ses pensées, & quelquefois ses expressions. On voit dans la feuille 3 de *l'Année Littéraire* un long détail sur ce plagiat. Cette découverte diminue de beaucoup la haute idée que certaines gens avoient des connoissances profondes de M. Thomas ; on se met en garde contre lui, & l'on craint qu'il n'ait déjà fait

des larcins plus adroits, qu'on découvrira peut-être un jour. L'Académie Françoise doit être piquée qu'on lui en ait imposé à ce point, & M. Thomas doit craindre que cette mesaventure ne l'exclue de sa prétention à cette Compagnie.

7 *Novembre* 1763. On a donné aujourd'hui la piece du *Comte de Warwick*. Ce héros célebre joue un grand rôle dans les querelles fameuses des maisons de Lancastre & de York, connues sous le nom de la *Rose rouge* & de la *Rose blanche*. Le drame a fait la plus grande sensation : on y remarque une conduite sage. Un de ses plus grands mérites, c'est d'être éloigné de toutes les tragédies modernes. La simplicité de de sa conduite s'étend au style qui n'a rien de cette bouffissure si à la mode. Mlle. Dumesnil fait le rôle de *Marguerite d'Anjou*, avec un succès qui doit exciter la jalousie de sa rivale. Elle n'y joue point. Il y a tout à espérer d'un auteur qui, à 23 ans, fait un ouvrage aussi bien conduit. Il ne faut pas dissimuler pourtant que Shakespear est un dangereux adversaire pour ce jeune homme, & qu'on voit une infinité de réminiscences dans son drame. Nous en parlerons plus amplement.

8 *Novembre*. Nous allons consigner ici trois anecdotes concernant M. le Chevalier de la Morliere : elles peuvent fournir des traits très-piquants pour le Dramatique, & d'ailleurs cet ouvrage étant des especes de *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gens de Lettres*, la vérité nous oblige de tout dire, à charge & à décharge.

M. de la Morliere est un excellent comédien :

il y a quelques années qu'étant retourné à Rouen, où il avoit un tailleur pour créancier, celui-ci le rencontre, l'aborde, lui demande sa dette. Le Chevalier le regarde avec indignation, lui baragouine de l'allemand, au point d'en imposer à cet homme, qui lui demande pardon & s'en va.

Le Chevalier continue son rôle de Baron Allemand, s'introduit chez un Conseiller du Parlement, séduit sa fille & lui fait un enfant, lui promettant de l'épouser. La grossesse reconnue, le Conseiller est obligé de consentir au mariage. Dans cet intervalle le Chevalier fait écrire par un de ses amis de Paris au pere, qu'il se défie d'un certain Baron Allemand, qui n'est autre chose que *la Morliere*. Etonnement du Conseiller, qui se met en garde. Les couches se font sourdement, & sous quelque prétexte on renvoie le prétendant. Celui-ci continue ses assiduités auprès de la fille, qui veut à toute force l'épouser. Dans cet intervalle il se présente un parti qu'on propose au pere : il accepte, mais ne peut déterminer sa fille. La Morliere tient bon, se presente toujours pour tenir sa parole, & fait arriver Lettres sur Lettres qui confirment que c'est un imposteur, qu'on craigne tout de lui, qu'il est homme à deshonorer une fille & à le publier ; qu'il faut éconduire un pareil scélérat à prix d'argent. Le pere le tire à part, lui déclare qu'il lui donnera dix mille francs, s'il veut se désister, tenir le secret & laisser faire le mariage de sa fille. Il éloigne bien loin la proposition : dix mille francs à un homme comme lui ! Bref, on lui en offre trente, qu'il accepte & déloge.

L'autre tour du même homme eſt à l'égard d'une femme mariée, qu'il ſéduit également, qu'il engage à quitter ſon mari, marchand à la place Maubert, à lui voler tout ce qu'elle trouvera, pour vivre heureuſe avec lui. Elle accepte tout: le jour pris elle part, après avoir pillé tout ce qu'elle peut, ſe rend dans une allée où eſt un jeune homme, ami de la Morliere, qu'elle ſavoit devoir l'attendre. Elle monte dans un fiacre, elle eſt conduite dans un quartier iſolé, où elle eſt introduite dans un appartement: Morliere prend l'argent, ſous prétexte de le ſerrer, ſort, en laiſſant la femme avec le jeune homme, va chez le mari, lui conte ce qu'il a vu & ce qu'il ſait du prétendu enlèvement, lui dit qu'il voie s'il n'a point été volé. Cela ſe reconnoît bien vîte. Alors il déclare qu'il va le conduire où eſt ſa femme: ce qu'il exécute. Le jeune homme eſt empriſonné comme complice du vol. La Morliere triomphe & ſe trouve hors de toute atteinte.

9 *Novembre* 1763. En applaudiſſant à l'ouvrage de M. de la Harpe, on donne lieu de rechercher ſa vie & ſes mœurs : on en fait un portrait affreux; c'eſt déjà un monſtre d'ingratitude & de noirceur, ſi l'on croit tout ce qu'on en dit: il faut prendre garde que la jalouſie des talens ne cherche à ſe venger ſur le caractere.

Mlle. Clairon, à la pique particuliere qu'elle a contre l'auteur, d'avoir fait une piece où elle ne devoit pas jouer, joint une jalouſie prodigieuſe contre ſa rivale; elle réjaillit ſur le jeune homme: elle accrédite, elle favoriſe, elle répand tant qu'elle peut les mauvais bruits qui courent ſur le compte du dernier.

10 *Novembre* 1763. M. l'Evêque du Puy ne cesse de s'élever contre la philosophie moderne avec plus de mission que son frere. Il est à craindre qu'il n'ait pas plus de succès. Il attaque courageusement & avec force plusieurs de nos auteurs vivans & même morts; il en veut spécialement à M. Rousseau de Genève. *Estime des Sciences Naturelles*, *Esprit de Doute*, *Tolérantisme*, *Patriotisme*, voilà les qualités que M. l'Evêque du Puy attribue à la Philosophie moderne, & qu'il prétend refuter dans son Instruction Pastorale. Cet ouvrage est traité supérieurement dans son espece, il est d'un homme instruit & pénétré de son état.

11 *Novembre*. On répand un bon mot qu'on attribue à M. le Duc d'Ayen. Sans en discuter le mérite intrinséque, il donne une idée de la tournure d'esprit des courtisans. C'est à l'occasion du Vice-Chancelier; lorsqu'on lui en donna la nouvelle: *je ne vois*, dit-il, *dans tout celà qu'un Vice de plus dans l'Etat.*

11 *Novembre*. L'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences s'est tenue aujourd'hui.

M. de Fouchy, Secrétaire, a lu l'*Eloge de M. Hales*, célèbre Physicien de la Société Royale de Londres & membre de l'Académie des Sciences de Paris en qualité d'Associé Etranger.

Cette lecture a été suivie de celle d'un Mémoire de M. de Montalembert, sur une *maniere de changer les cheminées en poëles*, *sans perdre aucun de leurs ornemens & avec une épargne très considérable de bois.* Ces poëles pourront aussi être convertis facilement en cheminées, avec la même épargne, & surtout sans la fumée.

M. Adanſon a lu un ſecond Mémoire ſur la *végétation des Plantes*, & une exacte recherche du degré de chaleur qu'elle exige, ſuivant la ſaiſon, la nature des Plantes & le climat.

La ſéance a été terminée par la lecture d'une Préface ou d'un Diſcours Préliminaire à l'Art de l'Horlogerie, dont M. le Roy a été chargé par l'Académie.

14 *Novembre* 1763. Les vers ſuivans ſont d'un jeune auteur anonyme : ils méritent d'être exceptés du fatras des Scriblers.

Le toucher juſtifié, à Mlle. ***.

Pourquoi me grondez-vous, quand votre collerette
Rend mon œil attentif & ma main inquiette ?
Ah ! répondez, Climene, & parlez ſans détour,
Le reſpect vous plaît-il aux dépens de l'amour ?
Lorſque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en ſouriant, un regard curieux ;
Mais je reſſentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux :
Ma main veut y toucher & quand ſur chaque feuille
Le deſir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me ſéduit, il faut que je la cueille :
Ainſi pour un plaiſir j'en ai trois à la fois.

Tel eſt l'ordre de la Nature,
Elle nous a fait naître avec des ſens jaloux.
Vous, qui les enchantez, prévenez le murmure,
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

15 *Novembre*. L'Académie Royale des Inſcriptions a tenu aujourd'hui ſa ſéance publi-

que d'après la St. Martin : elle a déclaré que M. Schmidt avoit remporté le prix proposé pour cette année : c'est pour la huitieme fois qu'il est couronné.

M. le Beau a lu l'*Eloge de M. de Bougainville*, dans lequel il a inséré une partie d'une tragédie que cet Académicien avoit composée. Le sujet étoit *la mort de Philippe, pere d'Alexandre.* On assure que cette piece est finie & qu'elle paroîtra quelque jour. Cette tirade a paru belle : mais qu'est-ce qu'une tirade ?

M. Anquetil a lu un Mémoire sur les livres en langue *Zend*, qu'il a rapportés de l'Inde. Ce sont les livres attribués à Zoroastre, & qui contiennent le systême dogmatique & moral de la religion des anciens Perses. M. Anquetil a développé ce systême, quant aux dogmes, aux rites & à la morale.

Cette lecture a été suivie de celle d'un Mémoire de M. de Groynes sur le *Commerce des Romains avec les Indiens & les Chinois.* Il a prouvé la réalité de ce commerce, & est entré à ce sujet dans des détails absolument neufs, tirés pour la plupart des auteurs Chinois. Son but étoit de prouver par ce Mémoire, qu'il reste encore bien des découvertes à faire dans la Littérature, & qu'il s'en faut de beaucoup que toutes les sources de l'histoire ancienne soient épuisées, même par rapport aux Romains, qui sont les peuples anciens que nous connoissons le mieux.

M. de Caylus a fini par un Mémoire *sur les rapports des anciens monumens de l'Egypte avec les monumens Chinois*, & il a prouvé qu'il y avoit entre ces monumens une ressemblance

ſinguliere, quant aux dimenſions, à la forme, &c. Le but de ce Mémoire eſt de fournir de nouvelles preuves à l'opinion de M. de Guines, que les Chinois ſont une Colonie des Egyptiens. M. de Caylus a fait diſtribuer à l'aſſemblée les deſſins de pluſieurs de ces monumens qu'il a fait graver.

16 *Novembre* 1763. *Eloge hiſtorique de M. le Cardinal Paſſionei.* Ce Prélat, mort au mois de Juillet 1761, étoit né en 1682 : c'étoit un ſavant profond dans les antiquités & dans les diſcuſſions canoniques; il a fait une oraiſon funebre du Prince *Eugène*, très applaudie dans ſon tems. Le reſte de cet ouvrage contient beaucoup de recherches & de détails érudits. Il étoit Aſſocié Etranger de l'Académie des Belles Lettres, & Bibliothécaire du Vatican. On deſireroit dans cet Eloge plus de morceaux relatifs à la vie privée de ce Cardinal.

17 *Novembre*. Nous avons entendu lire aujourd'hui une tragédie manuſcrite de M. Rochefort : c'eſt une nouvelle *Penelope*, traitée dans le goût de l'antique. Il a eſſayé de remplir les entr'actes d'une muſique analogue au ſujet, & il paroît avoir réuſſi : du moins il donne matiere à un grand harmoniſte de développer toutes les richeſſes de ſon art. Le drame eſt très ſimple, dénué de cet amour ſecondaire qu'y a introduit M. l'Abbé Genet. L'auteur pénétré de ſon Homere en a tiré grand parti, & y a inſéré tout ce qu'il a pu extraire de ce grand poëte.

19 *Novembre*. M. de Sauvigny, peu content du ſuccès médiocre de ſon *Socrate*, a pris le parti de le mettre d'abord en quatre actes, & puis en cinq. Il eſt à préſumer que ce drame

en deviendra déteſtable. L'action, déjà très peu chaude, n'en ſera que plus froide, & le rempliſſage qu'il faudra mettre, diminuera abſolument le mérite de la verſification, en général aſſez bien faite, mais déſormais lâche, diffuſe & noyée dans des dialogues trop allongés.

Cet auteur fait actuellement des Apologues Orientaux, qui s'impriment & paroîtront inceſſamment.

20 *Novembre* 1763. On lit dans la 33. Feuille de l'*Année Littéraire*, pag. 177, l'anecdote ſuivante : „ il y a dans Paris un homme de Let-
„ tres qui a pris la peine d'examiner les 70 pre-
„ mieres pages de ce livre ſi vanté (*l'Eſprit*
„ *des Loix*)... Il a trouvé dans ces 70 pages
„ un ſi grand nombre de faits & de citations
„ fauſſes, tronquées ou altérées, que la diſ-
„ cuſſion qu'il en a faite lui a fourni de quoi
„ remplir 2 vol. in-12, qui furent imprimés &
„ dont on tira 500 exemplaires. Le Préſident de
„ Monteſquieu en fut ſi allarmé, qu'il ſe donna
„ de grands mouvemens pour en empêcher la
„ publication. Il y employa le crédit de tous
„ ſes amis, & fut aſſez heureux pour réuſſir....
„ Elle (cette Critique) fut communiquée à
„ pluſieurs perſonnes, qui ſont en état d'en
„ rendre compte ; il s'en eſt même ſauvé quel-
„ ques exemplaires....

C'eſt à l'auteur de l'*Année Littéraire* à juſtifier une imputation auſſi hardie, & à conſtater une anecdote auſſi intéreſſante.

21 *Novembre*. M. le Marquis de Ximenès ayant eſſayé vainement de ſe faire un nom comme auteur, ſe borne à préſent à ſe faire des protégés ; il a une cour de jeunes gens, dont

quelques-uns ſont déjà connus; il a pris M. de la Harpe ſous ſon égide; il vient de faire imprimer une feuille où il exalte ſa piece au deſſus des nues : c'eſt ainſi, dit-il, qu'ont commencé Racine & Voltaire. . . Les *Freres ennemis* accollés à *l'Oedipe!*

Il paroît une critique en libelle de cette même piece : on l'attribue à M. de la Morliere, auteur connu de toutes ces ſatyres clandeſtines.

22 *Novembre* 1763. Les Comédiens François ont remis hier la *Pariſienne*,, petite piece en un acte & en proſe de Dancour. Il paroît qu'elle n'a pas eu un certain ſuccès, & qu'on ſe bornera à cette ſeule repréſentation : elle n'en eut que neuf en 1691.

22 *Novembre. L'optique ou le Chinois à Memphis, Eſſais traduits de l'Egyptien*, Roman en deux parties de M. de Semperavi. Il eſt malheureux pour cet auteur que *Zadig* & *Candide* aient été faits : il y a une ſorte de ſtyle, & cet ouvrage n'eſt pas d'un ſot. Mais un roman, après ceux-là, ne peut que décheoir.

23 *Novembre. Inſtruction paſtorale de l'humble Evêque d'Aletopolis à l'occaſion de l'Inſtruction paſtorale de Jean George, humble Evêque du Puy.* Tel eſt le titre d'un pamphlet attribué à M. de Voltaire, touchant cette Inſtruction, qui a 300 pages in-4. avec des Notes, & dans laquelle cet auteur eſt attaqué en pluſieurs endroits & très maltraité pour ſon compte. Celui-ci a voulu s'en venger par des ſarcaſmes, & il a accouplé au Prélat le frere, l'Académicien : cette plaiſanterie n'eſt pas des meilleures, elle n'empêche pas que l'ouvrage de M. du Puy ne ſoit très eſtimé.

24 *Novembre* 1763. M. le Comte de Lauraguais eſt de retour en cette capitale. Cette grace, qu'on avoit refuſée à ſa famille & à ſa femme, a été accordée aux ſollicitations de Mlle. Arnoux. Cette anecdote trop glorieuſe pour les arts mérite d'être conſervée. On aſſure que Mlle. Arnoux a ſaiſi l'inſtant de la ſenſation très vive qu'elle a faite à la cour dans l'Opéra de *Dardanus*, dans le rôle de *Cephiſe* : elle s'eſt jettée aux pieds du Duc de Choiſeuil & a demandé dans cette poſture pathétique le rappel de ſon *Dardanus.* Les entrailles du Miniſtre galant ſe ſont émues, il s'eſt prêté de la meilleure grace du monde à ſes inſtances ſi tendres. M. le Comte de Lauraguais a cru devoir rendre hommage de ſa liberté à ſon auteur, il lui a conſacré les premiers jours de ſon retour. Pour ne point troubler ſes plaiſirs, Madame de Lauraguais s'eſt retirée en couvent.

NOTA. M. de Lauraguais n'eſt point de retour. La demande de Mlle. Arnoux, quoique très ſéduiſante, n'a pas produit un changement ſi merveilleux ; elle contribuera pourtant beaucoup à ce rappel ; qui ne tient, dit-on, qu'à la condition préalable qu'on exige de la ſéparation du Comte d'avec ſon épouſe.

25 *Novembre.* Dans une ſuite du Compte hiſtorique qui a été rendu de la conduite de M. Chatelier Dumesnil en Dauphiné, on lit cette Chanſon ; elle fait anecdote & mérite d'être conſignée ici :

Margot la Ravaudeuſe
A dit à Dumesnil,
Couſin, je ſuis bien gueuſe ;

Viens rebattre mon lit,
Comme ton ayeul Blaiſe,
Qui jadis l'a battu
Pour un quart d'écu.

On prétend M. Chatelier petit-fils d'un cardeur de laine.

On lit dans la même relation le détail d'un placard ſéditieux, affiché à Grenoble, dont voici les paroles :

O France ! ô Peuple eſclave & ſervile ! en mépriſant les Loix, on t'arrache tes biens pour t'en former des chaînes. Le ſouffriras-tu, Peuple malheureux ?

25 *Novembre* 1763. M. Marmontel a été élu de l'Académie Françoiſe avant-hier. Il avoit eſſuyé depuis longtems pluſieurs refus. L'extrême licence dont il avoit parlé d'un Grand Seigneur au ſouper d'une Actrice, & la baſſeſſe avec laquelle il avoit déſavoué enſuite cette ſatyre, contre-balançoient ſes talens littéraires. Son ennemi a eu la générofité de finir par le mépriſer.

26 *Novembre*. Mlle. Mazarelli, cette fameuſe courtiſanne connue par ſes aventures & par ſon procès, vivoit depuis quelque tems avec M. de Moncrif. Elle a puiſé dans le ſein de cet Académicien un goût pour la belle Littérature ; elle s'eſt évertuée en conſéquence ; elle avoit concouru pour le prix de l'Académie, & ſon diſcours paroît imprimé. Il eſt, ſans doute, très bon pour une femme de cette eſpece ; mais ſon *Eloge de Sully* eſt d'un pinceau mol & ſans vigueur ; quoiqu'il y ait apparence

que ſon Anacréon y ait mis la main, on y retrouve aucun trait mâle qui caractériſe le génie néceſſaire pour une production de cette eſpece. Il eſt vrai que M. de Moncrif, plus délicat que nerveux, n'a jamais que ſacrifié aux Graces.

27 *Novembre* 1763. On répand un bon mot du Roi, que S. M. peut avoir dit de très bonne foi, mais qu'a relevé la malignité des courtiſans. Lorſqu'il a été queſtion de remplacer M. de Bougainville, le Roi en parloit à quelques Seigneurs & demanda ſi ce ſeroit M. Thomas? — *Non, Sire*, [repliqua M. de Biſſy qui étoit préſent] *il ne s'eſt pas mis ſur les rangs, car il ne m'eſt pas venu voir. — C'eſt qu'il ne vous croyoit pas de l'Académie*, reprend S. M.; & les courtiſans de rire.

29 *Novembre. Le Comte de Warwick* eſt imprimé, il ſoutient ſa réputation à la lecture. La piece eſt dédiée au Prince de Condé. On lit à la fin une Lettre à M. de Voltaire, où ce jeune auteur développe ſon ſentiment ſur le genre qu'il embraſſe; il le fait avec une nobleſſe que ſes ennemis traiteront de hauteur; il tranche, mais poliment, & ſans nommer perſonne; elle eſt fort bien écrite. Il rend à M. de Voltaire tous les hommages qui ſont dûs au Prince du Parnaſſe.

30 *Novembre*. On a enrégiſtré le 25 au Parlement des Lettres-patentes qui donnent tout le College de Clermont à l'univerſité, y placent les claſſes de Liſieux, & y réuniſſent différens bourſiers des colleges qui ne ſont pas de plein exercice : le Roi confirme en faveur de l'univerſité toutes les graces accordées à ce college par ſes prédéceſſeurs: S. M. veut qu'il continue

de porter le nom de *Louis le Grand*, & qu'il ſoit le chef-lieu & la principale école de l'univerſité. On a fait des réglemens pour l'adminiſtration de ce college.

1 *Décembre* 1763. Voici ce que nous recueillons concernant M. de la Harpe & ſur quoi il paroît qu'on peut ſe fonder: M. de la Harpe eſt fils d'un porteur d'eau & d'une ravaudeuſe, un enfant trouvé enfin, qui, ayant eu occaſion d'être connu de M. Aſſelin, Principal du college d'Harcourt, fut reçu comme penſionnaire, ſans payer penſion. M. Aſſelin, homme de mérite & connu par de très bonnes productions, ſe fit un plaiſir de cultiver le merite naiſſant du jeune de la Harpe. Celui-ci répondit à ſes ſoins, & s'eſt diſtingué d'une façon ſupérieure; il a remporté presque tous les prix de l'univerſité. La ſatyre eſt la premiere qualité qui ſe développe ordinairement dans un jeune poëte. Celui-ci l'exerça d'une façon indécente envers ſes maîtres, & même envers M. Aſſelin. Il trouva le ſecret de faire imprimer une piece en vers où il s'égayoit ſur le compte de ces Meſſieurs. M. Aſſelin, moins piqué pour ce qui le concernoit, que jaloux de reprimer une licence qui pouvoit faire tort à ſon pupile, obtint du Lieutenant de Police qu'il fût mis au Fort-l'Evêque: ce qui a été exécuté. Il a depuis fait des Héroïdes; elles ont eu un médiocre ſuccès; on a ſurtout trouvé très mauvais que, dans une préface, il ait décidé impérieuſement du mérite de tous les auteurs anciens & modernes. Il ſemble s'être corrigé depuis d'une morgue qui ne va point à un auteur naiſſant. Il a rabaiſſé le ton dans une Lettre à M. de Voltaire, dont on parlera ci-après.

2 *Décembre* 1763. La Littérature vient de perdre M. l'Abbé Prevôt, mort il y a quelques jours subitement, en allant à une maison de campagne qu'il avoit près de Chantilly. On doit regretter cet auteur estimable : ses productions feront longtems les délices des cœurs sensibles & des belles imaginations.

3 *Décembre*. *Lettre d'un Quakre à Jean George le Franc de Pompignan, Evêque du Puy en Velay, &c.* signée *Frere de Simon le Franc de Pompignan.* Au titre seul on doit juger à qui l'on attribue cette Epitre. M. de Voltaire cherche à y être plaisant. Il revient sur l'Instruction Pastorale qui le blesse fort, & dont il parleroit moins si elle ne remplissoit pas son objet. Il fait de vains efforts pour la rendre ridicule : elle triomphe de tous ses sarcasmes, dont la plupart tombent à faux absolument. A ce titre de Quakre il se permet des réflexions philosophiques trop connues pour avoir le mérite de la nouveauté, ainsi que la plupart de ses épigrammes.

4 *Décembre*. Le succès de *Warwick* ne se dément point. On continue à le donner; il est fort suivi, il a été joué à la cour. Il a plu généralement, & le Roi lui-même a daigné en témoigner sa satisfaction à l'auteur; S. M. lui a dit qu'il méritoit d'être encouragé.

4. *Décembre*. On nous promet le retour de Grandval à la comédie, dont on ne jouira qu'en partie cependant. Il se consacrera aux rôles à manteau; son ventre & son ampleur ne lui permettent pas de jouer les petits-maîtres & & les rôles lestes & déliés.

5 *Décembre*. Le Sr. Moreau, connu par son *Observateur Hollandois*, & qui depuis a fait

bruit par différentes Lettres écrites aux Parlemens au nom du Chancelier, vient d'être gratifié par le Roi d'une charge de Confeiller à la Cour des Aides & Chambre des Comptes d'Aix en Provence. S. M. paye jusqu'aux fraix de réception. Il eſt en outre depuis pluſieurs années Avocat des finances, dont il retire des honoraires conſidérables.

6 *Décembre* 1763. On avoit vu jusqu'à préſent avec ſurpriſe que le célebre Rameau ne fut pas décoré du Cordon de St. Michel, honneur accordé aux gens qui s'illuſtrent dans les arts. Le plaiſir que ſes Opéra ont fait à Fontainebleau dans le dernier voyage, a renouvellé l'indignation publique ſur un oubli auſſi injurieux. L'honneur que lui a fait le Roi de lui témoigner combien il avoit été ſatisfait de ſa muſique, a enfin ouvert les yeux: S. M. a ordonné qu'on lui expédiât des lettres de Nobleſſe, dont elle fera tous les fraix. Il doit être auſſi décoré du premier Cordon qui ſera vacant.

8 *Décembre. L'Anti-financier ou Relevé de quelques-unes des malverſations dont ſe rendent journellement coupables les Fermiers-Généraux, & des vexations qu'ils commettent dans les provinces, &c. précédé d'une longue Epitre au Parlement de France, & d'une eſtampe ingénieuſe, &c.* Tel eſt le titre d'une brochure fort recherchée & contre laquelle on fait les perquiſitions les plus vives: ce qui en rend le prix très cher. On y épuiſe contre la gent financiere tous les traits de la critique la plus amere, & l'on y rapporte aſſez de faits, quoique très ſuccints, pour juſtifier ce qu'on en dit. Cet ouvrage, où l'auteur exhale peut-être un peu

trop ſa bile, n'eſt point dénué de mérite. La forme d'y traiter la matiere eſt aſſez dure, mais le fonds en eſt de la plus grande vérité. Il a des endroits ſublimes : il paroît que ſon vœu eſt un impôt unique, il en déduit un intérêt réciproque très avantageux au Roi & à l'Etat.

• 9 *Décembre* 1763. On annonce l'Opéra pour le 5 Janvier 1764. On débutera par *Caſtor & Pollux*; La ſalle eſt exactement ſemblable à l'ancienne, à quelques pieds de plus, près ; ce qui jette de l'aiſance dans toutes les parties, telles que les corridors & les loges. Tout eſt retenu depuis pluſieurs mois pour quelque tems. M. le Duc d'Orleans conſerve les trois loges qu'il avoit, jusqu'à ce que le ſpectacle change de lieu, & donne pour cela 70000 Livres.

10 *Décembre*. Freron, auteur de l'*Année Litteraire*, a été arrêté avant-hier après midi, par ordre de M. le Duc de Choiſeuil & conduit au Fort-l'Evêque, pour avoir inſéré dans ſon Journal : N°. 34, il y a quinze jours, une Lettre à lui adreſſée ſur une famille d'Alſace, en route pour ſe rendre à Rochefort & paſſer à Cayenne, arrêtée dans ſa marche le 17 du mois dernier par la plus exceſſive miſere, qu'un citoyen généreux a ſoulagée. Cet acte d'humanité rendu public n'a pas été vu du même œil à la cour ; on en a fait un crime politique à l'éditeur. M. le Duc de Choiſeuil étant à table entend parler de cette feuille : *ce gueux*; s'écrie-t-il, *s'aviſe de parler de Cayenne ! Qu'on m'apporte le* N°. 34. On lui lit l'endroit. *Il couchera au Fort-l'Evêque*, s'écrie de nouveau le Miniſtre courroucé. On ne doute pas que M. Thomas n'ait couvert ſa vengeance ſous le voile du bien public.

12 *Décembre* 1763. Il paroît dans le monde un conte manuſcrit de M. de Voltaire, qui a pour titre *Ce qui plaît aux Dâmes*. Il eſt dans le goût de la *Pucelle*, narré avec une naïveté charmante, orné de toutes les graces de ſon ſtyle. Il a environ 500 vers, il a toute la fraîcheur, tout le veloûté de ſa jeuneſſe. Ses amis ne diſſimulent pas que M. de Voltaire a cet ouvrage depuis plus de 30 ans dans ſon porte-feuille. Quant aux idées génératives, c'eſt-à-dire l'imagination, on voit que l'Arioſte lui a été d'un grand ſecours.

14 *Décembre*. On a donné aujourd'hui *Mérope*, dans laquelle a débuté un jeune acteur, qui n'a paru ſur aucun théâtre : il promet. C'eſt le fils du ſoufleur de la Comédie ; il n'a que ſeize ans. Ce qui a ſurtout frappé durant cette repréſentation, c'eſt le jeu ſublime de Mlle. Dumesnil. Le public l'a interrompue à pluſieurs repriſes & a temoigné ſon enthouſiaſme d'une maniere particuliere.

15 *Décembre*. Fréron a été élargi hier. Il avoit écrit une Lettre à M. de Choiſeuil, où il lui repréſentoit, d'une façon pathétique, combien peu il avoit lieu de s'attendre à un traitement auſſi injuſte de la part d'un Miniſtre qui l'avoit honoré de ſa protection.

Le Miniſtre a répondu avec détail, en cherchant à juſtifier ſa conduite, & en donnant à entendre quel crime politique c'étoit de dévoiler ainſi les négligences & l'inattention du Miniſtere; il a paru même révoquer la vérité du fait conté par Freron. Il a fini par dire qu'il verroit M. de Sartine & qu'il lui procureroit ſon élargiſſement. Freron a ripoſté, &, en récriminant ſur les impu-

tations de M. le Duc, il lui a donné à entendre qu'on abusoit étrangement de sa crédulité & de sa confiance. Toute cette correspondance est des plus risibles, elle est aussi indécente d'une part que de l'autre.

20 Décembre 1763. Vers de M. Dorat, sur sa seconde rupture avec Mlle. Dubois, de la Comédie Françoise.

Chassé deux fois, c'est trop friponne;
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne,
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la Beauté;
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages:
Nous autres sots, soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus (*)! que Dieu confonde,
Qu'on voit sans cesse autour de toi
Tonner, frémir, faire la ronde;
Ce Dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien allarme,
Et qui n'est promt qu'à soupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse:

(*) M. *de Sarsal*, son Entreteneur.

J'ai mon congé, c'eſt mon excuſe;
D'autres iroient ſe lamentant,
Te reprochant tes injuſtices:
Pour moi de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc, qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des Amours?
Dois-tu trembler quand il commande
Et lui prodiguer tes beaux jours?
Donne-t-on des chaînes à Flore?
Elle éparpille ſous ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore:
Un ſeul ne s'en contente pas.
La jeune & brillante Immortelle,
Dans les champs qu'elle a faits fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphir,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Roſine, toi, fraîche & belle,
Ce décrépit & lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas;
Qui pour t'occuper te tourmente,
Et ſur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiſer de ſoixante.
Je crois voir le Cyclope affreux,
Ce forgeron attrabilaire,
Qui de ſon antre ténébreux
Tout en boitant vient à Cythere,

Attrister les ris & les jeux,
De Vénus sâlir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la Beauté.

Ah! ramene enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément:
Allons, Rosine, au nom des Graces,
Chasse nous ce froid surveillant;
Il t'ennuyra pendant sa vie,
S'il t'enrichit après sa mort.
Ah! n'es-tu pas jeune & jolie?
Dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble & les feux;
Ta taille élégante & légere,
Ton œil fripon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'Amour préfere,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos desirs,
Crois-moi, voilà ton héritage;
Enrichis-toi par les plaisirs.

21 *Décembre* 1763. L'histoire arrivée en Angleterre à M. d'Eon de Beaumont donne lieu de faire des recherches sur son compte, & voici ce qui en résulte. Il passe pour avoir été employé

dans les négociations de la paix, plutôt par intrigue que par véritable choix du Ministere. Sa premiere mission en Russie a été celle d'un spadassin. Le Grand Duc vouloit un maître d'armes: on choisit M. d'Eon, qui avoit ce talent, dans la confiance qu'il ménageroit le retour d'un Ministre de France à St. Pétersbourg. Ce qu'on avoit prévu arriva, il s'insinua dans l'esprit du Grand Duc, fut de ses parties de plaisir; il fit entrevoir que la France enverroit volontiers un Ambassadeur. Il fut Secrétaire d'Ambassadeur, & enfin d'Ambassade. On lui donna un Brevet de Capitaine de Dragons. Dans cet intervalle il donna quelques écrits sur le commerce, dont il se fit honneur; ils pouvoient en faire à son auteur, mais il n'étoit que le prête-nom, à ce qu'on prétend. On veut que ces écrits soient de son oncle & de M. Dupin, qui n'ont pas voulu réclamer. Quoi qu'il en soit, il étoit comblé de graces, avoit 2000 écus de pension, le titre de Ministre Plénipotentiaire & la Croix de St. Louis, lorsqu'il a eu une rixe en Angleterre chez le Lord Halifax contre un François, M. de Vergy, à l'occasion de la paix derniere, que ce dernier prétendoit honteuse, & qu'il a soutenue nécessaire. M. de Guerchi, Ambassadeur, ayant voulu interposer son autorité, M. d'Eon n'en a tenu compte; ce qui l'a obligé de porter des plaintes à la cour de France. Depuis il a passé dans la cité de Londres, &, malgré toutes les réclamations de ce Ministre, il est inviolable & le Roi d'Angleterre ne peut point le faire enlever de son asyle. Il étoit important de conter une anecdote toute politique, mais qui regarde un homme de Lettres.

22 *Décembre* 1763. M. Marmontel a prononcé aujourd'hui son discours de réception à l'Académie Françoise. Malgré son ton pédantesque & qui exigeoit les applaudissemens, il n'en a reçu que quelques-uns en certains endroits : il a fait valoir, comme il devoit, la nécessité indispensable des hommes de Lettres pour transmettre à la postérité les belles actions. Il a détaillé d'une maniere vraie & naturelle les embarras, les inquiétudes d'un auteur isolé & qui ne trouve point dans ses amis les ressources dont il auroit besoin pour être éclairé dans la carriere qu'il parcourt. Ces deux morceaux & une très-belle image sur l'Académie des Belles-Lettres, sauveront de l'oubli ce discours consacré, comme tous les autres, à la fadeur & à l'adulation.

M. Bignon, Directeur, a répondu d'une façon maigre & d'un ton rauque.

Ensuite M. Marmontel a repris la parole, & a lu une Epître en vers de dix syllabes, *sur la force & la foiblesse de l'esprit humain.* Ce morceau de poésie, qui n'a rien de neuf que la difficulté vaincue à l'égard de plusieurs systêmes de physique rendus d'une maniere assez pittoresque, n'est que d'un très-foible mérite, après les discours philosophiques de M. de Voltaire.

23 *Décembre* 1763. M. l'Abbé du Marsais vient de mourir : il avoit été Jésuite, & s'étoit distingué alors par plusieurs poésies d'une élégance & d'un goût exquis ; il étoit sorti de cet Ordre d'une façon assez désagréable, & il en couroit de très-mauvais bruits. Il a fait depuis plusieurs autres ouvrages, entr'autres l'*Analyse de Bayle*, qui a eu les honneurs de la brûlure & toutes les

censures cumulées des Facultés de Théologie, de la Sorbonne, des Evêques, &c.

24 *dudit. Chanson de Mr. de Voltaire contre Pompignan.* Sur l'Air: *D'un inconnu.*

Simon le Franc, qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le Vieux Testament;
Simon les forge très-durement:
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cede à son puîné Jean-George.

26 *dudit. Epitre à Sophie, ou Mlle. Arnoux, par M. Dorat.*

Flore jadis brilloit dans Rome:
Tribuns, Ediles & Questeurs,
Consuls, Pontifes, Dictateurs,
Tous ces héros que l'on renomme,
Etoient ses humbles serviteurs:
On briguoit l'honneur de ses chaînes,
A sa voix naissoient les beaux jours,
A ses pieds les Aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs;
De Rome elle fit les délices,
Rome en fit la Reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais enfin Flore, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne;
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Tous les Zéphirs sont avertis
Qu'ils ont une Flore nouvelle,
Qu'ils aient à se ranger près d'elle,
Sur des bords par elle embellis.
Tel est l'Arrêt de ta patrie
Vu, rédigé par la Folie,

Et qu'au mois si cher aux amans,
Mois brillant des métamorphoses,
Doit signer de ses doigts de roses
Le Dieu qui préside au printems.
Du sein des plus douces ivresses,
Reçois notre hommage & nos vœux!
C'est la crainte qui fit les Dieux,
Et l'Amour seul fait les Déesses.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de *Sophie*?
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laisse l'Olympe radieux
A la céleste bourgeoisie,
Que l'on adore & qui s'ennuye
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux:
C'est-là que je te déifie,
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois *Psyché*, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler sa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'Amour si tu peins les flâmes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur
Et va rétentir dans nos ames.
Dis-moi par quels sons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les sons touchans de Polymnie
Et le silence de Venus?
Surtout combien je t'idolâtre,
Lorsque rendue à tes amans,
Jamais heureux, toujours contens,
Tu fais par ton humeur folâtre
Surprendre & charmer leurs tourmens;
Lorsqu'on te voit sans étalage,
Sans aprêt & sans dignité,
Prêtresse de l'Amour volage

Cueillir avec légéreté
Cette fleur du libertinage
Qui ressemble à la volupté.
Jamais chez toi n'osent paroître
Ces vieux despotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours si bien faits pour l'être.
Tu proscris les airs imposans,
Les tons burlesques, les caprices,
Des Altesses de nos coulisses,
Qui traitent en Impératrices,
Et leurs valets & leurs amans.
Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de *Ninon*,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture.
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y semble insupportable,
Et l'on y cache son esprit
Afin d'en être plus aimable.
Il est un champêtre réduit,
Temple paisible du mystere,
Où l'on s'envole à petit bruit
Loin d'un public triste & sévere,
Dont l'œil perfécuteur nous suit.
C'est-là que sur une Ottomane,
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baisers.
C'est-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaîté dans les yeux
Hebé verse le Nectar aux Dieux
Qui ne s'enivrent point sans elle.
C'est-là que vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table
Entre les plaisirs & l'amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que sont les biens & la grandeur?
Vas, ce délire est le bonheur,

Il eſt le charme de la vie.
Crains de ſerrer de nouveaux nœuds :
Toujours folle & toujours tranquille,
Laiſſe errer ton cœur & tes vœux ;
Ton amour feroit un heureux,
Ton indifférence en fait mille.

29 Décembre. Vers ſur Jean Jacques Rouſſeau, ci-devant Citoyen de Genève.

Rouſſeau prenant toujours la nature pour maître,
Fut de l'humanité l'apôtre & le martyr ;
Les mortels qu'il vouloit forcer à ſe connoître
S'étoient trop avilis pour ne pas l'en punir.
Pauvre, errant, fugitif & proſcrit ſur la terre,
Sa vie à ſes écrits ſervit de commentaire.
La fiere vérité dans ſes hardis tableaux
Sçut en dépit des grands montrer ce que nous ſommes.
Il devoit de nos jours trouver des échafauds ;
Il aura des autels quand il naîtra des hommes !

30 *Décembre* 1763. On a donné aujourd'hui *Turcaret*. On remarque cet événement par rapport à la piece de la *Confiance trahie*, ſupprimée avant-hier comme injurieuſe aux Financiers.

30 *Décembre*. M. Dorat ſe retranche aux Epitres, aux Héroïdes. Il vient d'en faire une de *Barneveld*, *le Marchand de Londres*. On ſent de quel mauvais goût il eſt de mettre en récit une piece de cette eſpece, un des plus beaux Drames du Théâtre Anglois. Il cherche à s'excuſer dans une préface, & il ne fait que montrer ſon tort dans un plus grand jour. Il y a beaucoup de vers dans cet ouvrage : quelques-uns ſont pleins de ſentiment ; il y en a même de génie, mais ce ne ſont que des vers.

31 *Décembre* 1763. Il court un Noël sur différens personnages de la cour, qui est très-piquant, sur l'Air: *Des Bourgeois de Chartres.*

De Jésus la naissance
Fit grand bruit à la cour,
Louis en diligence
Fut trouver *Pompadour* :
Allons voir cet Enfant, lui dit-il, ma mignonne.
Eh! non, dit la Marquise au Roi,
Qu'on l'apporte tantôt chez moi,
Je ne vais voir personne.

Cependant la nouvelle
Gagnant de tout côté,
Le fils de la Pucelle
De tous fut visité.
D'arriver des premiers, un chacun se dépêche:
Le Roi, la Reine, & leurs Enfans,
S'en vont tous chargés de présens
L'adorer dans la crêche.

Les Chanceliers de France,
Car il s'en trouva deux:
Pour droit de préséance
Eurent dispute entr'eux:
C'est à moi, dit *Maupeou*, qu'est la Chancellerie:
Qui pourroit me la disputer?
On sait que j'ai pour l'acheter
Vendu ma Compagnie.

Doué d'un esprit rare,
Mais mordant comme un chien,
Près des gens à simare
On apperçut *d'Ayen* ;
Pourquoi donc, Messeigneurs, (dit-il) entrer en lice?
Grace au Conseil sage & prudent,
Entre vous deux tout incident
Est sauvé par un *Vice.*

Rempli de ſon mérite,
Entrant le nez au vent,
Choiſeuil parut enſuite,
Et d'un ton turbulent,
Dit ſans aucun égard: changeons cette cabane,
Je veux culbuter tout ici;
Je réforme le bœuf auſſi,
Et je conſerve l'âne.

En ſa ſimple maniere
Joſeph dit à *Praslin*,
Défendez ma chaumiere
Contre votre couſin.
Au moins, de ſon projet que l'effet ſe retarde;
Songez que je ſuis étranger,
Et que devant me protéger,
La choſe vous regarde.

Praslin dit: toute affaire
Eſt de l'hébreu pour moi;
Ils m'ont au Miniſtere
Mis ſans ſavoir pourquoi;
Ainſi je n'y fais rien que porter la parole:
Le Duc & ſa ſœur reglent tout;
Mais d'elle vous viendrez à bout
Avec quelque piſtole.

Ne ſe ſentant pas d'aiſe,
Bertin dit en entrant,
Qu'on me donne une chaiſe,
Je veux bercer l'Enfant.
Je ſuis Miniſtre en pied, mais je n'ai rien à faire,
Et pour occuper mon loiſir,
Seigneur, je compte vous offrir
Mon petit Miniſtere.

N'ayant de la confiance
Qu'au Poupon nouveau-né,
De Laverdy s'avance
D'un air tout conſterné,

or